



GEO

OPTIMISTE PAR NATURE



ANIMAUX
À QUOI
PENSENT-ILS
VRAIMENT ?

MONTÉNÉGRO

BEAUTÉ SAUVAGE, CULTURES VÉNITIENNE ET BYZANTINE...

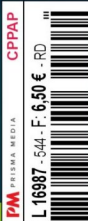
UNE NOUVELLE RIVIERA EN MÉDITERRANÉE



AQUITAINE
LA PETITE
AMAZONIE
DES LANDES

OBJECTIF
MARS
EN MISSION
SPATIALE...
DANS L'UTAH !

AFGHANISTAN
NOS
REPORTERS DE
RETOUR EN
PAYS TALIBAN





Alpine A110 R Turini : consommation mixte wltp (l/100 km) : 6,8. émissions de CO_2 wltp (g/km) : 156.
Renault s.a.s. - rcs nanterre b 780 129 987. alpinecars.fr

4 | **A110 R**
TURINI



au quotidien, prenez les transports en commun. #SeDéplacerMoinsPolluer

LA CÔTE
D'OPALE,
CHAMPIONNE DE:

*“Enfin,
on respire!,,*

MCCO R25 Janvier 2022 036.444 - Crédits photos : Thibault Bulhouc
Copyright : Murphy and Eoslab - Conditions de ventes sur mercure.com

MERCURE
HOTELS

SUPPORTER OFFICIEL
DE NOS RÉGIONS
MEILLEUR PRIX GARANTI SUR
[MERCURE.COM](https://www.mercure.com)



MERCURE
HOTELS



L'œil du journaliste et le regard du lecteur

Il est des histoires, plus que d'autres, qu'il nous tient à cœur de vous partager. Comme ce quotidien des Afghans, près de trois ans après la prise de pouvoir des talibans, tandis que se resserre l'étau sur leurs libertés, celles des femmes en particulier. Alors, quand Solène Chalvon-Floriti et Véronique de Viguerie nous ont parlé de retourner en Afghanistan pour voir comment survivait la population sous le joug de ces fondamentalistes religieux, nous nous sommes immédiatement dit que oui, bien sûr, il fallait le faire avec elles. Parce qu'elles ont une solide connaissance de ce pays, où elles ont séjourné maintes fois, y compris pendant les épisodes les plus difficiles. Parce qu'elles savent, Véronique en photo et Solène en mots, raconter les hommes, les femmes, et les mille détails qui permettent de saisir leur vie, leurs carcans, leurs rêves. Parce qu'elles n'ont pas peur d'aller au contact, ni de s'aventurer dans les replis cachés de la société. Parce qu'elles content ce récit avec le respect dû à celles et ceux qui, là-bas, ont bravé l'interdit pour leur parler. Et parce que GEO a confiance dans leur talent. Mais, si l'intérêt est évident, la mise en œuvre ne l'est pas pour autant. Il y a les accidents qui retardent un reportage, la logistique et les questions de sécurité à régler, le budget qu'il faut boucler, dans les limites de ce que GEO est capable d'assumer sans rien lâcher sur la qualité des autres reportages de ce numéro. Il y a les bornes que l'on se fixe, et puis que l'on repousse. Et finalement, il y a vous, qui vous apprêtez à lire ce reportage. Vous qui nous encouragerez (ou non) à perpétuer ce positionnement si particulier de notre magazine, ces liens que nous tissons entre différents lieux : ceux dans lesquels vous pourriez projeter un voyage, des vacances, une expédition sportive ou scientifique. Ceux où l'on pénètre à pas de loup, pour vous permettre d'entrevoir une faune et une flore uniques, souvent fragiles. Et ceux que vous découvrirez à travers l'œil et les mots de Véronique, de Solène et de tous nos reporters aguerris des terrains difficiles. Parce que là vivent des gens et des cultures que nous refusons d'oublier. ■



Stéphanie Louvot

Myrtille Delamarche Rédactrice en chef



@MyrtilleDelamarche

l'édito



Le bonheur n'attend pas

Profitez de 3 loyers offerts sur le California 6.1*



Volkswagen California Coast à partir de 599 € TTC/mois*

En Location avec Option d'Achat 37 mois / 90 000 km
1^{er} loyer majoré de 2 774 € TTC

Un crédit vous engage et doit être remboursé. Vérifiez vos capacités de remboursement avant de vous engager.

California 6.1 Coast : consommation combinée : 7,50 l/100 km (WLTP) ; émissions de CO₂ en cycle mixte : 212 g/km.

*Location avec option d'achat pour un California 6.1 COAST 2.0 TDI 150 ch BVM au prix catalogue de 73 700 € TTC. Offre sur 37 mois / 90 000 km, 1^{er} loyer majoré de 2 774 € TTC, 3 loyers OFFERTS après paiement du 1^{er} loyer majoré. Option d'achat finale : 47 905 € TTC ou reprise du véhicule sous conditions du distributeur. Montant total dû : 72 202 € TTC. Contrat d'entretien inclus dans le loyer (14,20 € TTC) souscrit auprès de Volkswagen Bank GmbH. Offre réservée aux particuliers chez tous les distributeurs Volkswagen Véhicules Utilitaires (France métropolitaine) présentant ce financement pour toute commande passée avant le 30/06/2024, sous réserve d'acceptation du dossier par VOLKSWAGEN BANK GMBH - SARL de droit allemand - Capital social : 318 279 200 € - Siège social : Braunschweig (Allemagne) ; - RC/HRB Braunschweig : 1819 - Intermédiaire d'assurance européen : D-HNQM-UQ9MO-22 (www.arias.fr) - Succursale France : Bâtiment Ellipse, 15 avenue de la Demi-Lune - 95700 Roissy-en-France - RCS Pontoise : 451 618 904 - Administration et adresse postale : 11, avenue de Boursonne - B.P. 61 - 02601 Villers-Cotterêts Cedex. Délai de rétractation de 14 jours (Conditions sur servicepublic.fr). Assurance facultative Décès Incapacité Perte d'Emploi : 90,10 €/mois en sus de la mensualité. Contrat souscrit auprès de Cardif Assurance Vie S.A. au capital de 719 167 488 €, 732 028 154 R.C.S. Paris et Cardif Assurances Risques Divers S.A. au capital de 21 602 240 € - n° 308 896 547 R.C.S. Paris. Siège social : 1 Boulevard Haussmann - 75009 Paris. Le coût de l'assurance peut varier en fonction de l'âge de l'assuré. Modèle présenté : California 6.1 COAST 2.0 TDI 150 ch BVM avec en options PM, jantes alliage, vitres teintées, antibrouillards, projecteurs LED, store noir et toit relevable avec soufflet « Strawberry ». 1^{er} loyer majoré de 3 980 € TTC suivi de 36 loyers de 630 € TTC/mois. Option d'achat finale : 52 182 €. Montant total dû : 78 826 € TTC.

Au quotidien, prenez les transports en commun #SeDéplacerMoinsPolluer

P.5

EDITORIAL

P.12

BIEN VU

Trois photographes nous racontent les coulisses de la prise de vue de leurs incroyables images.



P. 20

Bridgeman Images / Lerenage

L'ODYSSÉE DU... quinquina

Originaire d'Amérique du Sud, et découvert par les Européens au XVIII^e siècle, cet arbuste a sauvé des millions de vies grâce à son écorce, un remède contre les fièvres.



Patrice Hauser / hemis.fr



LA FRANCE BUISSONNIÈRE Le courant d'Huchet, la petite Amazonie des Landes

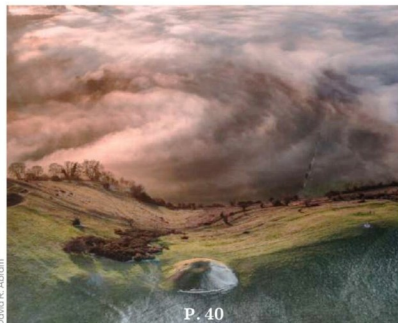
Ce petit fleuve qui serpente dans la forêt est l'un des bijoux les mieux gardés de la côte du Sud-Ouest.

P. 28

EN TÊTE À TÊTE

« Quand on regarde par la fenêtre, on se croit sur Mars »

Benjamin Pothier a déjà marché sur la planète rouge... ou presque ! Il participe à des expériences qui reproduisent sur Terre les conditions extrêmes de l'espace.



David R. Abram

P. 40

L'ŒIL DU PHOTOGRAPHE

Un lointain passé vu du ciel

Les clichés aériens de David R. Abram pris en Grande-Bretagne révèlent des vestiges préhistoriques invisibles depuis le sol.

P. 50

L'ESPRIT D'AVENTURE

« J'ai suivi les chameaux du Dhofar »

Notre journaliste Nora Schweitzer a accompagné la transhumance séculaire des dromadaires, dans le sud d'Oman.



Abdullah Al-Mushari



P. 66

L'INVITATION AU VOYAGE

MONTÉNÉGRO

UN BALCON SUR LA MER

Kotor, les bouches du désir

L'une des plus belles baies du monde est victime de son succès... mais il est encore possible d'en profiter en toute quiétude.

Cetinje, reine des cités

Dans cette bourgade montagnarde, capitale d'un royaume éphémère au XIX^e siècle, vibre l'âme du Monténégro.

Les braves du Durmitor

Cette région sauvage est le domaine de quelques courageux qui s'accrochent à un mode de vie simple et frugal.

Guide : les petites merveilles monténégrines

P. 102

À LA RENCONTRE DU MONDE

En pays taliban, l'asphyxie

Revenus au pouvoir en 2021, les fondamentalistes imposent aux Afghans un régime liberticide, surtout pour les femmes.



DE LA PLANÈTE

À L'ÉCOUTE

P. 18

LA NATURE NOUS SURPREND

Quand le ciel menace de nous tomber sur la tête.

P. 96

TERRE DE POSSIBLES

Un barrage contre les sargasses

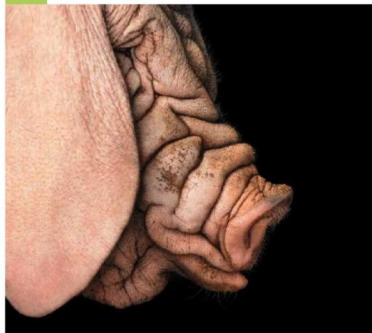
Pour lutter contre ces algues qui polluent les plages antillaises, une solution simple et prometteuse est en test.

P. 120

GRANDEUR NATURE

Dans la tête des «bêtes»

Les dernières découvertes les confirment : l'intelligence des animaux est encore largement sous-estimée.



Tim Pissin

P. 136

LES RENDEZ-VOUS DE GEO

P. 142

DERRÈRE L'IMAGE

Quelle est la cause de ces étranges flammes bleues ?

Couverture : l'île de Sveti Stephan, à Budva (Monténégro). Crédit : Jon Arnold Images/ hemis.fr.

En haut : Tim Flach.

En bas : Patrice Houser / hemis.fr.

Encarts marketing : au sein du magazine figurent un encart Mediaside / paris laF broché pour une sélection d'abonnés et un encart Linvosges jeté pour une sélection d'abonnés.

PROLONGEZ VOS RENDEZ-VOUS AVEC GEO

ALATÉLÉ

En juin, comme tous les mois, retrouvez GEO Reportage, votre rendez-vous sur Arte. Pour tout savoir sur le programme, les détails sont à lire p. 137. **arte**

SUR LE WEB

Site GEO : www.geo.fr @geo_france

Facebook.com/GEOmagFrance

@GEOfr YouTube www.youtube.com/geoFrance

www.linkedin.com/company/geo-france

Poulet rôti
au Pulco



La bouteille
Pulco est
entièrement
recyclable,
triez-la !

**CITRON PAR-CI
Pulco PAR-TOUT**

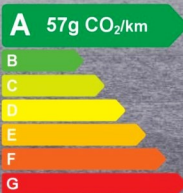
POUR VOTRE SANTÉ, ÉVITEZ DE GRIGNOTER ENTRE LES REPAS
WWW.MANGERBOUGER.FR



Modèle présenté : Defender P400e Hybride Electrique.
Consommation de carburant en cycle mixte l/100 km (WLTP) : 2,5 à 3,1.
Land Rover France, 509 016 804 RCS Nanterre.

Au quotidien, prenez les transports en commun. #SeDéplacerMoinsPolluer

DEFENDER





Le carnaval des femmes en blanc

Début février, Catane célèbre sainte Agathe, patronne de ce port de la côte est de la Sicile. Parmi les défilés qui animent alors les rues, une sarabande endiablée de femmes vêtues et voilées de blanc entend rappeler que le combat pour l'émancipation est toujours à mener. Elles font référence aux *'ntuppatedde* («cachées», en dialecte sicilien) qui, jusqu'au XIX^e siècle, protégeaient leur anonymat sous un domino noir, dont elles se «libéraient» durant quelques heures en déambulant dans la cité et en narguant les hommes. *«Ce n'était pas facile de prendre des photos en courant derrière elles»,* se souvient le photographe, Vito Finocchiaro. Profitant d'un moment de répit, il a saisi cette habile composition, qui guide le regard jusqu'à un visage masqué par un œillet rouge.



VITO FINOCCHIARO

Ce photojournaliste sicilien se passionne pour les superstitions et les croyances qui se sont accumulées dans son île au cours des siècles.







Une thalasso en Arctique

C'était le début de l'été, raconte Marek Jackowski.

Il faisait un temps magnifique. Le paysage, avec les montagnes majestueuses encore enneigées et les eaux miroitantes du fjord de la Madeleine, était à couper le souffle.»

Dans ce décor paisible de l'archipel norvégien du Svalbard, quelques morses flegmatiques s'ébattaient au large. Soudain, les mammifères marins, identifiables à leurs défenses et leurs moustaches drues, se sont approchés du rivage. *«Ils se sont figés en cercle, face à nous. On aurait dit une réunion de famille»,* poursuit le photographe polonais. Ces cabotins voulaient-ils poser pour la postérité ? Marek a une explication plus rationnelle : *«Dans la baie, l'eau est plus chaude qu'en pleine mer de quelques degrés, dit-il. Les morses voulaient juste s'offrir un moment de détente dans leur sauna polaire.»*







L'équipage brise la glace

Moment de récréation pour les hommes et les femmes du *Polar Star*, un brise-glace chargé d'ouvrir une voie d'approvisionnement pour les stations antarctiques américaines du détroit de McMurdo. Baptisée Deep Freeze, l'opération annuelle consiste pour le navire à ouvrir un chenal dans la banquise afin de permettre aux cargos de livrer vivres et carburant au personnel des différentes bases. Après six semaines de navigation depuis Seattle, le port d'attache du bateau, l'arrivée est proche et l'équipage a été invité à jouir d'un quartier libre de quelques heures. Certains se contentent de se dégourdir les jambes sur la banquise, d'autres se lancent un ballon de football américain ou un frisbee. Ryan Graves, lui, en profite pour prendre des photos – ici, de membres de l'équipage qui font mine de remorquer le *Polar Star* à la force des bras !



Quand le ciel menace de nous tomber sur la tête

Soudain, un trou béant se forme dans les nuages. C'est un phénomène météorologique rare, qui peut se produire naturellement partout dans le monde... Mais le plus souvent, il est provoqué par le passage d'un avion !

Vous levez les yeux au ciel... et vous découvrez un immense trou au milieu d'une couche de nuages ! Pas de panique. Il s'agit d'un phénomène rare – mais qui peut être observé partout dans le monde, y compris en France, comme cela fut le cas en 2023 à Reims et à Paris. Dans son *Atlas international des nuages*, l'Organisation météorologique mondiale (OMM) parle de *cavum*, ou trou de virga en français. Les Anglo-saxons le surnomment *skypunch*, un terme imagé qui évoque un coup

de poing perçant les nuages. Cela se produit dans les altocumulus (nuages entre 2 000 et 6 000 mètres d'altitude) et les cirrocumulus (5 000 à 10 000 mètres), lorsque des cristaux de glace tombent soudain des nuages. Un phénomène naturel donc, mais qui est le plus souvent causé par un avion ! Les nuages sont en effet composés de cristaux de glace et de gouttelettes d'eau en surfusion – qui restent liquides malgré la température négative. Lorsqu'un avion traverse une couche de nuages, il provoque une chute de pression, causant une baisse de la température. Les gouttelettes en surfusion gèlent soudainement et se joignent aux cristaux de glace... Le tout devient alors trop lourd pour rester en suspension et finit par tomber... Mais pas sur nos têtes, les cristaux de glace s'évaporant avant d'atteindre le sol. ■



Jacques P. / Getty Images / Alamy / hortic.fr

Surnommés *skypunch*, ces trous dans les nuages peuvent parfois s'étendre sur des dizaines de kilomètres.

PAR MATHILDE SALJOUGUI



ON PEUT S'EN PASSER.
SAUF QUAND ON
EN A BESOIN.



ANNULATION • FRAIS MÉDICAUX À L'ÉTRANGER • RAPATRIEMENT

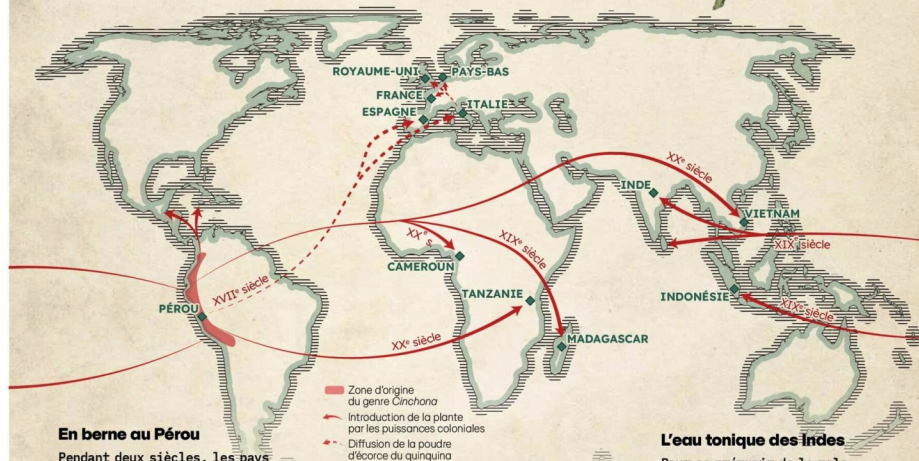
**Avec l'assurance annuelle,
protégez tous vos voyages de l'année.**

l'odyssée du quinquina

CHAQUE MOIS, GEO VOUS RACONTE
LES AVENTURES D'UN PRODUIT DE LA TERRE.

Un atout vital pour les bâtisseurs d'empires

Le point commun entre le gin tonic et la fameuse hydroxychloroquine dont on parla tant durant la pandémie de Covid-19 ? Tous deux n'existeraient pas sans les arbustes andins du genre *Cinchona*. Grâce aux autochtones, des Jésuites découvrirent que leur écorce, broyée et infusée, calmait la fièvre, et ils en rapportèrent en Europe au XVII^e siècle. Le remède se diffusa, et, en 1820, deux Français isolèrent le principe actif du quinquina, la quinine. Efficace contre le paludisme (ou malaria), maladie propagée par un moustique, cet alcaloïde s'avéra précieux pour les troupes coloniales européennes à la conquête du monde.



En berne au Pérou

Pendant deux siècles, les pays d'origine de la plante, en Amérique du Sud, furent les seuls producteurs de la «poudre des Jésuites». Les quinquinas sauvages étaient arrachés pour récolter un maximum d'écorce, sans souci de préservation de la ressource. La surexploitation fut telle qu'aujourd'hui au Pérou, l'arbre, qui figure pourtant sur le blason national, est menacé d'extinction.

Le bon filon hollandais

On trouve désormais des plantations dans plusieurs régions tropicales (Inde, Jamaïque...), mais réussir à cultiver le quinquina fut une gageure. Les Néerlandais y parvinrent les premiers, sur l'île de Java (Indonésie), au XIX^e siècle. Les Pays-Bas régèrent ainsi longtemps le marché mondial de l'«écorce des fièvres» depuis leur *Kinabureau* d'Amsterdam... Jusqu'à l'invention des antipaludéens de synthèse, après-guerre.

L'eau tonique des Indes

Pour se prémunir de la malaria, les colons anglais basés en Inde srotaient des décoctions de quinquina très amères, qu'il fallait sucrer. Cela donna l'idée, quelques décennies plus tard, de produire une boisson gazeuse, la *tonic water*, toujours prise aujourd'hui pour concocter des cocktails. Mais quatre fois moins concentrée en quinine que le remède d'origine.



Un voyage inattendu avant l'embarquement

Bienvenue en Extimex, la destination d'avant vol où le temps d'attente prend une toute nouvelle dimension. Salle d'embarquement au design luxueux, offre commerciale alliant le meilleur des grandes maisons françaises, espaces de divertissement pour petits et grands, tout est pensé pour offrir aux passagers une expérience hors du temps, riche en surprises et en émerveillement.



Credit photos : © Karol Balas

Une toute nouvelle expérience d'attente

En Extimex, plaisir est le mot d'ordre. Il prend des formes variées selon le temps et les envies de chaque passager, transformant leur attente à l'aéroport, une fois les contrôles de sécurité passés, en véritable moment pour soi. Pour ceux en quête d'émotions, les bornes P55 ou encore l'espace Musée offrent un vrai moment d'immersion. Les accrocs au shopping trouveront leur bonheur dans les boutiques Extimex Duty Free, les Maisons de Luxe ou parmi les nombreuses enseignes présentes dans les terminaux. Les gourmands auront l'embaras du choix entre un encas sur le pouce ou un repas à table dans un restaurant de chef étoilé. Enfin, pour ceux en quête d'intimité, les salons Extimex Lounge offrent toute l'année une expérience de détente ultime saupoudrée de services et petites attentions.

Un sens de l'hospitalité inédit

Extimex redéfinit les standards dans l'art de recevoir. A la tête de chaque boutique-terminal, concept inspiré du monde de l'hôtellerie, le Maître de Maison annonce le début du voyage par son accueil personnalisé et ses conseils. Dans les boutiques, les conseillers de vente proposent des expériences en tout genre : personal shopper, dégustations au Comptoir Gourmand en passant par un essai maquillage avant de craquer sur un beau rouge à lèvres, tout est fait pour agrémenter la session shopping. Pour les personnes en quête de personnalisation, un service de conciergerie est à leur disposition pour les accompagner tout au long de leur parcours en aéroport.

Un design qui ancre la culture du lieu

Chaque boutique-terminal est confié à des designers de renommée locale et internationale qui offrent leur interprétation du Paris d'aujourd'hui et d'autrefois. Du Paris festif d'Hemingway au Paris des arts décoratifs, les nouvelles salles d'embarquement racontent une histoire singulière et inspirante, parées d'élégance. Avec une volonté de démocratiser le confort pour tous les passagers, l'architecture et le design d'intérieur surprennent par leur esthétisme et leur commodité. L'occasion pour les passagers de repartir avec un ultime souvenir de la destination.



LE COURANT D'HUCHET

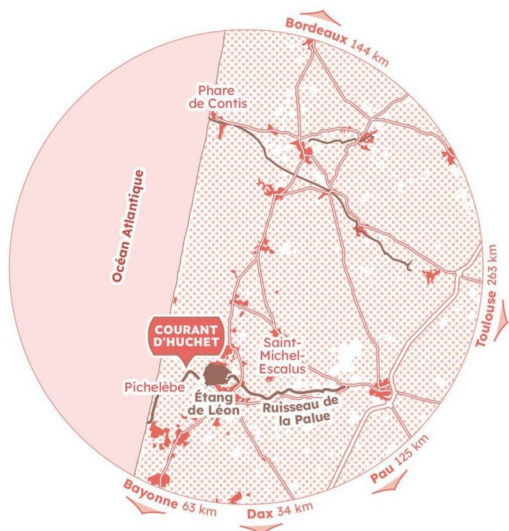
LA PETITE AMAZONIE DES LANDES

Ce fleuve qui serpente
au cœur d'une forêt luxuriante
ne se découvre qu'en barque.
À deux pas de l'océan, les troncs
sont moussus, les fougères
géantes, les lianes enchevêtrées
et le dépaysement garanti.

TEXTE BÉNÉDICTE BOUGAYS



↑ **AVEC SES ARBRES MONUMENTAUX** qui tressent une voûte de leurs branches feuillues au-dessus de la rivière, la forêt du courant d'Huchet mérite bien son appellation de «forêt galerie». Ici s'épanouissent les aulnes, les saules et les chênes-lièges.



« **M**onsieur ! On se penche bien en avant, on fait la révérence, s'il vous plaît ! », alerte Cyril Graux. Il était temps. Son passager évite de justesse le tronc d'un aulne qui enjambe la rivière. « Ici, on élague juste ce qu'il faut pour assurer un passage entre les arbres », explique le batelier, en short et pieds nus dans son embarcation, en appuyant sur son petit palot (perche). Sa galupe, une barque à fond plat, glisse tout en douceur. « On avance à quatre kilomètres par heure », poursuit celui qui guide les visiteurs sur cet étonnant cours d'eau qui serpente sur neuf kilomètres et dont la première descente à vocation touristique remonte à 1905.

C'est à cette époque en effet que le poète et journaliste bordelais Maurice Martin, inventeur du choronyme Côte d'Argent pour qualifier le littoral aquitain, organisa des expéditions dans le

monde merveilleux du courant d'Huchet, qui, dans les Landes, relie le lac de Léon à l'Atlantique. Il invita alors à bord des « petites barques vaillantes » conduites par des bateliers pêcheurs, des artistes et des intellectuels. Parmi eux, l'écrivain franco-belge J.-H. Rosny, auteur de *La Guerre du feu*, s'enthousiasma dans un article publié en 1911 dans *L'Illustration* : « Quand le courant a bien suivi le pied des grandes dunes, comme aurait fait un fleuve majestueux, il s'enfonça soudain dans une impénétrable forêt de vergnes [terme régional désignant les aulnes]. Sait-on si l'on en sortira ? »

Il est vrai qu'une fois embarqué dans cet univers étrange et silencieux, on ose à peine respirer de peur de déséquilibrer la frêle galupe. On flotte au milieu des feuillages et des racines ●



Patrice Housier / hemis.fr

← SEUL COURS

D'EAU du golfe de Gascogne dont l'embouchure n'a pas été fixée par des travaux d'endiguement, le courant d'Huchet est libre de divaguer entre les dunes, jusqu'à la plage de Moliets.

● des cyprès chauves dressées comme un jeu de quilles. Un monde où l'eau, douce et farouche, creuse ses méandres vers l'océan, où la végétation foisonnante piquetée d'osmondes royales (ou fougères fleuries), de nénuphars et d'hibiscus des marais compose un tableau impressionniste.

Avec les passeurs de rêve

Comme Cyril Graux, la majorité des 35 bateliers du courant partagent leur temps avec un autre emploi. Pour certains, c'est la réalisation d'un rêve. Nicolas Darricau était ingénieur dans le bâtiment avant de revenir au pays et tenter sa chance. «J'ai postulé et ça a marché !, raconte-t-il. J'ai appris à ramer avec les anciens. Chacun raconte une histoire du courant à sa façon. Certains parleront de botanique, d'autres de faune, d'autres encore de contes et de légendes locales.» Jean-Marie Duc, dont on ne compte plus les années de service, explique, lui, qu'il a appris à ramer avec Tito, le fils d'André Labadie, dit «Dédé». Cette figure locale, cinquante-deux ans de métier, dont on voit la photo en noir et blanc au bureau d'accueil, est à l'origine, en 1982, du groupement des bateliers du courant. C'est Dédé qui a initié l'esprit de compagnonnage de ces passeurs de rêve, dont la devise, «à part égale pour ●



Étang de Léon : un riche écosystème à découvrir

À 4 kilomètres à vol d'oiseau de l'océan, c'est un plan d'eau douce de 3,4 kilomètres carrés, entre forêts et marécages. Depuis le début du XIX^e siècle, «le lac», comme on l'appelle ici, a perdu plus de la moitié de sa surface, victime de l'envasement. Ses berges accueillent nénuphars jaunes, roseaux sauvages et hérons pourprés. Sur la rive sud, la maison de la Réserve abrite une exposition sur l'histoire du courant d'Huchet et les habitats naturels, dunes boisées, landes humides, forêt alluviale, dont certains sont uniques sur le littoral Atlantique.



Gilles Vandecasteele / stuff images

↑ **CES EAUX PAISIBLES** sont aussi poissonneuses et font de l'étang de Léon l'endroit idéal pour la méditation ou la pêche au brochet et à la carpe.

BOIRE LA VIE SANS MODÉRATION

PAUVRE
EN SODIUM
0,005 G/L*

ELLE A MIS
LE SUD EN
BOUTEILLE
PAS LE SEL!

*Convient pour un régime pauvre en sodium.



S.A.E.M.E. Evian - SAS au capital de 400 000 000 € - RCS Thionville 707 000 850

Découvrez **FLEX**

Le programme pour prendre soin
de soi pour les plus de 50 ans

Parce qu'il n'y a pas d'âge pour prendre soin
de soi, chérir son bien-être et explorer de
nouveaux horizons, retrouvez sur FLEX :

- Des secrets pour illuminer vos journées
- Des coups de pouce pour prendre soin de vous
- Des témoignages pour rayonner à tout âge...



Et si vous aussi,
vous deveniez
Flex ?

Pour boire la vie
du bon côté
c'est par ici !



ou sur :
www.lasalvetat.fr/flex



↑ **SENTINELLE ÉMERGEANT** de la canopée, le phare de Contis, 52 m, a été érigé sur décret de Napoléon III à 1 km de la côte. Il faut vaincre 184 marches pour arriver en haut.

● **tous ceux qui travaillent la journée**, est l'une des fiertés.

À cheval sur les communes de Léon, Moliet-et-Maa et Vielle-Saint-Girons, le courant d'Huchet fait partie de ces cours d'eau landais, exutoires des étangs littoraux, qui creusent leur lit dans la forêt, au milieu des dunes, au gré des tempêtes et du sable, avant de se jeter dans l'océan. Sa singularité est d'être la seule rivière du golfe de Gascogne dont l'embouchure n'a pas été fixée. Jusqu'en 1822, il se jetait plus au nord à Huchet – dont le nom provient de «huche», un instrument dont on se servait jadis pour harponner les anguilles. Aujourd'hui, l'embouchure se situe à Moliet, un petit kilomètre plus au sud.

Visons, loutres et tortues

«Par ailleurs, c'est le seul des quatre courants des Landes à être classé en réserve naturelle nationale depuis 1981, précise François Faure, le conservateur de la réserve. Depuis, le site a peu changé mais il est plus fréquenté, 100 000 visiteurs par an. Seuls les bateliers sont autorisés à y naviguer pour limiter les activités nautiques et protéger les habitats naturels». Les lieux

abritent des espèces comme le vison et la loutre, la coronelle girondine – un serpent nocturne qu'on a toutefois peu de chance de croiser –, et la cistude d'Europe, une tortue d'eau douce.

Depuis deux saisons, ce n'est plus au débarcadère du lac de Léon mais au pont de Pichelèbe qu'il faut prendre le départ de la descente du courant. Les bateliers ont modifié temporairement le parcours pour éviter le passage de la Nasse, le barrage régulant le niveau de l'étang, infranchissable depuis des récents travaux de rénovation. «C'est dommage car on ne peut plus descendre la partie amont, la plus ouverte avec la traversée des canes [zones de roseaux] au fond du lac, mais aussi la partie qui longe les grandes dunes, la ligne des tucs [collines, en gascon] recouverts de végétation», remarque Cyril Graux. Après un peu plus d'une heure de descente sous le dôme de feuillage, Cyril fait demi-tour au niveau d'Huchet, l'ancienne embouchure. Le courant lui, comme happé par l'appel du large, continue sa route vers l'océan que l'on entend gronder là, derrière les dunes de sable.

Bénédicte Boucays

DANS LES ENVIRONS



Vue imprenable

Grimper les 184 marches du phare de Contis (à g.), construit en 1862, permet de s'offrir l'un des plus beaux points de vue sur les plages désertes et sauvages, les dunes et les forêts du littoral landais. saint-julien-en-born.fr



Virée en canoë

Les plus sportifs peuvent choisir de louer un canoë pour descendre le ruisseau de la Palue qui alimente le lac de Léon. Deux heures de promenade au fil de l'eau au départ de Saint-Michel-Escalus. canoedupontneuf.fr



Balade entre sable et forêt

Depuis le pont de Pichelèbe, on prolonge le voyage à pied par le sentier de l'Embouchure, départ d'une boucle d'environ 8 km. Une randonnée impressionniste le long des dunes et du courant d'Huchet, jalonnée d'hibiscus et de pins, avant de retrouver la plage où se jette le courant, et de piquer une tête dans l'océan. reservenaturelle-couranthuchet.org

*Observatoire national de la Santé des Femmes, Avril 2023 / La consommation de matières grasses riches en acides gras insaturés dans l'alimentation en remplacement de matières grasses saturées est associée à un risque de développement d'une maladie cardiovasculaire. Il existe d'autres facteurs de risque qu'il est également important de surveiller. LBAC 518EN 402 776 322 RCS REIMS.



JE ME TESTE
pour commencer à évaluer
la santé de mon cœur



Test conçu avec



Les maladies cardiovasculaires sont la 1^{re} cause de mortalité chez les femmes.*

Heureusement, nous pouvons agir sur 80 % des facteurs de risque cardiovasculaire en améliorant notre mode de vie. Primevère, en collaboration avec le service nutrition de l'Institut Pasteur de Lille, vous accompagne pour adopter les bons réflexes. **Alors faites ce test et partagez-le !**



POUR VOTRE SANTÉ, MANGEZ AU MOINS CINQ FRUITS ET LÉGUMES PAR JOUR. WWW.MANGERBOUGER.FR



➔ AVEC BENJAMIN POTHIER
EXPLORATEUR

« Quand on regarde par la fenêtre, on se croit sur Mars ! »

LA VIE SUR LA PLANÈTE ROUGE OU SUR LA LUNE, IL EN A DÉJÀ EU UN AVANT-GOÛT ! L'EXPLORATEUR BENJAMIN POTHIER A PARTICIPÉ À PLUSIEURS MISSIONS DITES « ANALOGUES » : ELLES SIMULENT L'ENVIRONNEMENT ET LES CONDITIONS EXTRÊMES DE TRAVAIL DANS L'ESPACE, AU SEIN DE BASES CONSTRUITES DANS LE DÉSERT DE L'UTAH (ÉTATS-UNIS), EN ISLANDE, EN POLOGNE...

PROPOS RECUEILLIS PAR VOLKER SAUX - PHOTOS BENJAMIN POTHIER





↑ Ces trois aventuriers en combinaison hermétique qui semblent contempler le sol martien se trouvent en réalité dans l'Utah, aux États-Unis.

→ La Mars Desert Research Station a été construite en 2000 dans le désert du Moab, dans l'Utah, par la Mars Society, une organisation promouvant la colonisation de la planète rouge. En 2022, ses pensionnaires (dont Benjamin Pothier) ont été chargés de recueillir des échantillons de sol.



B

enjamin Pothier a déjà arpenté la Lune et Mars... sans y avoir jamais mis les pieds. À 50 ans, ce Français a participé à une demi-douzaine de missions «analogues», des expéditions qui reproduisent sur Terre, à des fins d'entraînement ou de recherche, les conditions extrêmes d'un voyage spatial : confinement drastique, ressources limitées, sorties en combinaison hermétique... Anthropologue, artiste et photographe, membre du vénérable Explorers Club américain, le simili astronaute a documenté en images ce volet méconnu de la conquête spatiale, dont il est devenu un spécialiste (il est consultant pour le Spaceflight Institute, le premier programme d'entraînement pour astronautes destinés à travailler sur des vols commerciaux, à Toulouse). Décryptage qui nous projette vers un futur pas si lointain, qui promet l'avènement du tourisme spatial et, un jour, des vols habités vers d'autres planètes.

À quoi servent ces missions «analogues» auxquelles vous participez ?
Ce mot est à comprendre au sens d'«analogie». Il s'agit de simuler sur Terre des missions spatiales, soit dans



des environnements géologiques proches de la Lune ou de Mars, soit dans des lieux clos où l'on simule plutôt le confinement – celui que connaîtront les astronautes dans les futures bases lunaires ou martiennes, ou dans un vaisseau en route pour Mars, lors d'un voyage de plusieurs mois. Ces missions, organisées par des agences spatiales ou des structures privées, durent de quelques jours à plus d'un an. Elles servent à mener des recherches sur le design des bases et des équipements, les aspects techniques de la vie en autonomie (alimentation en eau, en oxygène...), la cohésion de groupe, la résistance au stress... Avec l'idée qu'il est moins cher et moins dangereux de tester tout cela sur Terre plutôt qu'à bord de l'ISS [la Station spatiale internationale].

Ces missions sont-elles un dispositif récent dans l'histoire de la conquête spatiale ?

Non, elles sont apparues au début de la course à l'espace, dans les années 1950-1960. Les astronautes américains s'entraînaient en Islande et dans le désert de l'Arizona, où la Nasa avait creusé à coups d'explosifs des cratères semblables à ceux de la mer de la Tranquillité, sur la Lune où se sont posés les astronautes d'Apollo 11 en 1969]. Dans les années 1990, il y a eu un attrait pour l'exploration de Mars. C'est là qu'a été créée, toujours dans l'Arizona, Biosphère 2, une base qui réplique en circuit fermé l'environnement terrestre avec un océan et une jungle miniatures, ainsi que des cultures pour que les plantes produisent de l'oxygène... L'idée était que douze humains y



vivent pendant un an. Un objectif ambitieux pour l'époque ! Puis, en 1998, est née la Mars Society [une organisation privée promouvant la colonisation de Mars], qui a fait bâtir dans l'Utah la Mars Desert Research Station, une simulation de base martienne. Il y a eu d'autres initiatives de ce type depuis : Lunares, dans un ancien aéroport militaire en Pologne, Hi-Seas, sous un dôme de 11 mètres de diamètre sur un volcan d'Hawaï... Et, avec le tourisme spatial, on a vu apparaître des stations analogues privées, où l'on paie très cher pour vivre quelques jours comme dans un habitat martien.

Combien existe-t-il aujourd'hui de bases de ce type ?

Il y en a une douzaine dans le monde. Plusieurs se trouvent dans des déserts

«Dans certaines stations privées, des touristes paient très cher pour un petit séjour spatial»

ou sur des volcans, dans des sites «ICE» (isolés, confinés, extrêmes). Les bases closes destinées à simuler le confinement, elles, peuvent se trouver en ville. Le Johnson Space Center, le centre de la Nasa pour les missions spatiales habitées à Houston, au Texas, en abrite deux. La mission russe Mars500, simulant un voyage sur Mars de plus de 500 jours avec six astronautes en isolement total – le record de durée pour une mission analogue – s'est déroulée en 2010-2011 près de Moscou. Enfin, la Nasa mène aussi des missions dans un module sous-marin au large de la Floride, et l'Agence spatiale européenne (ESA) en a organisé dans des grottes en Sardaigne, dans les années 2010. La plupart des astronautes de l'ISS, dont Thomas Pesquet, se sont entraînés dans ces deux derniers programmes. ●

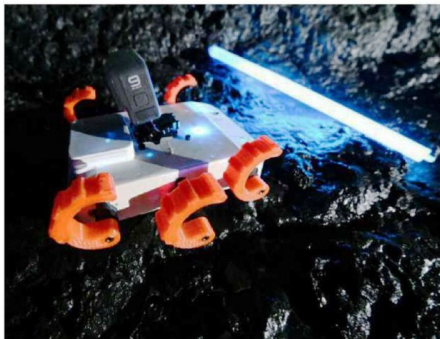
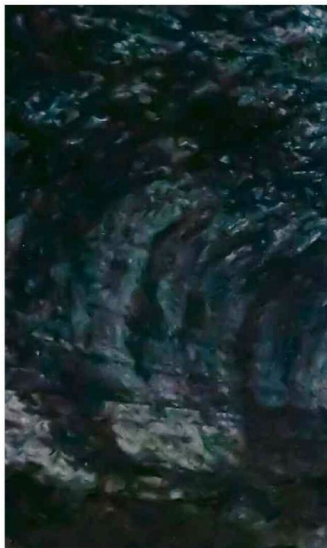
«Dans l'Utah, la base a un peu vieilli, mais les conditions de simulation sont des plus réalistes»

❶ Certaines de ces missions sont aussi ouvertes à des participants non-astronautes, comme vous. Comment vous êtes-vous retrouvé embarqué dans cette aventure ?

Ces participants sont souvent des ingénieurs ou des personnels travaillant dans le milieu spatial, dont beaucoup rêvent de partir un jour dans l'espace. Mon cas est différent. Enfant, j'étais très attiré par l'espace. Mais, malheureusement, n'ayant pas une vision parfaite, je n'avais aucune chance de devenir astronaute. Je me suis alors orienté vers d'autres domaines, comme l'art, l'anthropologie et l'exploration, notamment au Svalbard, en Laponie, dans l'Himalaya... C'est par ce biais que j'ai appris que l'ESA cherchait des candidats pour une mission analogue sur la base d'Hawaï. J'ai postulé, j'ai été retenu, et je me suis retrouvé dans ma première mission, en 2018, en compagnie de six autres astronautes analogues. Puis, j'ai été invité à une deuxième mission, en Islande cette fois, pour tester un prototype de combinaison de la Nasa. En 2021, j'y suis retourné pour expérimenter le déploiement d'un habitat lunaire d'urgence dans un tunnel de lave froide, et j'ai aussi participé à une mission sur la base polonaise Lunares. En 2022, j'ai pris part à deux simulations, dans la Mars Desert Research Station et à l'université du Dakota du Nord. Chacune de ces missions a duré environ une quinzaine de jours.

Laquelle vous a le plus marqué ?

Celle de la Mars Desert Research Station, dans l'Utah. La base, qui date des années 1990, a un peu vieilli, mais les conditions de simulation y sont très réalistes. Quand on regarde par la fenêtre, on se croit vraiment sur Mars ! Le désert tout autour est fantastique, et la sensation d'isolement très forte. Le soir, on ne voit que les étoiles – aucune lumière provenant d'une ville voisine. Quant aux expériences que nous avons menées, elles étaient très instructives. L'une d'elles consistait à prélever de la roche sur des points précis aux alentours de la base. On se déplaçait à bord de rovers électriques pour aller ramasser ces échantillons. On en a profité pour tester des outils imprimés en 3D – comme ils le seront sans doute dans les vraies missions spatiales – destinés à recueillir du sol lunaire ou martien sans risque de contamination. Un membre de l'équipe a monté près de la base une antenne de communication avec un satellite terrestre. J'ai aussi participé à une modélisation en 3D de l'extérieur du bâtiment, à l'aide d'une



↑ Petit mais costaud ! Le minirover à «six pieds» Lunar Zebra fait ses preuves dans une grotte en Islande avant, un jour, de partir sur la Lune.



↑ Dans ce tunnel de lave, en Islande, Benjamin Pothier a participé à tester, en 2021, le déploiement d'un habitat lunaire d'urgence.





«Réalisme oblige, nous étions limités en eau : deux minutes pour la douche, tous les deux jours !»

← Pas la Lune, mais tout comme. Bienvenue à Lunares, une base construite dans un ancien bunker nucléaire, en Pologne. Benjamin Pothier et cinq autres astronautes analogues y ont passé quinze jours en 2021, isolés du monde extérieur et privés de lumière naturelle.



● caméra spéciale. Cette technologie permettra, dans le futur, de repérer des altérations qui pourraient se produire sur une base lunaire ou martienne, et aussi de modéliser des espaces naturels (des reliefs, des tunnels...). Avant de quitter l'enceinte de la station, on enfilait des combinaisons de simulation – non pressurisées, contrairement à celles que revêtent les astronautes, mais hermétiques, et dotées de ventilateurs assurant l'apport d'air. La communication se faisait ensuite par talkie-walkie. Reproduire à 100 % sur Terre les conditions de l'espace est impossible, notamment à cause des différences de gravité, de rayonnements cosmiques... Mais on peut tout de même pousser assez loin le réalisme.

Et les aspects de la vie de tous les jours : se laver, manger, s'habiller ?

Là aussi, on peut aller loin dans l'analogie ! Dans la Mars Desert Research Station, dans l'Utah, nous étions par exemple limités en eau : deux minutes pour la douche, tous les deux jours...

Et on portait toujours le même t-shirt, un modèle développé par l'agence spatiale canadienne capable d'enregistrer et d'envoyer en temps réel des données physiologiques : pression artérielle, rythme cardiaque, température... La nourriture, elle, est lyophilisée. Dans certaines missions, elle est limitée à des plats préparés comme ceux que l'on mange durant un trekking. Dans d'autres, il peut y avoir une gamme de produits bruts, comme du poulet en cubes, ce qui permet de cuisiner. Il y a aussi l'obligation de faire deux heures d'activité physique par jour, comme les astronautes de l'ISS. Le but est d'éviter l'atrophie des muscles et des os, mais aussi de lutter contre le stress.

Comment supporte-t-on la vie collective confinée ?

La psychologie individuelle joue beaucoup. Pour ma part, j'étais plutôt bien préparé à ce type d'expérience : je pratique la méditation, je gère mon stress, j'ai une tendance à la désescalade pour éviter les conflits... Mais dans les missions auxquelles j'ai participé, il y avait aussi des gens moins adaptés. J'ai vu quelqu'un craquer au bout de trois jours. Trop stressé, car pas habitué à vivre avec des inconnus. La composition du groupe joue aussi. Des études l'ont prouvé : plus une équipe est hétérogène, plus cela optimise les performances et le bien-être dans un quotidien confiné. Lors de ma mission Lunares, par exemple, nous étions trois hommes et trois femmes de pays différents, et cela s'est très bien passé. Dans les vraies missions spatiales, la sélection des candidats sur des critères psychologiques a toujours été drastique. À l'époque de la course à l'espace, les astronautes choisis avaient plutôt un profil de cow-boy, prêts à toutes les audaces. Mais aujourd'hui, les agences préfèrent se tourner vers des candidats capables de supporter de longs confinements. Il faut être surperformant, hypersocial, et parfaitement bien se connaître. Des profils très rares... ●



↑ Un astronaute analogue se prête à une expérience en neurosciences lors d'une mission dans l'Inflatable Lunar/Mars Analog Habitat, un habitat gonflable conçu par la Nasa.

● **Sait-on ce qui se passera dans la tête des premiers humains qui partiront vers Mars, et comment anticiper leurs réactions ?**

L'un des dangers identifiés par les psychologues est le fait que ces astronautes perdront le contact visuel avec la Terre. Sur la Lune, la plupart du temps, on peut encore la voir. La « maison » n'est pas loin. Mais sur Mars, ce ne sera plus le cas. Les spécialistes cherchent donc à savoir quel impact cela peut avoir, et comment le pallier. Dans certaines missions analogues, on expérimente par exemple le recours à la réalité virtuelle pour « ramener » temporairement les astronautes sur Terre. Le risque, c'est que cela crée un sentiment de nostalgie. C'est pourquoi l'aspect psychologique reste essentiel dans la sélection des astronautes. Prenons l'exemple de l'Américain Jonny Kim. Il fait partie du groupe 22 de la Nasa (la promotion 2017, comprenant onze astronautes retenus parmi quelque 18 000 candidats). Avant, il était soldat dans les forces spéciales de la marine américaine et médecin militaire. Un mental d'acier. Si la Nasa lui propose

de partir cinq ans en mission, il le fera sans hésiter. Pour tenir lors d'un long voyage spatial, il est aussi important de s'astreindre à un emploi du temps strict, avec une liste précise de tâches à exécuter. À bord de l'ISS, par exemple, les journées sont planifiées jusque dans les moindres détails. À 15h15, il faut boire un verre d'eau avant de procéder à telle ou telle expérience... L'esprit n'a donc pas le temps de divaguer. Mais sur Mars, cela sera plus compliqué, car il ne peut pas y

« Sur Mars, on perd le contact visuel avec la Terre, un danger pour l'équilibre des astronautes »

avoir de communication en temps réel avec la Terre [selon la position des deux planètes, le délai peut aller jusqu'à une vingtaine de minutes pour envoyer un signal radio]. L'équipage sera moins « chaperonné » par le *ground control* et devra être plus autonome. Cela soulève une autre question : quelle gouvernance pour l'équipe sur place ? Dans les futures bases martiennes, les liens entre les membres seront-ils égalitaires ? Ou au contraire ultra-hiérarchisés, comme dans l'armée ? Là encore, des chercheurs planchent sur la question.

Quels sont les autres défis à relever pour établir une base permanente sur la Lune, puis sur Mars ?

Ils sont nombreux. L'architecture, déjà : faut-il établir les stations en surface ou en souterrain, dans des cavités naturelles par exemple ? La seconde option permettrait de se protéger en partie des micrométéorites et des rayonnements cosmiques, des risques sérieux pour la santé. On pourrait imaginer des bases gonflables à l'intérieur de grottes, faites dans une nouvelle fibre textile ultrarésistante et peu encombrante à transporter, qui a déjà été testée sur l'ISS. Autre chantier, l'alimentation : la start-up française Interstellar Lab [lire dans GEO n° 540, février 2024] travaille au développement de serres autonomes capables de produire de la nourriture sur la Lune ou sur Mars... Sans oublier le défi physique pour les astronautes. Déjà, à leur retour sur Terre, après six mois dans l'ISS, il leur faut réapprendre à marcher, se réacclimater à la gravité. Ce sera pareil dès qu'ils poseront un pied sur Mars, compte tenu de la durée du voyage.

Les missions analogues sont-elles adaptées à ce défi martien ?

Les principales expérimentations du moment, CHAPEA et HERA, toutes ●

DESTINATION **BEAUVAL**



ZOOPARC de
BEAUVAL

**OUVERT
TOUTE
L'ANNÉE**



↑ En Islande, les astronautes analogues (dont Benjamin) ont testé une combinaison de la Nasa, ici sur le volcan Grímsvötn, qui émerge de la calotte glaciaire du Vatnajökull.

● deux organisées par la Nasa, se focalisent sur la psychologie et la résistance au stress sur des durées de plus en plus longues. La première, en cours, se déroule dans une base qui a été imprimée en 3D à Houston, au Texas, et qui intègre une reproduction du sol martien. Les quatre astronautes doivent sortir en ce mois de juin 2024, après un an d'isolement. Mais cela ne suffira pas. Pour préparer un voyage sur Mars, il faudra aussi, à l'avenir, recréer une base en circuit fermé, à l'instar de Biosphère 2 dans l'Arizona, avec un environnement intérieur artificiel et un réalisme poussé à l'extrême. Au cours de mes missions, nous n'avons fait que simuler la décompression au moment de sortir des stations : on attendait cinq minutes dans le sas, alors qu'en conditions réelles, cela prend 45 minutes à une heure ! L'établissement d'une base lunaire, prévue dans le cadre du programme Artemis de la Nasa [qui prévoit le retour d'humains sur le satellite naturel de la Terre à partir de 2026], aidera aussi à simuler de futures missions martiennes. C'est le credo des Américains :

«Nous sommes une
espèce curieuse.
J'ai du mal à nous
imaginer sans avenir
interplanétaire»

tout ce qui est fait pour la Lune doit aussi servir pour l'arrivée sur Mars.

Quand imaginez-vous cette arrivée ? Et pourquoi avons-nous tant envie d'y aller ?

Je mise sur 2035-2050 plutôt qu'en 2030 ! Même si tout est possible – c'est une question de moyens, d'innovation... La Nasa travaille actuellement sur des moteurs visant à accélérer le voyage, ce qui serait déjà une grande avancée. Quant à savoir pourquoi on rêve d'espace... Dans mes recherches

en anthropologie, j'ai étudié les migrations humaines, depuis la sortie d'*Homo sapiens* d'Afrique. Nous sommes une espèce curieuse, et il m'est difficile d'imaginer que nous n'ayons pas un avenir interplanétaire. La recherche d'exoplanètes [qui se trouvent en dehors de notre système solaire] avance à grands pas. Un jour, nous identifierons des planètes viables pour la vie humaine, et nous aurons envie d'aller les visiter... Mars, dont l'environnement est très inhospitalier, est une étape, un premier pas.

Votre participation à ces missions fait-elle de vous un bon candidat à l'espace ?

Il faut distinguer deux choses : les vrais astronautes, qui réalisent ces missions pour s'entraîner en vue d'aller dans l'espace, et les autres, comme moi, qui sont plutôt des «cobayes», des sujets test. Multiplier les missions analogues ne suffit pas à devenir un astronaute ! Même s'il peut y avoir des passerelles pour certains profils. Comme Sara Sabry, la médecin de bord lors de ma mission Lunares, qui a été sélectionnée l'été dernier pour partir dans l'espace avec un vol de Blue Origin [la société de tourisme spatial de Jeff Bezos, le patron d'Amazon]. Ce vol suborbital n'a duré que quelques minutes, mais quand même ! Pour ma part, cela n'est pas l'objectif. Mais on ne sait jamais... Après tout, les dirigeants de l'Explorers Club, dont je fais partie, sont Richard Garriott [l'un des premiers touristes spatiaux], Buzz Aldrin [qui a marché sur la Lune avec Neil Armstrong] et Jeff Bezos... Avant, mes chances de participer à un vol spatial étaient proches du néant. Mais aujourd'hui, elles sont peut-être un peu plus élevées... Qui sait, un richissime membre de ce club pourrait décider de me parrainer pour un vol privé ! ■

Propos recueillis par Volker Saux

GRAINES DE
CARACTÈRE.
PLAISIRS
MOELLEUX !


La Boulangère



LES PAINS DE MIE CÉRÉALIERS

Nos pains moelleux et généreux en graines sont sources de fibres. Ces recettes céréalières associent la farine de blé, issue du commerce équitable français, à une farine spécifique (Seigle, Avoine ou Maïs) et des graines (Lin, Tournesol, Pavot ou Courge). La Boulangère, marque vendéenne, réinvente l'univers du pain de mie en proposant des recettes qui allient plaisir et nutrition : Seigle & Graines, Avoine & Graines et Maïs & Graines.



Un lointain passé



2700 - 2300 av. J.-C.

Avec son sommet à 40 mètres de hauteur, Silbury Hill est le plus grand tumulus d'Europe. Les archéologues estiment que d'importantes connaissances techniques et d'organisation du travail de centaines d'hommes ont été nécessaires pour ériger ce monument, composé de craie extraite des alentours.



vu du ciel

Tumulus, tertres, pierres levées... Les clichés aériens de David R. Abram révèlent des dizaines de vestiges préhistoriques invisibles depuis le sol. Et dévoilent les émouvantes empreintes que nos ancêtres ont gravées dans le paysage britannique.

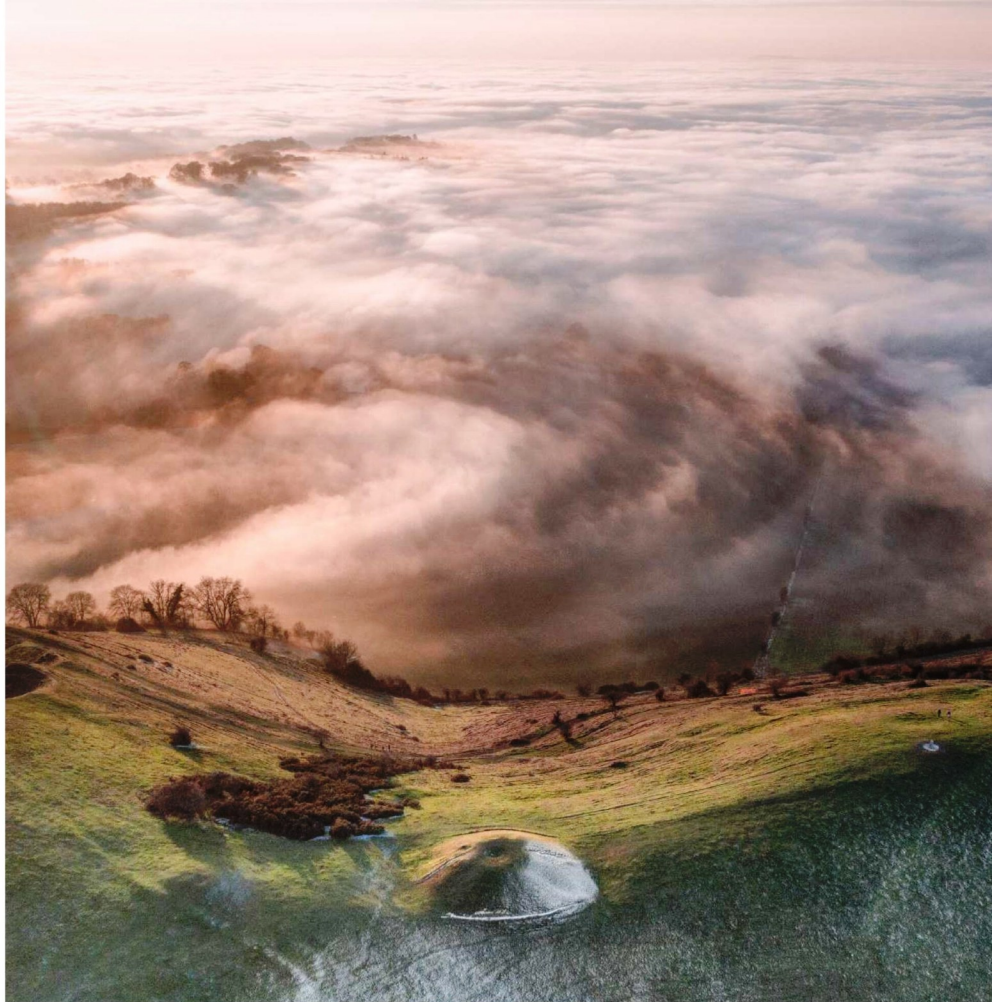
PHOTOS DAVID R. ABRAM - TEXTE OYRIL GUINET



1900 av. J.-C.

Le Dorset comptait jadis des milliers de tumulus recelant souvent un seul corps inhumé en position accroupie. Au moins 500 de ces sépultures sont encore plus ou moins visibles, comme ici près du village d'Upwey, le long d'un chemin de randonnée qui abrite la plus forte concentration de tumulus de l'âge du bronze de tout le pays.





2000 av. J.-C.

Aucun autre comté d'Angleterre ne possède autant de vestiges proto-historiques que le Wiltshire. Certains sites ont donné lieu à des légendes. Ainsi la création du tumulus de Cley Hill (ci-dessus) a-t-elle été attribuée au diable, qui, en chemin pour ensevelir la ville de Devizes, à 30 kilomètres de là, aurait lâché son sac de terre ici.



3 000 - 1700 av. J.-C.

L'énigmatique et iconique cercle de pierres de Stonehenge (en haut à droite) n'est que l'un des nombreux monuments pré-historiques de la plaine de Salisbury. On trouve aussi, dans les environs proches, des tumulus du Néolithique et plusieurs cimetières datant de l'âge du bronze.

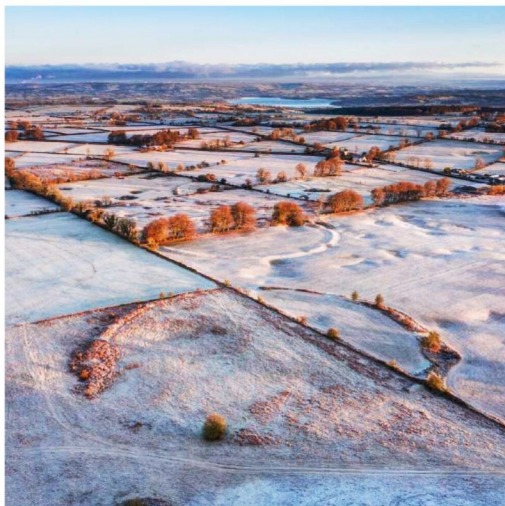




3000 av. J.-C.

Dressé sur un plateau offrant une vue à 360 degrés sur les collines environnantes, le cercle de pierres de Castlerigg est le plus visité du comté. Ce site était peut-être un lieu de troc de haches au Néolithique.





3000 av. J.-C.

Lieu de culte ? Site funéraire ? Les cercles de Priddy, dans les Mendip Hills, une région au sud-ouest de Bristol peuplée depuis le Paléolithique, n'ont toujours pas livré leurs secrets. En revanche, les archéologues ont remarqué que ces structures circulaires s'alignaient parfaitement avec une source située plus au nord sur le plateau.



3500 av. J.-C.

Érigé au bord d'une falaise, le Barclodiad y Gawres («Le tablier de la géante», en gallois) a été restauré pour accueillir le public. Il abrite une tombe cruciforme, dans laquelle furent découvertes six grandes pierres dressées et gravées de spirales, losanges et chevrons, qui la relie au grand tombeau mégalithique de Newgrange, en Irlande.



2500 av. J.-C.

Le vaste plateau crayeux de Salisbury, dans le sud de l'Angleterre, est réputé pour ses trésors archéologiques : on y trouve des *hengés*, enceintes néolithiques dont la plus connue est Stonehenge, et de nombreux tumulus, éminences artificielles recouvrant une sépulture, comme ici près de Robin Hood's Ball, dans le comté du Wiltshire.

«MON ODYSSÉE
PRÉHISTORIQUE M'A APPRIS
QUE NOS ANCÊTRES
S'INSTALLAIENT
AUX MEILLEURS ENDROITS»



Comme Ulysse, David R. Abram a fait un beau voyage, et puis est retourné chez lui, plein d'usage et raison. Avant de regagner sa terre natale, le Gallois a séjourné en France, sillonné la Corse et vécu dans une communauté amérindienne du Montana. En Inde, il a rencontré un photographe, Nicolas Chorier, qui réalisait des clichés aériens des sites sacrés à l'aide d'un cerf-volant. *«De là est née l'envie de faire la même chose dans les paysages de mon enfance, dit-il. Petit à petit, je me suis éloigné de chez moi, pour finir par couvrir tout le pays, de l'Ecosse à la Cornouailles.»* Sa mission implique de

compulser de vieux ouvrages d'archéologie, de surveiller la météo, de bivouaquer sur place et de se lever tôt *«pour ne pas manquer l'instant magique»*. Car c'est à l'aube, lorsque la lumière rasante allonge les ombres que David lance son drone dans le ciel à la recherche des structures souvent invisibles du sol. Un public fidèle – 30 000 abonnés – suit son travail sur Instagram (@davidram). Et quelque 200 personnes assistent en moyenne aux conférences qu'il donne régulièrement. Certains sont *«émus aux larmes»*, assure-t-il. Touchés, sans doute, par ces signes que leur adressent leurs lointains ancêtres par-delà les millénaires. ■



DAVID R. ABRAM

Ce Gallois de 59 ans vit dans la campagne anglaise, à la frontière du Somerset et du Wiltshire, à quelques kilomètres seulement de Stonehenge.





↑ Fin septembre, après la saison des pluies, les dromadaires retournent dans les montagnes.
Chaque clan d'éleveurs a son wadi (vallée inondable). Ici, 2 000 bêtes remontent en direction du wadi Jenin.



«J'ai suivi les chameaux du Dhofar»

Après la mousson, les tribus montagnardes du Dhofar, dans le sud d'Oman, emmènent leurs troupeaux vers les hauteurs. Notre journaliste a participé à cette transhumance séculaire, marchant avec eux le long des *wadi* et dormant à la belle étoile.

TEXTE NORA SCHWEITZER
PHOTOS ABDULLAH AL-MASHANI ET NORA SCHWEITZER



« Passionnée d'Oman où elle a effectué plusieurs reportages, notre journaliste Nora Schweitzer tient le bâton des bergers dhofari, ici avec des membres de la tribu Qatan.



«Des coups de feu claquent dans le ciel limpide.

Une première salve,

puis une autre, dont l'écho se perd dans les cimes du djebel Al-Qara. «Arrêtez ! gronde Moussallam Al-Kathiri. C'est interdit !» À 59 ans, il est l'un des doyens et, à ce titre, l'un des représentants les plus respectés de la tribu Al-Kathiri. Mais ce matin, personne n'écoute le patriarce à la barbe blanche. «Ils sont excités, cela fait un an qu'ils attendent ce moment, commente Moussallam, qui garde son fusil à l'épaule. Normalement, on ne tire en l'air que pour effrayer les loups la nuit, car ils peuvent s'attaquer à nos chameçons. Mais là c'est un jour spécial !»

Ce 28 septembre, 150 membres de la tribu Al-Kathiri entament la *khatla*, la transhumance annuelle des troupeaux de chameaux d'Arabie (*Camelus dromedarius*) – des dromadaires –

dans les vallées du Dhofar, la province la plus méridionale du sultanat d'Oman. Derrière nous, un millier de bêtes, des femelles surtout, avancent d'un pas chaloupé, dans un concert de blatètements et de cris de bergers. Moussallam Al-Kathiri est retraité des forces spéciales du Sultan – une branche des forces armées omanaises – et lui-même propriétaire de dix dromadaires. Drapé dans son *wizar*, long pagne de coton qui fait partie de la tenue traditionnelle des *jabali* (voir





encadré), les montagnards éleveurs de la région, il couve du regard les jeunes hommes placés en tête de cortège. Ils dansent le *houbout*, sautant aussi haut que possible, armés d'une épée et d'une longue canne en bois. «*La transhumance est une grande fête pour les éleveurs*, assure Mous-salam. *Tout le monde est heureux, les hommes comme les bêtes.*»

Le matin même, aux premières lueurs du jour, j'ai rejoint le vénérable *jabali*, sa famille et le photographe de

GEO lui-même dhofari, dans le quartier d'Ittin, dans le nord de Salalah. Edifiée entre la mer d'Arabie et le djebel Al-Qara, la «capitale» du Dhofar (300 000 habitants) étire ses façades blanches sur l'étroite plaine côtière. Cette région vit chaque année un phénomène unique dans le pays : de juin à septembre, alors que le reste du sultanat est anesthésié par des températures avoisinant 50 °C, elle jouit des pluies du *khareef* («automne» en arabe), la mousson venue d'Inde. ●

↑ Les hommes de la tribu Al-Kathiri emmènent un millier de dromadaires dans le wadi Garziz. La plupart ont un métier en ville mais restent très attachés à la tradition de l'élevage.

«Moussallam est parti devant, avec les autres anciens, afin de choisir le meilleur endroit où monter le camp»

LA TENUE TRADITIONNELLE

PARÉ POUR LA «KHATLA»

La plupart des éleveurs vivent et travaillent en ville.

Alors la transhumance est pour eux l'occasion de revêtir leurs atours de *jabali*, de montagnards...

Les cheveux

Longs Une «coquetterie» propre aux purs montagnards. En ville, on les arbore courts !

La *sabeeqha*

Cette pièce de tissu se porte enroulée autour des épaules.

Le bâton

C'est l'accessoire indispensable du berger, sous toutes les latitudes.

Le *shemagh*

Ce long turban de coton est orné de pompons.

Le *mahfif*

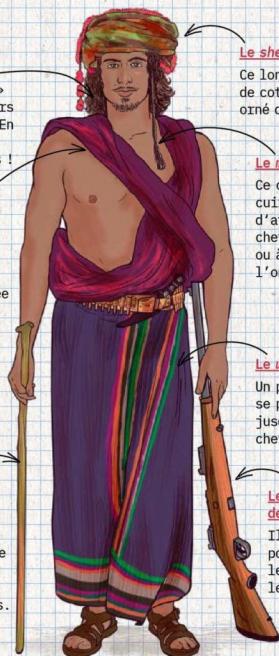
Ce cordon de cuir sert d'attache aux cheveux, ou à ce que l'on veut.

Le *rizar*

Un pagne qui se porte long, jusqu'aux chevilles.

Le fusil de chasse

Il est utile pour effrayer les loups et les léopards.



→ Le soir, chez les Al-Moshani comme dans toutes les tribus d'éleveurs, on s'installe autour du feu et l'on sirote un verre de thé noir ou un bol de lait de chamelle chaud, comme Nora.

● Nimbées d'un épais brouillard, les plaines sableuses se couvrent de verdure et les montagnes caillouteuses se muent en jungle veinée de torrents et de cascades se déversant dans les piscines turquoises des *wadi* (mot désignant une rivière ou une vallée inondable). «Nos chameaux, avec leurs pattes plates et larges, glissent dans la boue et peuvent se blesser, explique Moussallam. Alors, pendant le khareef, nous les descendons dans la plaine. Ensuite, quand la pluie s'arrête et que la terre redevient sèche, nous ramè-nons les troupeaux dans la montagne pour qu'ils profitent de la végétation qui s'y trouve encore.»

Le repaire des léopards, des vipères et des cobras

Le Dhofar compte une vingtaine de tribus d'éleveurs. Chacun de ces clans familiaux a son *wadi*, où il emmène paître ses dromadaires depuis des générations. À la mi-septembre, quand les pluies touchent à leur fin, les anciens se réunissent pour discuter de l'état des pâturages et des sentiers et s'accordent sur une date de départ. Qu'ils vivent à Salalah ou dans les villages de montagne, tous les membres des clans se joignent alors au voyage.

Le thermomètre affiche 34 °C à l'ombre et il n'est que 11 heures du matin. Le khareef a transformé le *wadi* Garziz en jardin d'Éden au fond duquel coule une rivière translucide. Nous la traversons à l'endroit le moins profond. En nage, les vêtements collés à la peau, je m'asperge le visage d'eau fraîche. Les chameaux s'abreuvent eux aussi, avant de se ruier sur les branches généreusement feuillues des *Anogeissus dhofarica*, un arbre aux airs d'acacia, endémique de la région. Nous marchons maintenant depuis trois heures.



Au fil des kilomètres, la caravane s'est effilochée. Moussallam est parti devant, avec les autres anciens, pour choisir le meilleur endroit où monter le camp. Je ferme la marche en compagnie de Salem, 44 ans, son neveu, qui participe à la transhumance depuis l'âge de 7 ans. «*Avance à ton rythme, ne t'inquiète pas*», dit celui-ci. Toutes les cinq minutes, il me demande : «*Tu veux faire une pause ?*» En réalité, le paysage me fait oublier la fatigue. Le wadi prend désormais la forme d'un étroit canyon serré entre deux falaises verticales et tapissé d'une végétation luxuriante. Mille et une nuances de vert répondent à l'azur du ciel. Dans les hauteurs, la roche calcaire est perforée de grottes inaccessibles. Servent-elles de refuge à quelque léopard d'Arabie ? Je me prends à rêver d'apercevoir l'insaisissable félin. Mais il y a peu de chances. Le fauve est en danger ●



↑ Dans la vallée de Naheez, chaque famille a «son» arbre, parfois baptisé du nom d'un aïeul. Après la longue journée de marche, on installe de grandes nattes sur cet emplacement «réservé».





**«Après la saison des pluies,
dans la vallée de Garziz,
mille et une nuances de vert
répondent à l'azur du ciel»**

← Les dromadaires de la tribu Al-Kathiri se désaltèrent dans le wadi Garziz. L'hiver, après la transhumance, les bêtes resteront dans les pâturages d'altitude sous la surveillance d'un membre de la tribu. Tous les Dhofari, même ceux qui vivent en ville, sont très attachés à leur cheptel.

● critique d'extinction selon l'Union internationale pour la conservation de la nature, et il resterait moins de 200 spécimens à l'état sauvage dans toute la péninsule Arabique, dont une soixantaine à Oman. En octobre dernier, l'Autorité omanaise de l'Environnement a filmé trois léopards adultes dans le Dhofar. Qui sait... Après tout, parmi mes compagnons de marche, plusieurs assurent en avoir déjà aperçu.

Soudain, Salem m'agrippe le bras. «Attention !», crie-t-il en m'empêchant de faire un pas de plus. Ses yeux sont braqués sur le sol. Je baisse le regard à mon tour, juste à temps pour voir un long reptile couleür sable filer entre mes chaussures et détalier vers les rochers. Une vipère heurtante, affirme Salem, aussi rapide que venimeuse... Moi qui, naïvement, aspirais à côtoyer la faune sauvage, me voilà désormais à l'affût du moindre bruissement, d'autant que les terribles cobras d'Arabie, me dit-on, rôdent aussi en nombre.

Un sacrifice réservé aux grandes occasions

Lorsque nous rejoignons le groupe, une autre surprise m'attend : la tête d'une chamelle git sur un rocher. Autour, éparpillées, les pattes, la peau et la fourrure de la bête, égorgée pour fêter le premier jour de la transhumance. Seules les grandes occasions méritent que l'on sacrifie cet animal si respecté. À Oman comme dans toute la péninsule Arabique, le dromadaire est l'emblème de la vie nomade, des caravanes d'encens et d'épices. Certes aujourd'hui, les populations du Dhofar ne dépendent plus autant de cet animal. Mais elles continuent de les élever par fierté, car posséder des chameaux est un signe de richesse. Les Dhofari y voient aussi un investissement économique : la vente du lait de chamelle et de la viande, très appréciée dans la région, rapporte bien. ●

Une boisson traditionnelle ? Pas seulement... Moins gras et plus digeste que le lait de vache, il est trois fois plus riche en vitamine C, et dix fois plus en fer. Il est aussi plus désaltérant, idéal pour de longues marches.





6 CHOSSES À SAVOIR SUR LE LAIT DE CHAMELLE

1

Le lait obtenu pendant la *khatla* (la transhumance) est réputé le meilleur de l'année car les chameilles se nourrissent alors exclusivement de la végétation des montagnes.

2

Pendant la transhumance, les chameilles sont traitées plusieurs fois par jour et le lait constitue, avec le thé, la principale boisson des éleveurs.

3

Traditionnellement, le lait de chameille ne se vend pas, il est de coutume de l'offrir. C'est une marque d'hospitalité. On vient de loin pour boire «le lait de la *khatla*».

4

Les meilleures chameilles peuvent donner jusqu'à 16 litres de lait en une seule traite.

5

Plus il y a de mousse dans le bol au moment de la traite, meilleure est la qualité du lait.

6

Les pierres brûlantes du *mudhbi*, le barbecue omanais, sont parfois plongées dans un grand bol de lait pour le faire bouillir et le boire chaud. Un régal !



LE MUDHBI

LE BARBECUE, UN ART ANCESTRAL !

Les habitants du Dhofar ont le chic pour accommoder la viande de dromadaire de mille et une façons. Bouillie, séchée à l'air libre sous forme de lanières (ci-dessus), ou grillée à même la pierre chauffée, ce qui la rend particulièrement savoureuse. Temps fort de la transhumance, le *mudhbi* ne nécessite le transport d'aucun ustensile. Les éleveurs le bricolent en effet avec les moyens du bord. Des pierres trouvées sur place sont disposées en cercle d'environ un mètre de diamètre. Ce socle est recouvert de branches, puis une deuxième couche de pierres est posée. Un dernier étage de pierres vient compléter l'édifice afin de ne pas brûler la viande sur les roches incandescentes une fois le bois consumé. « Il n'y a pas si longtemps, les *jabali* vivaient en nomades, souligne Ali Al-Kathiri. Ils ont fait preuve d'inventivité pour mettre au point cette technique. » Rudimentaire mais délicieusement efficace !

→ À l'abreuvoir de djebel Alissan, près du wadi Jenin, on compte surtout des chamelles. Seul un mâle costaud sert au transport du matériel.

transporté depuis Salalah sur leurs épaules. Chacun est équipé d'un sac de 30 kilos, avec de quoi vivre en autonomie dans la nature pendant plusieurs semaines. Certains ont emporté des tentes de camping, d'autres, comme Moussalam, se contentent de couvertures ou des nattes. Entre le barda, la chaleur et le confort précaire, la *khatla* n'a rien d'une promenade de santé. Mais pour ces cousins, c'est une bouffée de liberté. « En ville, on a l'esprit occupé par le boulot, les enfants, les actualités, on s'éparpille, confie

● Les hommes découpent et trient la chair avec des gestes précis, sous l'œil attentif des plus jeunes. Dans cet atelier de cuisine en plein air, chaque partie de l'animal est préparée d'une manière différente. Pour le déjeuner de tout à l'heure, des morceaux mijotent en bouillon. Un grand feu de bois a été allumé d'un côté du camp. Près de la grande marmite, on suspend sur des branches de longues lamelles de viande appelées *maqadid*, qu'on laisse sécher à l'air libre.

De quoi vivre en autonomie plusieurs semaines

D'autres morceaux sont réservés au festin du soir, le *mudhbi*, le « barbecue » traditionnel des *jabali* (voir encadré). Le déjeuner est servi dans une multitude de plats en inox autour desquels se serrent les convives. Ici, on mange épaule contre épaule, cuisse contre cuisse. Pour moi, les choses sont différentes. Dans le Dhofar, les hommes et les femmes ne mangent pas ensemble en dehors de l'intimité familiale. En tant qu'étrangère, j'aurais pu m'asseoir avec les hommes. Mais je ne les connais pas suffisamment encore, et préfère manger à l'écart.

L'après-midi, nous ne reprenons pas la marche. « Nous avons trouvé de bons pâturages, explique Moussalam. Pas besoin d'aller plus loin. Nous changerons de camp demain. » J'en profite pour rejoindre Salem et son cousin Mohammed, assis devant un thé Sucre, tasses, théière, biscuits... Ils ont tout



Salem, qui est employé dans l'administration à Salalah. Quand je fais la khatla, ça me repose l'esprit. Je n'ai alors que deux idées en tête : où sont les pâturages et où monter le camp ? On vit dans l'instant présent et on oublie tout le reste. C'est ce que j'aime. » Il retournera travailler dans trois jours. Pas Mohammed, 30 ans, fonctionnaire dans la mosquée de son quartier, qui pose tous ses congés au moment de la khatla pour passer un mois dans la montagne avec son troupeau. « Je ressens une paix intérieure

quand je dors en pleine nature, explique-t-il. J'aime le calme de la montagne. Ici, je m'échappe du bruit de la ville, de la pollution et des lumières la nuit. »

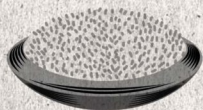
Une affaire d'hommes

Tous les éleveurs sont attachés à leurs animaux mais Mohammed, lui, en est fou : « Je les aime comme s'ils étaient mes propres enfants, dit-il. Ma préférée s'appelle Kechhet [un nom qui signifie « noble » en shehri, ou djebali, une langue sémitique parlée dans

le Dhofar]. Elle reconnaît ma voix et je lui dis des mots doux. » Le soleil a fondu derrière la montagne. « Suis-moi, je vais te montrer où planter ta tente pour la nuit, me dit Moussallam Al-Kathiri. Ici, tu ne seras pas dérangée par les dromadaires, ils ne s'approcheront pas de toi. Je dors juste à côté. Si tu as le moindre problème, tu m'appelles. » Il m'indique un petit espace plat couvert d'herbe et entouré de trois arbres. Mon carré de deux mètres sur deux a des airs de cocon dans cette vallée jonchée de rochers, de racines ●



→ La journée de travail des éleveurs commence avant même le lever du soleil, pour éviter les fortes chaleurs. La température dépassera vite les 30 °C !



Le jour où... ... J'AI FAIT UNE BOULETTE

Pour notre premier déjeuner en montagne, Salem Al-Kathiri m'apporte un grand plat de riz et de viande et le pose devant moi. Je sais bien qu'à Oman, il est habituel de manger les plats traditionnels à la main mais je tente ma chance et lui demande : « Tu n'aurais pas une cuillère par hasard ? » Salem éclate de rire et me répond avec un proverbe arabe : « C'est comme si tu demandais des chaussures à un homme qui vit pieds nus ! » Je rougis de honte. Ce midi, je vais donc manger comme les éleveurs. Problème : je n'ai pas la technique pour faire des boules de riz, et la moitié des grains atterrisse sur terre. Me voyant à la peine, Salem me montre l'exemple. Il saisit une grosse poignée, la serre dans sa paume, la roule jusqu'à former une sphère compacte, puis la propulse d'un coup de pouce dans sa bouche. « Allez, à toi ! », me lance-t-il en retournant manger avec les autres. Après plusieurs essais infructueux, je parviens enfin à enfourner une boulette. Les hommes, eux, ont vidé leurs plats depuis longtemps !



● et de vipères. Tandis que je m'installe, une voix s'élève dans la pénombre. C'est Moussallam qui lance l'adhan, l'appel à la prière des musulmans. La nuit est tombée mais il fait toujours aussi chaud et humide. Je rêve d'une douche (il faudra attendre un peu) avant de m'abandonner au sommeil.

Après deux nuits de bivouac, Abdullah, le photographe, et moi-même quittons les Al-Kathiri dans la torpeur du début d'après-midi pour rejoindre une autre transhumance, celle de la tribu Qatan dans la vallée de Naheez, à 30 kilomètres au nord-est de Garziz. Nous remercions chaleureusement Moussallam et sa famille et les laissons filer jusqu'à Ain Maroot, au bout de la vallée, où ils arriveront quatre semaines plus tard. Nous marchons jusqu'à une route goudronnée où nous récupérons un 4x4 jusqu'à Naheez. Cette vallée est la seule où les femmes sont encore présentes. Les pâturages étant proches de la route, elles peuvent passer la soirée avec les troupeaux et les hommes, puis rentrer chez elles en voiture, à Salalah ou dans les villages des environs pour la nuit. Avant la modernisation du pays, et notamment du Dhofar, initiée par le sultan Qabus à son arrivée au pouvoir en 1970 (il y restera jusqu'à sa mort en 2020), les familles d'éleveurs vivaient en

nomades et passaient l'année au rythme des troupeaux et des pâturages. Aujourd'hui sédentarisés, ils bénéficient des infrastructures et du confort moderne. Les enfants sont scolarisés et les mères travaillent ou restent au foyer. La *khatla* est surtout devenue une affaire d'hommes. Seule la vallée de Naheez offre un aperçu de l'atmosphère qui régnait autrefois.

Un arbre accueillant porte le nom du grand-père

Nous retrouvons les Qatan en fin de journée dans un vaste espace plat parsemé de grands arbres à l'ombre accueillante où ils ont rassemblé leurs troupeaux. « Chaque famille installe son campement sous le même arbre depuis des siècles », indique Ali Qatan, 34 ans, en nous présentant aux siens. Ali me prévient : « Tu peux parler aux femmes, mais pas les prendre en photo. » Dans les tribus conservatrices des montagnes, elles refusent d'être photographiées. Le jeune homme m'indique l'arbre sous lequel sont réunies ses sœurs, ses tantes et ses cousines. Un emplacement qu'ils ont nommé Beyt Salem Ali, du nom du grand-père. Enveloppées dans le *thob*, la large robe colorée des femmes du Dhofar, cheveux simplement voilés, elles bavardent entre elles mais aussi ●

Fleury Michon

UNE PURÉE HARICOTS!?



Nouvelles Tranches Végé

Un tout nouveau produit : de délicieuses tranches à base de légumineuses, pratiques comme le jambon, idéales pour toutes vos recettes chaudes et froides.

Elles sont cuisinées en Vendée à partir de légumineuses entières et avec des ingrédients simples comme le blanc d'œuf et des bouillons de légumes.

Riches en protéines et sources de fibres, elles permettent de profiter des bienfaits des légumineuses dans le format ultra pratique d'une tranche, et seront appréciées par les petits comme les grands gourmands !

Découvrez les Tranches Végé sur www.fleurymichon.fr



POUR VOTRE SANTÉ, PRATIQUEZ UNE ACTIVITÉ PHYSIQUE RÉGULIÈRE. MANGERBOUGER.FR.



← Trois générations de Al-Kathiri posent sur cette photo. La plupart des hommes revêtent pour l'occasion la tenue des éleveurs du jebel (ou djebel, «montagne» en arabe).

«Ni réseau téléphonique ni village ni route goudronnée. Nous sommes seuls au monde»

● avec les hommes, assis entre eux, tout près. Assaillie par une multitude de formules de politesse, je me vois offrir un bol de lait de chamelle, au goût légèrement salé. La pleine lune joue les acrobates au-dessus des crêtes. De la forêt monte le murmure des familles qui discutent autour du feu. Les dromadaires nous entourent de tous côtés. Je me plais à penser qu'il y a 100 ans, le tableau était sans doute à peu près le même... C'est ce que Nada Qatan, 27 ans, qui vit dans un quartier animé de Salalah, apprécie dans les soirées de transhumance, avec «les étoiles, le silence, le vent, le bruit des dromadaires et la lueur des flammes»...

Trois jours plus tard, je poursuis mon périple avec Abdullah en direction du wadi Jenin. À 50 kilomètres à l'est de Naheez, c'est l'une des vallées les plus isolées du Dhofar. Profitant de la (rela-

tive) fraîcheur de la fin de journée, nous roulons une bonne heure sur une piste chaotique avant de continuer à pied pour retrouver la tribu Al-Mashani. Ici, pas de réseau téléphonique, pas de village ni de route goudronnée à proximité. Nous sommes seuls au monde.

Des coups de feu en l'air pour éloigner les loups

À la nuit tombée, sous un ciel serti d'étoiles, les hommes me confient leurs craintes de voir l'urbanisation gagner ces vallées. «Nous espérons qu'il n'y aura jamais de route ici, afin de préserver ces espaces sauvages et les pâturages de nos chameaux», dit Abderrahmane Al-Mashani, 35 ans. Soudain, des hurlements déchirent la nuit. Un homme empoigne son fusil et tire trois coups en l'air. «Des loups

d'Arabie...», souffle Abderrahmane. Moyennement rassurée, je plante ma tente à la lueur de ma frontale. Ce soir, je vais tenter de m'endormir au milieu d'un troupeau de 2000 dromadaires et de leur symphonie de mâchonnements et de flatulences.

Pour le dernier jour, Abdullah me conduit dans le wadi Qaitha, l'un des fiefs de sa tribu, à 27 kilomètres à l'est du wadi Jenin. «Nous espérons mettre en lumière cette tradition, confie-t-il. Le projet des éleveurs est de présenter une candidature au patrimoine culturel immatériel de l'humanité.» En attendant une reconnaissance internationale, la transhumance suit son cours. Ce soir, dans cette dernière vallée, Salman, 7 ans, passe sa première soirée au coin du feu avec son père, Mohammed Zaanout Al-Mashani, 43 ans. Pour l'occasion, le petit garçon a revêtu la tenue des jabali. «Je veux lui transmettre une culture, mais aussi l'expérience de la nature, de la nuit noire et de la rencontre avec les animaux», explique son père. Ici, il est loin d'Internet et des écrans. La khatla, à elle seule, est une école de la vie. ■

Nora Schweitzer



LES COURTS SÉJOURS KORIAN

Prendre le relais quand vous en avez besoin.

Comptez sur nous pour veiller sur vos proches pendant un court séjour en maison de retraite médicalisée Korian, de quelques jours à plusieurs mois.

Chaque résident bénéficie d'un accompagnement individualisé de soin avec un bilan à l'entrée et à la fin du séjour et des activités adaptées.

Un membre de la direction communique régulièrement avec les familles pour donner des nouvelles de leur proche.



korian.fr

Plus d'informations
au **01 85 65 76 21***
ou en contactant nos maisons.
**Une solution vous sera proposée
en moins de 24h**.**

*Prix d'un appel local, du lundi au vendredi de 9h à 19h30 et le samedi de 9h à 17h.

**Pour toute demande faite du lundi au vendredi.

Korian, les maisons de retraite de la communauté Clariane.



↑ Avec ses villas baroques, la cité de Perast, dans le nord des bouches de Kotor, est un havre de paix où la voiture est bannie.



L'INVITATION AU VOYAGE

Monténégro

Un balcon sur la mer

C'EST UN PETIT PAYS
DES BALKANS, BOUT DE MONTAGNE
QUI PLONGE À PIC DANS
L'ADRIATIQUE. MAIS QUEL SPECTACLE !
L'ÉLÉGANCE SURANNÉE
DE CETINJE, LES SPLENDEURS DE
KOTOR, LA VIE RUSTIQUE
DANS LES MONTS DURMITOR...
NOTRE REPORTER
ÉTAIT AUX PREMIÈRES LOGES.



↑ La Serpentine, une étroite route à flanc de montagne, offre des vues époustouflantes sur la ville de Kotor et sa ria aux eaux profondes.



Kotor

Les bouches du désir

AVEC SES CITÉS MÉDIÉVALES, SES ÎLES-ÉGLISES ET SES MURAILLES PERCHÉES, CE RIVAGE DE LA MÉDITERRANÉE FAIT PARTIE DU CERCLE FERMÉ DES PLUS BELLES BAIES DU MONDE. LES VISITEURS Y SONT TRÈS – TROP – NOMBREUX, MAIS AVEC LES CONSEILS D'INITIÉS, LA MAGIE RESTE ENTIÈRE.

TEXTE SÉBASTIEN DESURMONT

DPS / Abacoimages.com

→ C'est dans l'anse de Perast, l'un des quatre golfes composant les bouches de Kotor, qu'émerge l'îlot de Saint-George et son abbaye bénédictine. À l'ombre des cyprès, se cache un cimetière, qui lui a valu son surnom d'«île aux Morts».



**Le bleu cobalt de l'Adriatique
s'infiltré à travers une
enfilade de golfes majestueux**



© 2014 Getty Images

Pour en profiter, il faut ruser, prendre des chemins de traverse

O nze minutes au-dessus du vide, bercé par une sirupeuse musique d'ascenseur, à ne plus savoir où donner du regard : l'aller-retour à bord du Kotor Cable Car coûte 23 euros, mais l'expérience est inoubliable. Les télécabines vitrées de cette attraction inaugurée il y a moins d'un an hissent le visiteur à 1316 mètres d'altitude, après l'avoir promené sur 3,9 kilomètres de câbles accrochés aux contreforts du mont Lovćen. Durant l'ascension, c'est bouche bée que l'on découvre les bouches de Kotor, le joyau du Monténégro.

Un tableau à la beauté singulière, inscrit sur la liste du patrimoine mondial par l'Unesco depuis 1979, et que le poète Lord Byron décrivait au XIX^e siècle d'une formule parfaite : « *Ma plus belle rencontre entre la terre et la mer.* » Vers l'horizon, en effet, l'Adriatique scintille. Sur le littoral, les Alpes dinariques enlacent la Grande Bleue de leurs tentacules, jusqu'à l'étrangler presque, dessinant le goulet central qui donne à cette immense ria une géographie d'entonnoir, avec quatre golfes successifs emboîtés les uns dans les autres. Tout en bas, à l'aplomb des rochers, se détache en miniature la vieille ville

fortifiée de Kotor et sa baie bleu cobalt, sertie de montagnes si hautes qu'elles plongent la cité dans l'ombre dès la fin de l'après-midi. Son labyrinthe de ruelles, le double clocher de sa cathédrale Saint-Tryphon, ses remparts s'agrippant aux escarpements, les 1352 marches à gravir pour atteindre le château... Vu d'en haut, tout paraît presque irréel, parfait et silencieux, telle une maquette où même les énormes bateaux de croisière ont des allures de jouets d'enfant.

On ne passait la porte de la Mer que sur invitation

De plus près, c'est une autre affaire. Autant le savoir : comme après les rêves les plus perchés, la redescente peut être rude. Disons qu'il faut forcer la chance pour parvenir à flâner dans Kotor sans la foule. Venir tôt le matin ou tard le soir. Bref, lorsque les bouches ne sont pas pleines. Grand comme l'Île-de-France, le Monténégro est peuplé d'à peine 600 000 habitants, mais il a vu sa fréquentation touristique pratiquement doubler en dix ans pour approcher les deux millions de visiteurs annuels, dont une grosse majorité se pressent sous les murailles cré-

nelées de Kotor. Là, dans cette petite bourgade de 5500 habitants, tout au fond des bouches, des mastodontes des mers débarquent jusqu'à 10 000 croisiéristes par jour. L'été, il n'est pas rare d'apercevoir cinq paquebots amarrés face à la ville, bouchant la vue sur le reste de la baie, jetant leur ombre sur la porte de la Mer, l'un des accès à celle qu'on surnommait autrefois la « cité interdite ». Car, ironie de l'histoire, les étrangers devaient, jusqu'à la fin du XIX^e siècle, recevoir une invitation officielle pour pouvoir pénétrer dans l'enceinte fortifiée de Kotor. C'est peu dire que les choses ont changé.





↑ Au crépuscule, quand les vieux remparts sur la montagne s'illuminent et que les croisiéristes désertent le centre historique, Kotor retrouve son charme tranquille.

Toutefois, la séduction de cette baie, la Boka, comme on l'appelle ici, l'une des plus belles au monde, demeure irrésistible. Cités médiévales et ports de poche, palais et monastères, belvédères avec vue imprenable et jardins en escaliers, routes funambules... Tout ici raconte des siècles d'influences romaines, byzantines, vénitiennes et austro-hongroises.

Alors, pour en profiter, il faut ruser, prendre les chemins de traverse [lire encadré] qui permettent d'échapper à ce que les Monténégrins, avec leur autodérision légendaire, ont fini par qualifier de «syndrome de Dubrovnik»,

en référence à la voisine croate, autre perle de l'Adriatique à quelques encablures au nord, victime elle aussi de sursourisme.

Premier réflexe, donc, se lever tôt. En ce samedi matin, la tour de l'Horloge, édifiée en 1602 sur la place d'Armes de Kotor, vient juste de sonner 7 heures. C'est jour de marché. Les initiés font tranquillement leurs emplettes sous les larges arcades de pierre, à l'extérieur des remparts. Les étals débordent de produits locaux, figes, câpres, olives, miel et fromages des montagnes, jambons fumés de Njeguši, carpes du lac Skadar... ●

● Sur le chemin de ronde, un groupe entame déjà une visite. Le genre de matinée paisible qui désolerait presque Neda Milačić Bogdanović, 41 ans. Née ici, cette historienne de l'art, mère de trois enfants, est devenue guide touristique, «le seul métier qui garantisse une sorte de sécurité de l'emploi, avec, en haute saison, des groupes de 30 à 50 personnes deux fois par jour». Les paquebots ? La cohue dans les venelles ? Les bouchons réguliers sur la route de 90 kilomètres qui longe le rivage ? «C'est ainsi, répond Neda, fataliste. Depuis des siècles, les allées et venues des navires constituent notre gagne-pain. Autrefois, c'était le transport du sel, du vin et du bois qui nous faisait vivre. Aujourd'hui, c'est celui des vacanciers.» Au Monténégro, un tiers des emplois dépendent en effet du tourisme, secteur qui pèse directement pour 12 % du PIB national (22 % en comptant les

revenus indirects). Revers de la médaille, le succès des locations saisonnières a vidé la cité fortifiée de ses habitants : à peine 400 des 5500 administrés vivent encore intra-muros. «Les gens ne viennent plus que pour accomplir les tâches administratives, aller à la messe ou au théâtre, et conduire leurs enfants au conservatoire de musique», reconnaît Neda.

Près du marché, rencontre avec Dragana Maslovar, 44 ans. Coiffure d'actrice comme sortie d'un film d'Almodóvar, voix grave, cette responsable de l'office de tourisme en convient : «Nous avons conscience qu'il va falloir changer de modèle. La municipalité et les autorités portuaires de Kotor, en coopération avec la CLIA [l'Association internationale des croisiéristes], ont d'ailleurs lancé l'an

↓ Avec sa poignée de barques et ses maisons en pierre, le hameau de Bjelica offre une escale paisible sur la péninsule de Luštica, site le moins fréquenté des bouches de Kotor.

dernier une grande étude sur la question.» Gage de sérieux, les travaux sont supervisés par le Conseil mondial du tourisme durable, une ONG reconnue par les Nations unies. Objectif affiché : améliorer la gestion du site, l'Unesco ayant déjà plusieurs fois tiré la sonnette d'alarme. Outre la surfréquentation et la bétonnisation des rives classées, avec la construction de plusieurs vastes complexes hôteliers et de luxueux villages de vacances, les observateurs onusiens pointent les impacts engendrés par un trafic maritime de plus en plus dense : pollution, accumulation des déchets, nuisances sonores, érosion du cordon

littoral... L'année dernière, 500 bateaux de croisière ont fait escale dans le petit port de Kotor – deux fois plus qu'il y a vingt ans.

Autre inquiétude : les paquebots et les yachts privés qui s'engouffrent dans la suc-

cession de golfes sont de plus en plus imposants. Le détroit de Verige, au centre de la Boka, ne mesure que 350 mètres d'une rive à l'autre. Une chaîne, tendue au-dessus de l'eau, en fermait jadis l'accès, protégeant ainsi la baie des assaillants. Aujourd'hui, le passage de certains navires se fait au millimètre. La moindre erreur peut être fatale. Mais les autorités minimisent, rappelant qu'à Herceg Novi, à l'entrée nord des bouches, un pilote expérimenté de la marine monténégrine monte à bord de chaque navire pour en superviser la conduite.

Sur le port, Ivan Krivokapić, alias Captain Ivan, 42 ans, préfère en rire. «Ça fait des années qu'on nous promet des mesures pour limiter les flux et freiner les constructions, mais pour l'instant, ce ne sont que des mots», juge-t-il. Barbe profuse, biceps tatoués et gouaille de pirate, cette figure de la ville a grandi à l'intérieur des remparts et aurait bien aimé continuer à y vivre avec sa petite famille. «Hélas, c'est devenu impossible, dit-il. Quand j'étais enfant, on trouvait des ●



Bertrand Gondel / hemis.fr



FACE À LA BAIE, TU DORMIRAS
Ne pas réserver de chambre à Kotor, mais préférer les villages comme Perast, Risan, Stoliv ou Prčanj.

AU CALME, TU MANGERAS
Oublier les restaurants du vieux Kotor avec menus multilingues et prix surgonflés. Comme les habitants, s'attabler directement chez un ostréiculteur, ou dans une *konoba* (taverne) dans un hameau des hauteurs. Nos préférées : la Konoba Čatovića Mlini, dans un ancien moulin près de

Morinj, ou la Konoba Trebesin, à l'ouest de Herceg Novi, pour la vue et les poivrons farcis.

SUR L'EAU, TU TE DÉPLACERAS
L'unique route qui longe le rivage est magnifique mais souvent encombrée. On peut mettre sa voiture sur un bac pour traverser le détroit de Verige (entre Kamenari et Lepetani, un trajet toutes les 15 min). Ou explorer la baie lors d'une virée sur un petit bateau. Nombreuses possibilités au port de Kotor. Coup de cœur : les

excursions de Captain Ivan, conteur passionnant. Infos sur kotorboatcruise.com

LA ROUTE DES ÉCOLIERS, TU EMPRUNTERAS
Facile de s'écarter des escales des croisiéristes : il suffit de filer vers les cimes qui surplombent les bouches, par exemple jusqu'au village de montagne de Žiljebi, dans le massif de l'Orjen (pour la solitude et le panorama). Ou de s'échapper sur la péninsule de Luštica, zone la plus préservée de la

baie, avec de belles criques et des plages côté Adriatique. Arrêt conseillé à la réserve naturelle de Soliia, puis dans les villages de Bjelila et Rose.

DANS LES MUSÉES, TU ENTRERAS
Ils sont étonnamment peu fréquentés ! Les musées d'Herceg Novi et de Perast occupent de magnifiques demeures, et possèdent de riches collections. À voir aussi : les mosaïques romaines du site archéologique de Risan.

LES BONS PLANS

CINQ COMMANDEMENTS POUR PROFITER DE LA «BOKA» LOIN DU BROUHAHA



→ Dans l'église Notre-Dame-du-Rocher, on ne sait plus où donner de la tête : murs et plafond sont recouverts de 68 peintures du XVII^e siècle signées du maître Tripo Kokolja. Une fièvre créatrice digne de Michel-Ange au Vatican.

Bertrand Gaudel / hemis.fr

Sur un îlot, une divine surprise : la «petite chapelle Sixtine des Balkans»



← Coupole céladon et façade immaculée, la gracieuse église Notre-Dame-du-Rocher, reconstruite au XVII^e siècle après avoir été ravagée par un séisme, semble comme posée sur l'eau, au large de la bourgade de Perast.

Getty Images

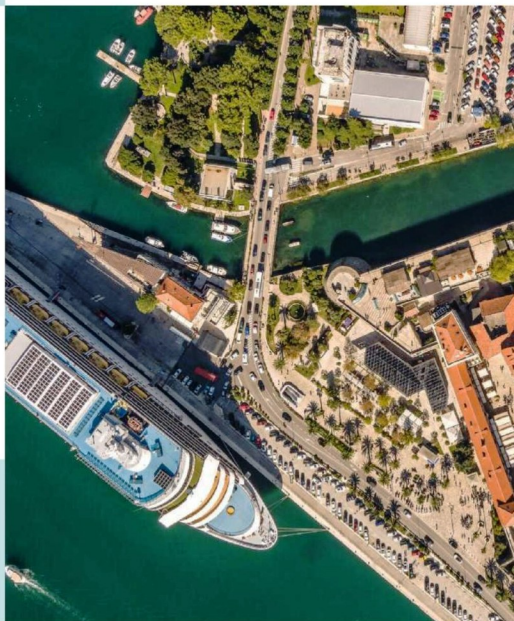
Un petit tour rapide et les croisiéristes remontent à bord

● commerces de bouche à chaque coin de rue. Aujourd'hui, il n'y a que des boutiques de souvenirs. Les croisières n'apportent plus rien à l'économie locale : les passagers sont déversés pour un tour rapide avec un guide, puis remontent à bord pour ne pas rater l'heure du repas. » Le capitaine barbu a décidé « d'entrer en résistance », en proposant des balades à taille humaine et des escales là où personne ne va. « Et je ne suis pas le seul », insiste-t-il en démarant le moteur de son petit bateau.

Direction la partie nord-ouest de la baie, le long de la péninsule de Stoliv. Dans cette zone plus ombragée et peu fréquentée, Captain Ivan a ses spots secrets où fourmillent daurades, sèches et calamars. Loin du brouhaha du monde, la partie de pêche débute. Les lignes à l'eau, le marin devient soudain lyrique : « Regardez nos montagnes coiffées de fortins, nos tours de guet planquées dans les rochers et nos forêts sombres à l'origine du nom de notre pays [Crna Gora ou Monténégro, « Montagne noire »]. Tout cela devrait nous enjoindre de rester une contrée impenable et revêche, sous peine de perdre notre âme. »

La pêche du jour a été bonne. La balade peut continuer. Nous faisons

→ D'énormes paquebots déversent jusqu'à 10 000 touristes par jour à Kotor – soit deux fois plus que la ville ne compte d'habitants !



UPA / Abacopress.com

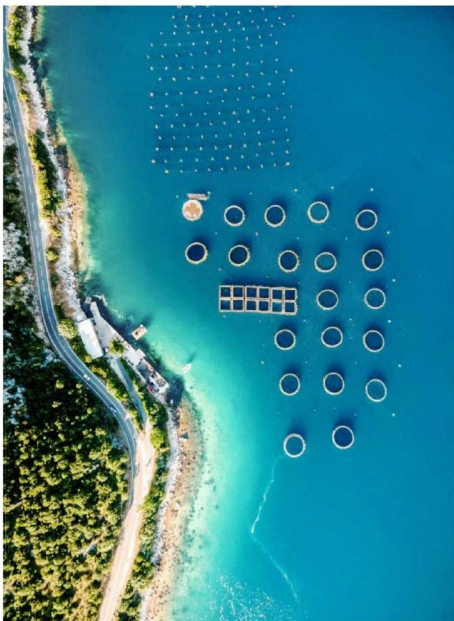
escale à Perast, 350 habitants. Palais éclatants de blancheur, campanile élancé, terrasses au bord de l'eau, l'ancienne cité des armateurs, qui posséda jusqu'à quatre chantiers navals, ressemble à une Venise en miniature. La commune a banni les voitures. Résultat, la flânerie a des airs de douce vita.

Une icône sacrée sur un atoll fait d'épaves

Mais il faut déjà repartir : juste en face, Notre-Dame-du-Rocher est souvent désertée à l'heure du déjeuner ; c'est donc le bon moment pour accéder sur cette île-église artificiellement créée à partir de 1442 autour d'un récif où serait apparue une icône de la Vierge. Les habitants déposèrent ici des épaves et des mètres cubes de gravats afin de constituer ce bout de terre et y élever une chapelle. Depuis, chaque 22 juillet, lors d'une grande

fête, la Fašinada, on consolide symboliquement cet « atoll » : les descendants des grandes familles de Perast et de Kotor viennent en barque y disposer de nouvelles pierres. Sous la voûte de l'édifice, l'icône sacrée trône toujours. L'œil se perd aussi dans la contemplation d'un cycle de 68 peintures réalisées au XVII^e siècle, qui a valu à la nef le surnom de « petite chapelle Sixtine des Balkans ».

À l'étage, se cache un musée sur lequel veille Alexandra Marinović, 52 ans, mémoire vivante des lieux. Femme et mère de marins, la dame passe ses journées à briquer la collection d'ex-voto et de tapisseries brodées à la main offerts ici au fil des siècles pour supplier le ciel de laisser époux et fils revenir sains et saufs de leurs périples au long cours. Alexandra connaît le sujet : « Chaque jour, face à ces objets, je pense à mon fils qui travaille sur un paquebot du



« Vu du ciel, cette ferme ostréicole a des allures de tableau abstrait. Les bouches de Kotor comptent 22 producteurs de moules et huîtres, qui font volontiers déguster leurs produits aux chalandes.

côté de la Malaisie. Il ne reviendra que dans six mois.»

Chemin faisant, on comprend que depuis des siècles, l'appel du large est ici plus fort que tout. Source à la fois de richesses et d'angoisses, les navires ont toujours fait partie de ce paysage aux eaux profondes (jusqu'à 65 mètres). Luka Milosevic, 48 ans, pourrait lui aussi en parler des heures durant. Ce natif de Špiljari, un hameau des hauteurs de Kotor, a parcouru toutes les mers du globe. Il y a dix ans, il a décidé de se poser. Désormais, c'est l'un des 22 ostréiculteurs de la baie. Dans un repli paradisiaque, près de Perast, son exploitation s'étend sur un hectare. Comme beaucoup de gens de sa génération, son obsession est « de tourner le dos au tourisme de masse ». Quatre tables posées sur un ponton de bois, face à l'eau translucide où il prélève ses succulentes huîtres plates de

l'Adriatique, des moules de sa production servies à même la marmite, et une ou deux bouteilles de vin blanc monténégrin, voilà tout ce qu'il a à offrir. Luka en rigole : « Les yachts ne savent pas ce qu'ils ratent ! »

Concours de gros yachts

Ces derniers sont chaque année plus nombreux à passer au large de son petit élevage. Cela perturbe la quiétude des lieux, menace les équilibres de la baie. Mais les bouches de Kotor sont devenues leur eldorado depuis que, près de la ville de Tivat (14000 habitants), les milliardaires disposent d'une des plus belles marinas de la Méditerranée : Porto Monténégro. Du temps de l'ex-Yougoslavie, l'endroit abritait un chantier naval ainsi qu'un vaste arsenal militaire. L'ensemble était tombé en désuétude, mettant la population de Tivat au chômage. La métamorphose

est radicale. Tout n'y est désormais que palaces, tables gastronomiques et boutiques de mode. On raconte qu'en 2007, le milliardaire canadien Peter Munk (disparu depuis), lassé d'attendre un emplacement à Monaco, jeta le premier son dévolu sur ce port. Aujourd'hui, les quais alignent quelques-uns des plus gros yachts privés du monde, pendant qu'aux alentours, la montagne se couvre de vastes villas avec piscine à débordement. « Dans ce secteur, les prix au mètre carré égalent ceux de Paris ou de Londres », signale Captain Ivan, qui nous a convoyés jusqu'ici. À la barre de son petit bateau, il se moque bien de ce luxe tapageur. « Cela a eu le mérite de sortir Tivat de la crise », reconnaît-il, avant de mettre les gaz pour s'en retourner pêcher quelques daurades. Loin des paillettes, loin des foules. ■

Sébastien Desurmont



Cetinje

Reine des cités

FASTE, GRANDEUR ET RENOMMÉE. UNE KYRIELLE DE PALAIS RACONTE L'ÉTONNANT PASSÉ DE CETTE BOURGADE MONTAGNARDE, QUI FUT LA CAPITALE D'UN ROYAUME ÉPHÉMÈRE AU XIX^E SIÈCLE. DEPUIS CET ÂGE D'OR, C'EST ICI QUE VIBRE L'ÂME DU MONTÉNÉGRO.

TEXTE SÉBASTIEN DESURMONT

C'est un bistrot d'apparence quelconque, au numéro 17 de l'*ulica Njegoševa*, principale artère de Cetinje, 15 000 habitants. Juste un comptoir patiné, et, au fond, une porte dérobée. Deux soirs par semaine, un peu avant 20 heures, des gens s'y engouffrent discrètement. Car, derrière, se cache une vaste salle au parquet clair, où la jeunesse locale se retrouve pour un entraînement très spécial. Tous s'habillent comme pour une séance de fitness. Puis, accordéon, caisse claire, flûte et fifre lancent la première danse. Les deux heures suivantes ne sont alors que farandoles, gigue et autres chorégraphies répétées inlassablement. Aucun spectateur n'est autorisé. La troupe prépare en catimini ses prochains spectacles, pour lesquels elle arborera de somptueux costumes et des chapeaux ronds brodés de l'aigle bicéphale, celui présent sur les armoiries du Monténégro depuis plus de trois siècles.

Presque 200 filles et garçons, âgés de 12 à 35 ans, forment cette confrérie de ballet folklorique comptant parmi

les plus réputées des Balkans, la Kud Njegoš, ou Société culturelle et artistique Njegoš. Un nom qui rend hommage à Petar II Petrović-Njegoš, le plus grand héros national, qui mesurait d'ailleurs 2,08 mètres. Mort à Cetinje en 1851, à seulement 38 ans, alors qu'il était prince-évêque du Monténégro, ce souverain, philosophe et poète parlant cinq langues, contribua à élargir les frontières de sa minuscule principauté montagnarde. Il laissa aussi une œuvre littéraire au lyrisme échevelé que tous les écoliers connaissent : *Gorski Vijenac* (*La Couronne de la montagne*), long poème patriotique retraçant la rivalité tenace avec les Ottomans.

Un billard porté à bout de bras sur les sentiers

Grâce à lui et à ses successeurs, Cetinje, qui ne fut longtemps qu'un hameau flanqué d'un monastère isolé au pied du mont Lovćen, devint une cité princière. Puis, en 1878, à la faveur d'une grande conférence diplomatique tenue à Berlin, la capitale d'un État souverain, où s'implantèrent une kyrielle

d'ambassades étrangères. Un statut que Cetinje finit par perdre à la fin de la Première Guerre mondiale (depuis la déclaration d'indépendance de 2006, ce rôle est dévolu à Podgorica). Qu'importe ! Pour les Monténégrins, c'est bien ici, dans cette bourgade couverte d'édifices au charme désuet, que bat le cœur de leur pays.

«Cetinje concentre 80 % de notre patrimoine classé», confirme l'historien Vladimir Borozan. Parmi ces joyaux, le musée du roi Nicolas occupe le palais du dernier souverain, Nicolas I^{er}, lequel fut contraint à l'exil en 1918 et mourut au Cap-d'Antibes en 1921, tandis que son royaume était avalé par la Yougoslavie. Sur deux étages, la demeure aligne des appartements richement décorés et quantité de trésors nationaux : drapeaux, blasons, parchemins...

Un peu plus loin, près d'un jardin soigné, voici l'austère Biljarda, autre demeure princière, ainsi nommée en raison du billard occupant l'une des pièces, le premier à avoir été importé au Monténégro, en 1840 : 28 hommes ●



↑ La plupart des jeunes de Cetinje (ici, deux d'entre eux devant l'église valaake édifiée en 1864) sont très attachés au folklore local et ne manquent pas une occasion d'arborer le costume traditionnel.



Shutterstock

← Ce souvenir de l'ancien fief monarchique porte bien son nom : *Plavi dvorac*, le Palais bleu. Bâti en 1896 pour le prince Danilo II, c'est la résidence officielle du président monténégrin.

● vaillants le portèrent à bout de bras à travers les montagnes, depuis le port de Kotor jusqu'ici, soit 26 kilomètres de sentiers escarpés et 1130 mètres de dénivélé positif ! On y découvre aussi des portraits d'apparat qui ont comme un air de déjà-vu : ces notables aux épaules larges et bacchantes poivre et sel, en livrée pourpre tissée d'or, poignard à la ceinture, ressemblent trait pour trait à ceux de... la Syldavie ! Oui, ce royaume de fiction où débarque Tintin dans *Le Sceptre d'Ottokar*. Dans les années 1930, Hergé se serait inspiré de la cour monténégrine en exil pour créer ce territoire imaginaire. «Une de ses cousines lointaines était mariée à un Petrović-Njegoš», croit savoir Vladimir Borozan.

Bijou de tuiles vernissées

En réalité, la ville tout entière donne au visiteur la sensation de déambuler à travers une capitale d'opérette. Entre de modestes maisons colorées, de somptueux palais, massifs comme ceux de Vienne ou Budapest, surgissent comme par accident. Dans les rues paisibles ou aux terrasses des cafés, à l'ombre des tilleuls, flotte une mélancolie surannée qui ne dépareillerait

Un décor d'opérette qui inspira le père de Tintin

pas dans un roman de Stefan Zweig. Tout le charme de Cetinje vient de là.

Au bout d'un autre jardin bien peigné jaillit ainsi l'ancien siège de l'Assemblée nationale et du gouvernement. Le bâtiment accueille désormais un des départements du ministère de la Culture, seul portefeuille à être resté dans l'ancienne capitale. Un symbole fort pour Cetinje, qui a toujours été perçue comme le refuge de l'intelligentsia monténégrine. De fait, de nombreuses résidences diplomatiques d'hier y ont été reconverties en lieux de culture ou en sites universitaires. La plus impressionnante, l'ambassade

russe, dans un style baroque tardif, héberge la faculté des Beaux-Arts, et la représentation britannique, le Conservatoire de musique ; la turque est occupée par les étudiants en art dramatique, l'austro-hongroise, par les élèves en littérature... Quant à la chancellerie bulgare, elle est devenue le Gradska Kafana, un hôtel branché et café-restaurant doté d'une vaste terrasse où les Cetinjani aiment à refaire le monde.

Dernier arrêt, au nord de l'*ulica Njegoševa*. À un angle, un splendide bâtiment Art nouveau, couvert de tuiles vernissées : l'ex-ambassade de France. De nos jours, elle abrite une bibliothèque et l'Institut français. Cetinje fait encore partie de ces replis délicieusement anachroniques où les élégants se targuent de pratiquer la langue des échanges diplomatiques d'autrefois. Si bien que la ville demeure la plus francophone du pays. On raconte aussi que l'officier de marine Julien Viaud décida ici de son nom de plume : Pierre Loti. À vrai dire, aucun spécialiste ne confirme. Mais les habitants ne dédaignent pas cette rumeur, qui ajoute à la légende dorée de leur petit royaume oublié. ■

Sebastien Desurmont

LE ROAD BOOK
MONTÉNÉGRO

Ce petit pays, indépendant depuis seulement 2006, concentre à l'abri de ses hautes montagnes d'innombrables splendeurs architecturales, un passé riche et des paysages majestueux qui dominent l'Adriatique. Itinéraire entre mer et montagne.



MONTÉNÉGRO

LE JOYAU DES BALKANS

Notre-Dame du Rocher.
Le charme des bouches de Kotor.



Posée au beau milieu de l'eau, face à l'adorable cité de Perast, cette mystérieuse île-église du XV^e siècle est un balcon fabuleux sur la baie. On y garde précieusement une icône sacrée de la Vierge, trouvée ici même sur un petit rocher en 1452... Venir tôt le matin ou tard le soir, pour la sérénité et la lumière rasant. Ne manquez pas de visiter l'intérieur de l'église, qui possède un splendide plafond peint. Puis montez au musée, où sont entreposés des centaines d'ex-voto. Après cela, prenez le temps d'admirer la beauté des alentours : le ballet incessant des bateaux, l'îlot voisin dédié à saint Georges, ou encore la puissance des montagnes monténégrines qui encerclent ces bouches de Kotor inscrites au patrimoine de l'humanité par l'Unesco depuis 1979.

Le mont Lovcen. Au paradis de la randonnée.

Classé parc national, ce massif est très facile d'accès et permet de nombreuses balades à la journée. On se retrouve en un clin d'œil en pleine nature, avec des points de vue merveilleux sur l'Adriatique. Bon à savoir : un nouveau téléphérique, inauguré l'an dernier, permet désormais de se hisser sur l'un des sommets. De là-haut, panorama à couper le souffle sur la baie de Kotor.

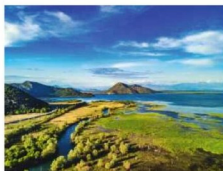
Ostrog.
Un pèlerinage populaire.



Incontournable et inoubliable. Imaginez une immense paroi dans laquelle viennent s'encasturer plusieurs grottes ainsi qu'un vaste monastère orthodoxe à la façade blanche. Le tout à 900 mètres d'altitude. Croyant ou non, impossible de ne pas être ému par ce site, qui est l'un des plus sacrés des Balkans. De très nombreux pèlerins viennent ici chaque année pour les reliques

de saint Basile, supposées guérisseuses. Ambiance de recueillement et fresques superbes dans les différentes chapelles.

Godinje.
Un village avec vue.



Si vous avez la chance de passer par le lac de Skadar pour vous balader en barque et observer les oiseaux, profitez-en pour faire ce petit détour. Des maisons de pierre grise accrochées à flanc de colline, reliées entre elles par des sentiers aussi étroits que raides, des caves viticoles cachées, et les vestiges d'un ancien palais... Ce pittoresque village médiéval, fondé il y a près de mille ans, forme un ensemble impressionnant tout en offrant un point de vue unique sur le lac. Mais on vient ici surtout pour goûter les très bonnes charcuteries et les succulents fromages produits par les habitants, en les accompagnant d'un verre de vin rouge local, l'un des plus réputés du Monténégro.



3 QUESTIONS À...
NATASA, SPÉCIALISTE DU MONTÉNÉGRO
CHEZ HAVAS VOYAGES

QUAND PARTIR ?

Les meilleures périodes restent les mois de mai, juin et septembre. En été, il fait très chaud, mais la mer et la haute montagne permettent de se rafraîchir. L'hiver est rude, mais les amateurs de ski trouveront leur bonheur.

OÙ DORMIR ?

Offre hôtelière très variée, nombreuses possibilités de location chez l'habitant. Mais il faut tenter au moins une ou deux nuits dans un « ethno-village ». Introduits dans les années 2000 afin de développer le tourisme rural, ces villages de vacances bénéficient d'emplacements souvent exceptionnels. On y dort dans des bungalows de bois et l'on mange dans des restaurants typiques. Une vraie expérience.

**BOA À SAVOIR
AVANT DE PARTIR ?**

Pour se déplacer, location de voiture indispensable. Les routes sont sinueuses mais bien entretenues. Le pays est petit, si bien que les distances quotidiennes ne sont jamais trop importantes.

**EN SAVOIR PLUS SUR
HAVAS-VOYAGES.FR**



↑ Certains pics du massif ont un profil si particulier qu'ils ont été affublés de surnoms par les Monténégrins – ici, La Selle des dieux.

Les braves du Durmitor

C'EST L'UNE DES DERNIÈRES CONTRÉES SAUVAGES
DES BALKANS. DANS CE MASSIF REULÉ DES ALPES
DINARIQUES, D'UNE BEAUTÉ ÂPRE, VIVENT UNE POIGNÉE
DE COURAGEUX QUI SAVENT RESTER HUMBLÉS
FACE À LA PUISSANCE DE LA NATURE. RENCONTRES.

TEXTE SÉBASTIEN DESURMONT – PHOTOS VLADIMIR ZIVOJINOVIC



La mâchoire béante, les jarrets tendus, ce loup gris aux dimensions impressionnantes semble prêt à bondir sur la première proie qui passe. Nez à nez avec lui, on se surprend à être soulagé qu'il soit empaillé et prisonnier d'une des vitrines poussiéreuses du petit musée d'Histoire naturelle du parc national du Durmitor, dans la commune monténégrine de Žabljak. « Cette bête a terrassé un cheval en une seule morsure », prévient Mićan Kasalika, 43 ans, qui, lui aussi, est du genre costaud. « Bienvenue dans une contrée où il n'y a pas de place pour les faibles ! », poursuit-il dans un éclat de rire tonitruant.

Avec sa carrure de bûcheron et ses paluches d'ogre, ce ranger à la voix cavernueuse possède toutes les caractéristiques requises pour survivre au cœur de ce massif reculé des Alpes dinariques, non loin des frontières bosniaque et serbe. Crâne chauve, regard farouche, en treillis et bottines crantées, le colosse ne serre pas la main mais la broie, et chacune de ses phrases ressemble à un commandement guerrier, qu'il se fait fort d'accompagner d'une grande tape dans l'épaule, désormais démontée, de son interlocuteur – moi ! C'est que Mićan est né ici, « parmi les durs ». Dans cette thébaïde balkanique, « l'homme n'a jamais été qu'un élément d'une nature qui le dépasse », remarque-t-il. Raison pour laquelle les Durmitoriens n'ont pas l'impression d'exagérer quand, à tout

bout de champ, ils se présentent eux-mêmes comme des *gorski vuk*, des « loups des montagnes ».

Pas besoin d'en rajouter. Le coin est aussi intimidant que sublime. Protégé depuis 1952 par un parc national qui s'étend sur 390 kilomètres carrés (il est deux fois plus petit que le parc national des Cévennes), inscrit depuis 1980 par l'Unesco sur la liste du patrimoine mondial, le Durmitor est un diamant brut, où s'épanouissent 1325 espèces végétales, dont une quarantaine endémiques du Monténégro,

et quantité d'animaux sauvages : loups, ours, aigles royaux, grands tétras... L'été, randonneurs et alpinistes s'ajoutent à la faune locale. L'hiver, on trouve une modeste station de ski, Savin Kuk, avec deux télésièges dans leur jus et trois tire-fesses d'époque yougoslave. À cinq kilomètres de là, à Žabljak, 1900 habitants, seule ville digne de ce nom dans la région, il est possible de se loger et se restaurer dans des auberges douillettes où crépite un bon feu.

Malgré tout, il ne faut pas cinq minutes à celui qui débarque pour





certaines pas extrêmes, et le point culminant, le Bobotov Kuk (2523 mètres), n'est même pas la plus haute cime du pays. Mais le sentiment d'isolement, lui, n'a rien à envier aux confins himalayens. Les glaciers ont façonné des à-pics à verticalité brutale, qui forment comme une mâchoire de calcaire, tout en dents de scie, dont personne n'entre ni ne sort sans effort. Sans compter les immenses balafres taillées par les cours d'eau telle la Tara, dans le nord du parc, coulant sur 82 kilomètres dans les gorges les plus profondes d'Europe (jusqu'à 1300 mètres). Entre le bord et le fond de ce vertigineux corridor, les aigles tournoient au-dessus d'une rivière si limpide que les autochtones l'appellent la «larme de l'Europe».



↑ Mia (à d.) et Stevan (à g.) Jokanović font partie des irréductibles du Durmitor qui vivent à l'écart de tout, avec leurs bêtes. Charcuteries, fromages, confitures ou pain chaud tout juste sorti du four... sur leur table, rien que du fait maison.

comprendre que la réalité est ailleurs : résider ici à l'année nécessite un goût forcené pour le silence et les forêts sombres. Comme le clame Mićan Kasalika, avec une nouvelle tape dans le dos : «la sélection naturelle est sans merci». Et quand le gel tient tout entier le paysage comme dans un poing fermé, ce qui arrive parfois même au mois de juin, les habitants du cru s'amuse à comparer les lieux au... Tibet ! Une exagération de plus ? Pas vraiment. Avec 48 sommets de plus de 2000 mètres, les altitudes ne sont

Des sommets où les dieux dansent

Dans le Durmitor, beaucoup de choses sont affublées d'un surnom, manière toute monténégrine d'appropriation de l'environnement. Dans le nord-est du massif, non loin du village de Bosača, un imposant piton s'empourpre dès les premiers rayons de l'aube, de sorte que tout le monde le désigne comme la «Poutre rouge». Dans le Sud, une cime double ressemble à un harnachement de cavalerie : c'est la Selle des dieux, perchée à 2227 mètres. Depuis le belvédère de Čurevac, le regard plonge sur le canyon de la Tara, alors que tout autour émerge, floutée par les vapeurs d'eau, une estampe sombre. Voici la Crna Poda («pins noirs»), «forêt noire» des Balkans hérissée de ces conifères rarissimes vieux de 400 ans et hauts de 50 mètres.

Quant au massif du Durmitor lui-même, les Monténégrins soutiennent que les anciens Grecs y voyaient l'un des piliers du monde céleste, et qu'il tire son nom du latin *dormire* pour désigner «la montagne où les dieux

→ Cette vue sur le paysage rocailleux de Boljska Greda, dans le sud du massif, est typique de l'ambiance qui règne au Durmitor, où des troupeaux de moutons se blottissent dans de petits prés autour de fermes isolées.

**Les habitants
des prairies
d'altitude cultivent
leurs lopins et le
goût de la solitude**





Alamy / ianina.it

● dorment». À moins qu'il ne s'agisse du détournement d'un mot celtique signifiant «l'eau de la montagne». Personne ne sait vraiment. Pas même Radomir Pavlović, 55 ans, pourtant fin connaisseur de ce territoire. Casquette kaki, peau burinée du montagnard, lui aussi est employé du parc national, dont il se charge de faire respecter les règlements. Ce matin, il a déjà intercepté, copieusement injurié et verbalisé deux motards germanophones qui faisaient du cross en pleine forêt. «*Strictement interdit*», rappelle-t-il. Tout comme les balades en quad ou en motoneige, la pratique de la chasse, ou l'usage du drone. «*Des lubies d'humains qui se croient chez eux, alors qu'ici, c'est tout le contraire : la plupart des espaces sont volontairement maintenus vierges, sans route ni sentier, afin que la faune puisse vivre en paix*», grogne Radomir.

Depuis les années 2000, il fait partie des meneurs de la lutte contre les différents projets de barrages hydro-électriques sur la Tara et autres rivières, qui ressortent des cartons à intervalle régulier. «*Si nous n'avions pas à chaque fois montré les dents, je ne serais plus là à vous faire admirer les gorske oci, les yeux de la montagne*», estime le gardien. Encore un surnom ! Cette fois pour désigner l'infinité poésie des lacs glaciaires. Au nombre de 18, ces «yeux» essaient un peu partout. Fascinantes pupilles écarquillées qui reflètent la course des nuages, les crêtes beurrées de givre, les couleurs changeantes de la végétation, puis se voilent l'hiver d'une épaisse paupière de glace. Ces plans d'eau épars sont interconnectés



On est charmé par les «yeux de la montagne», les lacs glaciaires

↑ La biologiste Bojana Badnjar n'arpente jamais les cimes sans son appareil photo. Cette spécialiste des chamois prône des mesures de protection strictes.

→ La Tara, c'est le Grand Canyon version européenne. De part et d'autre d'un torrent limpide, qui réjouit les adeptes du rafting, se dressent des parois pouvant atteindre 1300 mètres.



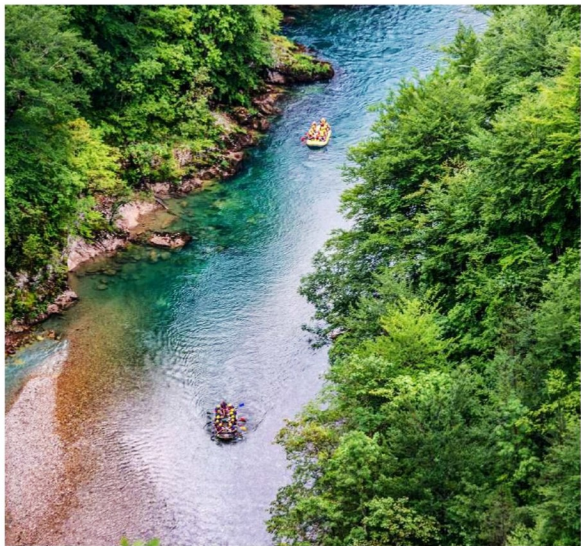
Bertrand Gardel / hema.fr

← Crné d'épicéas, le Crno jezero est, dit-on, le plus beau des 18 lacs du Durmitor. L'été, il fait bon pique-niquer là et barboter dans l'eau à 20 °C.

par un réseau souterrain alimenté par les rivières et quelque 800 sources naturelles. Ainsi, au fil de l'année, en fonction des dégels et de cette tuyauterie dont personne n'a encore percé les mystères, les «yeux» pleurent ou s'assèchent... Tous, bien sûr, portent un petit nom. Ici, le lac du Diable (Vrazje jezero) flottant comme un mirage au milieu d'une steppe rousse. Là, le Trolle d'Europe, en référence à ces renonculacées aux boutons d'or (*Trollius europaeus*) qui tapissent les rives au printemps...

Ici, on peut vivre toutes les saisons en une journée

Pour l'heure, la barque de Radomir progresse sur le très mal nommé lac Noir (Crno jezero), à l'eau... turquoise ! «Attendez l'averse, et vous verrez comme il devient lugubre», prévient le gardien, tout en ramant. Car c'est une autre vérité du Durmitor : les paysages sont sans cesse changeants. La biologiste Bojana Badnjar pourrait en parler des heures. «Combien de fois m'est-il arrivé de partir relever des traces d'animaux et de vivre en une journée toutes les saisons ?», raconte cette spécialiste des chamois. Ces montagnes regroupent des dizaines de microclimats et autant d'écosystèmes différents. Mais elle n'en dira pas plus. «Nous communiquons le moins possible sur la faune que nous observons», s'excuse-t-elle. Question de préservation. En dehors des limites du parc, la chasse, passion nationale, reste en effet autorisée. Difficile aussi avec un effectif de seulement 14 rangers d'empêcher le braconnage. Pas un mot donc sur ses protégés à cornes, régulièrement abattus par des contrevenants avides de trophées. Rien non plus sur les loups ou les ours. Murisme encore sur les coins où s'épanouit la très rare loutre d'Europe, signe de ●



Getty Images

CINO
ACTIVITÉS
NATURELE CADRE
IDÉAL POUR
LES VIRÉES
AU GRAND AIR

● milieux aquatiques en pleine santé, et sur ceux où le saumon du Danube, classé en danger d'extinction, a fini par trouver refuge. Régulièrement, sous la pression des professionnels du tourisme, des projets refont surface pour installer des tourelles d'observation en forêt ou développer sorties ornithologiques et safaris-photos... Mais les équipes du parc s'y opposent. Un choix radical salué par les experts de l'Unesco – même si, petit bémol, Žabljak voit pousser chaque année de nouveaux hôtels, aux dimensions toujours plus importantes.

Choux obèses, cochons
et alcool de prune

Il faut dire que la petite commune est le point de départ d'une attraction à ne pas manquer : la Bague du Durmitor (*Durmitorski prsten*). Cette route panoramique dessine une boucle de 80 kilomètres. La balade se fait à la vitesse de l'escargot, en raison des innombrables virages, de l'étroitesse de la piste, des panoramas à couper le souffle, et aussi parce qu'en été, on n'y est pas tout seul. Mais l'itinéraire permet de rencontrer un spécimen rare : le Durmitorien des hauts plateaux ! Au total, quelques centaines de paysans et de bergers vivant en quasi-autarcie dans des villages dispersés... À Trsa, par exemple. À peine un hameau, échoué près de la fameuse route. C'est là, dans ce cul-de-sac de montagnes, qu'habite Stevan Jokanović, 52 ans, et sa femme Mia, dix de moins. S'arrêter chez eux, à 1450 mètres d'altitude, c'est découvrir ce qu'est une vie loin de tout.

Il est 7h30 du matin. Le couple est debout depuis deux bonnes heures. Mia, assise sur un tabouret de bois au milieu de sa prairie, termine de traire sa vingtième et dernière vache. « Deux traites par jour pour obtenir 60 litres de lait, c'est tout juste assez pour faire

mon fromage », souffle-t-elle. Stevan, lui, reconduit d'un pas lent le troupeau vers son enclos. Ses aïeux sont arrivés d'Albanie à une époque où l'Empire ottoman battait de l'aile, il y a plus de 150 ans. Classique destinée dans la poudrière balkanique : la famille a vite changé de nom pour se fondre dans le paysage, puis rien ni personne ne les forçant à quitter ce *no man's land*, ils sont restés. Stevan lui-même n'est parti d'ici qu'une seule fois, pour son service militaire. Enfant, il vivait sans électricité et sans route. Aujourd'hui encore, « l'eau est distribuée par le paradis », dit-il en pointant un ancestral système de captage des pluies.

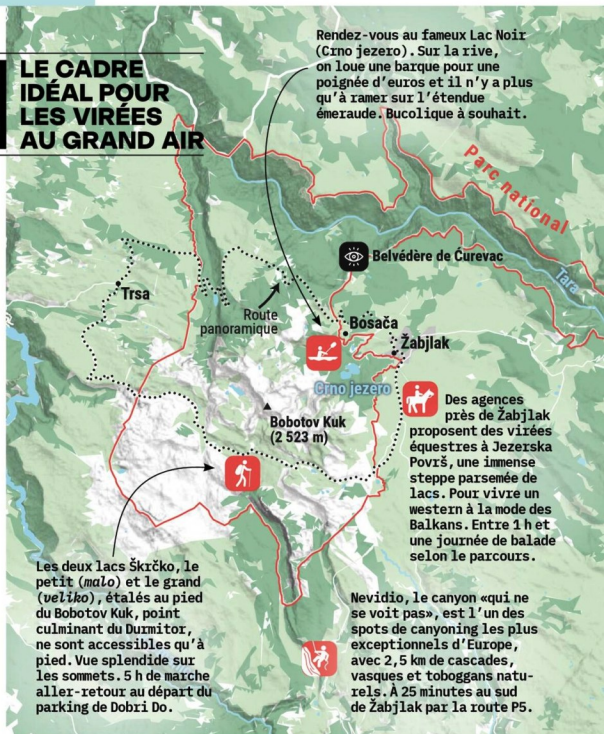
Pour le reste, la journée se passe à produire ce qu'il faut pour manger, et juste un petit peu plus pour le vendre au voisinage ou aux touristes. Le *kajmak*, fromage crémeux typique que Mia fabrique chaque jour, a d'ailleurs sa petite réputation dans le secteur. Une partie de la production est fermentée à l'ancienne, c'est-à-dire dans une peau de chèvre durant trois mois, ce qui lui donne cette puissante saveur fumée qui va bien avec la couleur brune des plaines alentour. Devant la maison, le couple soigne au quotidien des parterres de choux obèses, un champ de patates et un potager où pousse surtout de l'ail et de l'oignon.

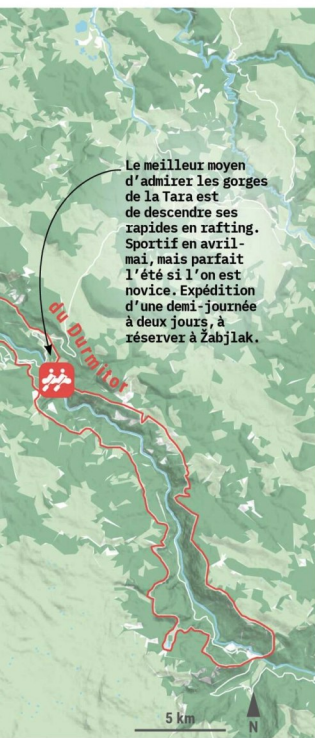
Rendez-vous au fameux Lac Noir (Crno jezero). Sur la rive, on loue une barque pour une poignée d'euros et il n'y a plus qu'à ramer sur l'étendue émeraude. Bucolique à souhait.

Les deux lacs Škrčko, le petit (*malo*) et le grand (*veliko*), étalés au pied du Bobotov Kuk, point culminant du Durmitor, ne sont accessibles qu'à pied. Vue splendide sur les sommets. 5 h de marche aller-retour au départ du parking de Dobri Do.

Nevidio, le canyon «qui ne se voit pas», est l'un des spots de canyoning les plus exceptionnels d'Europe, avec 2,5 km de cascades, vasques et toboggans naturels. À 25 minutes au sud de Žabljak par la route P5.

Des agences près de Žabljak proposent des virées équestres à Jezerska Plova, une immense steppe parsemée de lacs. Pour vivre un western à la mode des Balkans. Entre 1 h et une journée de balade selon le parcours.





Le meilleur moyen d'admirer les gorges de la Tara est de descendre ses rapides en rafting. Sportif en avril-mai, mais parfait l'été si l'on est novice. Expédition d'une demi-journée d'un demi-jour, à réserver à Žabljak.

Courtesy: Arthur Desurmont

Sous un abri de fortune, quelques porcs sont élevés pour la charcuterie, que les Jkanović concoctent lorsque tout disparaît sous trois mètres de neige. Les vivres sont conservés dans un local bas de plafond et sombre comme une caverne, en compagnie d'une solide réserve de sljivovica, l'alcool de prune distillé maison. «Il est temps de boire et de manger, décrète justement Stevan, avant de servir l'eau-de-vie. Nos repas sont faits pour donner de la force».

Cet après-midi, Mia montera au katin, une cabane d'alpage, perchée à 1680 mètres sur le mont Ljeljenak. Ce lieu suffit à son bonheur, en dépit

Ce qui fait son bonheur ? Stevan ne s'était jamais posé la question !

du confort rudimentaire : un simple toit triangulaire, comme une tente en dur, posé au milieu de la pâture. À côté, un abri fait de brique et de broc sert de cuisine et de salon avec un petit poêle à bois. Plus loin, des toilettes sèches dans une cahute, et une source d'eau glaciale pour se débarbouiller. L'été, c'est là que le couple vit avec les bêtes, et accueille quelques randonneurs, ce qui lui assure un complément de revenu. Là-haut, Mia récolte aussi ses remèdes. Thym, gentiane et čuvarakuća (joubarbe), une plante utilisée contre les infections et les rhumes, mais qui, à ce qu'on dit, sert aussi à éloigner le mauvais œil. Ici, il faut bien ça. «L'hiver, si on tombe malade, on peut hurler avec les loups : aucun médecin ne bravera la neige pour nous aider, car les routes sont coupées», souligne Mia. Alors que l'on reprend la sublime balade panoramique, on se souvient, en frissonnant, de ce qu'avait dit Mićan, le ranger aux mains de géant : au Durmitor, pas de place pour les faibles. ■

Sébastien Desurmont

RETOUR DE TERRAIN



Sébastien Desurmont
Journaliste



Sébastien Desurmont

«Un voyage dans le temps.» C'est ainsi que notre reporter (au centre) résume sa journée passée avec Mia (à d.) et Stevan Jkanović, un couple de fermiers du Durmitor vivant en quasi-autarcie, à 1450 mètres d'altitude. C'est Skender Hatibović (à g.) qui rend ce genre d'expérience possible via son agence, Funky Tours. «Après avoir partagé leurs tâches et leur repas, j'ai demandé à Stevan ce qui faisait son bonheur ici, dans ces montagnes, et il a rigolé, surpris, se souvient Sébastien. Je pense qu'il ne s'était jamais posé cette question, tout occupé à sa vie de labeur. Puis, il a fini par me dire : «c'est l'hiver, car c'est la saison où je peux un peu laisser mon corps se reposer... «Mia, elle, a préféré, pour répondre, nous emmener au katin, sa cabane d'alpage. Son bonheur, c'est ça : marcher près des sommets, ramasser des plantes et prendre le grand air. Le froid était piquant, mais ce fut vraiment un grand moment.»

guide

Les petites merveilles monténégrines, mode d'emploi

TEXTE SÉBASTIEN DESURMONT



1

LA VILLA SEVENTIES DE TITO

Herceg Novi recèle une pépite : Galeb, l'une des nombreuses résidences de Tito, dirigeant de la Yougoslavie de 1945 à sa mort en 1980. À la fin de sa vie, le Maréchal profitait souvent de cette maison bâtie dans les années 1970 au cœur d'un parc. La visite dévoile une demeure restée dans son jus, de la salle de cinéma privée aux salles de bains en marbre, en passant par la piscine et l'abri antiatomique. *À réserver sur galospa.com/en, menu More offers puis Tito's villa.*

2

DANS LA CITÉ OUBLIÉE DE STARI BAR

Avec ses vestiges mangés par la végétation, c'est le Pompéi du Monténégro. Au pied du mont Rumija, la vieille ville (*star*) de Bar a été fondée il y a 2 800 ans par les Illyriens. Remaniée à l'époque byzantine, elle est passée sous contrôle vénitien puis ottoman, avant d'être détruite en 1878, non par une éruption volcanique, mais lors d'une bataille féroce. À la vue des 200 édifices en ruine (cathédrale, églises, bains turcs, mosquées...), on mesure sa grandeur perdue.

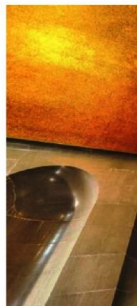
3

AU BONHEUR DES OISEAUX

À cheval sur la frontière albanaise, Skadar (ou Shkodra) est aux yeux des Monténégrins leur mer intérieure. Classé parc national depuis 1983, ce vaste lac s'avère l'un des milieux humides les mieux préservés d'Europe. Prévoir au moins deux jours d'exploration pour voguer en barque entre marais, prairies aquatiques et tapis de nénuphars, où pépient 280 espèces d'oiseaux, dont le cormoran pygmée (à gauche) et le rare pélican frisé.



Alamy / hems.fr



4

ENTRE CIEL ET TERRE

Ermitage du XVII^e siècle encaissé dans une falaise, Ostrog intrigue, pour commencer, par son architecture. Mais sur place, c'est surtout l'atmosphère de ferveur qui fait forte impression. Un million de personnes viennent ici chaque année vénérer saint Basile, dont les reliques permettraient d'innombrables guérisons. Comme les pèlerins, il faut grimper jusqu'au monastère le plus haut (photo), d'où la vue sur la vallée de la Zeta est splendide.

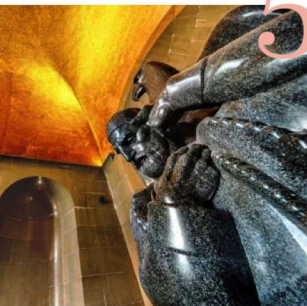


Bertrand Gerdol / Hemis.fr

5

GLIOIRE AU PRINCE-POÈTE

Le mausolée de Petar II Petrović-Njegoš ne se visite qu'après avoir monté les 461 marches d'un escalier qui file vers le ciel. Là-haut, un temple de granit, œuvre du célèbre sculpteur yougoslave Meštrović, a été élevé en 1951, un siècle après la mort du héros national monténégrin. Deux statues de femmes gardent l'entrée de la chapelle, où trône l'effigie du prince-poète (photo). À l'arrière du monument, un chemin sinue sur la crête jusqu'à un belvédère. Vertige garanti.



Neli Gusev / Alamy / Hemis.fr

6

LA FORÊT DES VÉNÉRABLES

Troué par un lac de montagne, le parc national de Biogradska Gora est un miracle de nature. Hêtres, ormes, aulnes, érables et grands épicéas, dont certains âgés de 450 ans, forment, sur 1600 hectares, l'une des dernières forêts vierges d'Europe. Le site doit sa survie au prince Nicolas I^{er} qui, en 1878, ordonna sa mise sous protection. Parmi les dizaines de sentiers, ceux qui se trouvent au départ du lac sont les mieux balisés et les plus praticables pour une journée.

Un barrage contre les sargasses

L'espoir renaît dans les Caraïbes, où l'on améliore la riposte contre ces algues dérivantes qui, chaque année, polluent les plages. Aux Antilles françaises, on teste une solution à la fois simple et prometteuse : un filet. Reportage à Marie-Galante.

TEXTE AMANDINE ASCENSIO

La barge en acier met les gaz, s'éloigne sur le lagon, tirant derrière elle 50 mètres de filet soutenu par des flotteurs en plastique jaune poussin posés sur le bleu turquoise de la mer, laissant derrière elle la plage de la Feuillère. L'endroit, sur la côte sud-est de la petite île guadeloupéenne de Marie-Galante, est paradisiaque, avec son sable blanc, ses cocotiers et raisiniers bord de mer aux larges feuilles à peine agitées par la brise.

Sauf que régulièrement, ce décor de carte postale devient infréquentable : c'est la période des gros arrivages de sargasses (*Sargassum natans* ou *fluitans*). Des algues brunes qui dégagent, en se décomposant sur le littoral, de l'ammoniac et du sulfure d'hydrogène à l'entêtante odeur d'œuf pourri, empoisonnant la vie des quelque 3000 habitants du

petit bourg de Capesterre-de-Marie-Galante. Ce sulfure d'hydrogène, corrosif puissant, s'attaque aussi aux peintures des bâtiments et aux composants électroniques dans le village. En première ligne sur la route des envahisseuses, la Guadeloupe teste des filets pour empêcher ces végétaux marins d'arriver sur les plages, une solution innovante, désarmante de simplicité... et prometteuse.

Pour les Antilles françaises, mais aussi le Mexique, le Costa Rica ou encore Saint-Domingue, il y a urgence. Ces sargasses qui impressionnèrent Christophe Colomb lors de sa traversée de l'Atlantique ont toujours existé, mais ces dix dernières années, les scientifiques en ont relevé des quantités croissantes circulant dans l'océan. Elles proviennent notamment des embouchures des fleuves Congo, Mississippi et Amazonie. L'enjeu, international, fait

Thierry Guain / Olycom.fr





↑ À Capesterre-de-Marie-Galante, les sargasses échouées sur le rivage empoisonnent la vie des habitants de ce bourg guadeloupéen.

● même l'objet de négociations diplomatiques afin de coordonner la lutte et de donner un statut juridique à ce fléau. En mer, ces algues sont les réservoirs d'une incroyable biodiversité, soulignent les chercheurs. Mais près des côtes, elles étouffent toute vie sous-marine, en empêchant l'oxygène de passer. Et sur terre, l'arsenic et les métaux lourds qu'elles ont accumulés dans l'océan s'infiltrant dans les sols.

Un marin pêcheur inventif

Jusqu'ici, on se contentait de nettoyer les plages à la pelle mécanique. Une méthode qui, reconnaissant les autorités, retire plus de sable que d'algues, creuse des plages déjà érodées par la montée du niveau de la mer, détruit parfois les habitats naturels d'espèces animales et rend impossible la nidification des tortues de mer. Une fois ramassées, les sargasses sont épanchées sur des parcelles, formant des tas dépassant parfois un mètre de haut, alors qu'ils ne devraient pas, selon les recommandations sanitaires, excéder 20 centimètres. La commune de Capesterre, qui concentre en moyenne «jusqu'à 40 % des échouages de la

Guadeloupe», souligne Sylvie Gustave-dit-Duflo, la vice-présidente de la région, a donc décidé d'expérimenter les fameux filets dévants.

La technique a été mise au point par Alexis de Jaham, le capitaine de la barge à l'œuvre à Marie-Galante, et patron de Filet Drom, l'entreprise martiniquaise qui fabrique, pose et entretient ces barrières ingénieuses. «Je suis marin pêcheur, explique-t-il. Alors, quand j'ai compris que les sargasses entravaient l'activité de pêche, en 2011, je me suis mis à l'eau. Je me suis dit qu'on fabriquait déjà des filets à langoustes, à poissons, à lambis [un coquillage]. Je ne voyais pas pourquoi on ne pourrait pas inventer des filets à sargasses.»

Sa méthode a été adoptée dans plusieurs sites des Caraïbes, comme à Antigua ou en Martinique. Dans l'île sœur antillaise, une fois déviées ou bloquées derrière un filet, les algues sont ramassées à l'aide du *Sargator*, un bateau-tapis qui permet de les collecter. Elles sont ensuite mises à sécher sur une barge, puis renvoyées sous forme de poudre au fond de la mer.

Séchées, les ennemies sont pulvérisées et expédiées au fond de la mer

L'ENJEU

ALGUES LA GRANDE INVASION

Transportées par l'homme, échappées d'un institut de recherche (comme la vénéneuse *Caulerpa taxifolia* à Monaco) ou encore déplacées en raison du changement climatique, certaines espèces prolifèrent et menacent la biodiversité.

LOPHOCLADIA LALLEMANDII

Sous l'effet du réchauffement climatique, cette algue rouge, venue de la mer Rouge et de l'océan Indien, est arrivée en Méditerranée en 2021. Problème : elle sécrète des molécules toxiques pour se préserver des prédateurs et son développement en tapis très dense pourrait menacer les herbiers de posidonie.

CAULERPA TAXIFOLIA

Surnommée la peste verte, elle a envahi la Méditerranée dans les années 1980. Toxique pour de nombreuses espèces, comme les oursins, elle est aujourd'hui en net déclin.





↑ Le bateau-tapis *Sargator* collecte les sargasses accumulées derrière un filet déviant au large du François, en Martinique.

Parmi les grands coupables désignés pour expliquer la prolifération de ces algues, les nitrates utilisés comme engrais dans l'agriculture, et le réchauffement de l'océan, induit par le dérèglement climatique. D'une année sur l'autre, les volumes varient et comme il est difficile de prévoir avec précision la quantité d'algues qui vont déferler, impossible de mettre sur pied une quelconque filière de valorisation.

En cette fin mars 2024, les algues brunes déjouent les prévisions pessimistes des organismes de surveillance (tels que Météo France, Sargassum Monitoring, Ocean Watch). Elles arrivent en quantités bien moindres

qu'en 2023. Une année considérée par les autorités comme «noire», durant laquelle la Guadeloupe a d'abord testé, en mai, dans l'archipel des Saintes, un filet initialement destiné à lutter contre les marées noires. Avant que, un mois plus tard, la tempête Bret et ses vagues de 2,5 mètres n'aient raison de ce premier barrage.

Alexis de Jaham a lui aussi essuyé des déconvenues. Le marin à la voix grave raconte le début de sa drôle de semi-reconversion. Ses idées. Ses erreurs. Ses constats. «Il fallait concevoir une clôture qui dépasse le niveau de l'eau d'au moins 60 centimètres car les sargasses, même immergées, s'amoncellent contre les filets»,

explique-t-il. Puis trouver des flotteurs efficaces, d'abord de simples frites de baignade, puis des bidons, puis les bouées actuelles, en plastique. Le dispositif final, fabriqué en Martinique et breveté, consiste en des filets de pêche doublés d'un grillage de plastique, et pris en sandwich entre les flotteurs pour les maintenir hors de l'eau.

En octobre 2023, déception. Le premier filet d'Alexis, positionné à Capeterrre-de-Marie-Galante, n'a pas tenu face à l'ouragan Tammy : trop de houle. Il a rompu, réduisant les premiers efforts à néant. Dans le bourg, des ●

GRACILARIA SALICORNIA

À Hawaï, les coraux ne lui disent pas merci... Dans les eaux basses, cette algue rouge, arrivée dans l'archipel en 1978, tue le corail en l'étouffant ou en le privant de lumière.

UNDARIA PINNATIFIDA

Plus connue sous le nom de wakamé, cette algue brune comestible est très prisée au Japon et en Corée où elle est même cultivée. Mais elle se révèle invasive dans d'autres eaux, de l'Argentine à la Tasmanie.



SPARTINA ALTERNIFLORA

Venue de la côte Est des États-Unis, elle a débarqué par accident dans la rade de Brest au début du XX^e siècle. Elle colonise les vasières et perturbe l'habitat des oiseaux et des espèces aquatiques.



● voix se sont élevées pour contester l'efficacité de ce système. Désormais, Alexis maintient ses filets en place grâce à de gros blocs de béton posés sur le fond marin tout en veillant à ne pas endommager l'écosystème corallien. Son objectif : installer «environ 700 mètres de filets aux abords du bourg – où l'accumulation des algues rend la vie impossible aux riverains – et quelque 500 mètres un peu plus bas». À Petite Anse, autre plage idyllique où se trouve le Touloulou, haut lieu de la vie nocturne de Marie-Galante. «Cette année, on est chanceux», confie José Viator et sa compagne, les propriétaires de l'établissement. L'an dernier, en pleine saison touristique, ils ont dû fermer trois semaines complètes, à cause de l'odeur pestilentielle. Ils attendent les filets d'Alexis avec impatience.

«En Guadeloupe, on expérimente», ironise gentiment Jean-Pierre Vanbaelinghem, PDG de Le Floch Dépollution, une entreprise bretonne qui a installé au printemps dernier un autre type de filets déviants, de 3,4 kilomètres, vers Petit-Bourg, une commune guadeloupéenne très touchée par les algues. Une fois les filets posés, il faudra les entretenir, les nettoyer, les détacher en cas d'alerte météo : de nombreux frais en vue pour les mairies concernées, qui reçoivent des subventions de l'État pour gérer le problème depuis plusieurs années. La Guadeloupe tente d'ailleurs depuis deux ans de mutualiser les efforts.

En attendant, à Marie Galante, à l'heure de la pause méridienne, six nouveaux filets sont déjà à l'eau et flottent au gré du courant au large de Capesterre. Satisfait, Alexis de Jaham réfléchit déjà à l'avenir, et caresse l'idée de fabriquer des flotteurs qui ne seraient plus faits de plastique mais... de sargasses, justement. Pour que la victoire soit complète. ■

Amandine Asensio

TROIS IDÉES POUR VALORISER LES SARGASSES

1. Du biochar pour dépolluer les sols

C'est à l'université des Antilles (UA) qu'est née l'idée d'utiliser des sargasses pour fabriquer du biochar, un charbon d'origine végétale capable de séquestrer les polluants dans le sol.

«On sait que les charbons actifs de végétaux sont des pièges intéressants», explique Sarra Gaspard, professeur de chimie à l'UA et à l'origine du projet. Mais pour l'heure, le charbon de sargasse est moins intéressant que les charbons commerciaux. Ces derniers ont en effet un taux de fixation des polluants de 80 % quand celui issu des sargasses n'atteint que 60 %. Aux Antilles, on scrute de près ce projet, qui pourrait contribuer à dépolluer les sols contaminés par le chlordécone, un insecticide très toxique (aujourd'hui interdit) longtemps utilisé dans les bananeraies.

2. Des briques d'algues

Au Mexique, l'entreprise Sargablock fabrique des briques en adobe, matériau habituellement composé de terre mêlée de paille ou d'herbe séchée, et fabriqué ici avec des sargasses.

«J'ai fait quelques modifications sur une machine pour qu'elle puisse traiter un mélange de 40 % de sargasses et 60 % d'autres matières», détaille Omar Vásquez, ouvrier à l'origine du projet. Les briques de Sargablock intéressent déjà certains pays des Caraïbes mais pas encore la France, où elles ne répondent pas aux normes de construction.

3. Un produit pharmaceutique et cosmétique

En Normandie, des chercheurs plangent sur des produits dérivés des sargasses (la variété *Sargassum muticum*), qui s'échouent sur les côtes de la Manche. Le projet Snotra, porté par le centre de recherche Synergie Mer et Littoral et soutenu par des fonds européens, teste les propriétés de l'algue dans les domaines pharmaceutique, maraîcher, et... cosmétique. Ses vertus anti-oxydantes, anti-inflammatoires et même anti-âge pourraient s'avérer très intéressantes.



CROATIE

Le paradis a MILLE VISAGES

Vous rêvez de vacances dans un lieu paradisiaque qui sera le cadre de souvenirs inoubliables ? Mettez le cap sur la Croatie. Niché sur les bords de l'Adriatique, ce joyau aux mille visages garantit, tout au long de l'année, des moments exceptionnels.

— 100% NATURE —

La Croatie peut être fière : les zones protégées représentent 10% de sa surface. Avec ses 8 parcs nationaux, ses 12 parcs naturels, ses eaux parmi les plus pures d'Europe et ses plages sublimes, le pays est une ode à Dame Nature. Dans ce paradis vert, cohabitent une flore composée de plus de 3000 espèces et une faune majestueuse : ours bruns, chevaux sauvages, vautours, dauphins, etc. Difficile de ne pas succomber aux charmes de l'archipel Brijuni, 34 km² de végétation méditerranéenne et des îlots inhabités ; de résister aux eaux émeraude et aux forêts verdoyantes du parc naturel de Kopacki rit ou aux lacs de Plitvice, plus ancien Parc national du pays ; ou de ne pas profiter d'une escale dans le parc national Risnjak, massif montagneux à l'intersection des Alpes et des Dinarides.

— 100% CULTURE —

Saviez-vous que de nombreux sites croates sont inscrits au Patrimoine mondial de l'Unesco ? C'est le cas de la vieille ville de Dubrovnik, édifiée au XIII^e siècle, de la ville médiévale de Split, des ouvrages de défense vénitiens de Zadar, des XVI^e et XVII^e siècles, ou encore de la plaine de Stari Grad, une surface de culture restée quasiment intacte depuis sa colonisation au IV^e siècle avant JC, par les Grecs. Mais la culture ne se cantonne pas qu'aux sites d'autrefois. La Croatie, c'est aussi des événements culturels incontournables, comme l'InMusic Festival, qui célèbre cette année sa 16^e édition et peut se targuer de rivaliser avec des rendez-vous de musiques actuelles comme Coachella ou Glastonbury ; la semaine de l'Opéra qui accueille chaque année, à la fin du mois d'août, des œuvres internationales majeures ; ou du Festival de danse et de théâtre non-verbal qui se tient en juillet à Svetvincenat, depuis 2000.

— 100% SENSATIONS —

De ses îles à ses montagnes, de ses lacs à ses plaines, la Croatie est une invitation au lâcher-prise. Dans ce pays à l'énergie débordante, les activités de plein air ne manquent pas. Plus de 400 sentiers de randonnées sont ici recensés : Zagreb, Split, Dinar, Mosor et jusqu'au parc Paklenica où les alpinistes chevronnés pourront gravir les 350 mètres d'Anica Kuk. Les trésors naturels s'admirent aussi sous les mers, et l'Adriatique est une merveille pour les amoureux de plongée. Au cœur des profondeurs, les visiteurs admirent la flore et la faune endémiques, les épaves de vieux galions romains et celles des navires de guerre. Dans cette mer fermée, on peut aussi visiter de nombreuses grottes sous-marines et les adeptes de géologie prolongeront la découverte sous terre, puisque plus de 50% du territoire sont bâtis sur une roche calcaire.



— 100% PLAISIR —

Le dépaysement ne serait rien sans une once de gourmandise et, en la matière, la Croatie tient toutes ses promesses. Ici, les spécialités méditerranéennes (à l'image de la tourte Komiza, à base d'anchois ou de sardines), ou du soparnik de Poljica (tourte aux blettes, aux olives et aux figues) se mêlent aux inspirations d'Europe de l'Est, comme les arambasci de Sinj (chou vert ou choucroute avec une farce à la viande) et le cobanac (ragoût de viande). Le tout arrosé de vins du pays, qui compte plusieurs régions viticoles et même une route des vins, faite de cépages autochtones donnant vie à des breuvages aux multiples saveurs.



© Photo: Shutterstock.com



© Photo: Shutterstock.com



↑ Comme ces femmes
qui viennent d'être
expulsées du Pakistan,
des centaines de mil-
liers d'Afghans avaient
fui leur pays lors du
retour des talibans au
pouvoir en août 2021.



En pays taliban,

Au pouvoir depuis 2021, les fondamentalistes islamistes soumettent la société afghane à un régime ultra-rigoriste et multiplient les mesures liberticides à l'égard des femmes. Nos reporters ont pris le pouls d'une population qui étouffe sous le poids des interdits.

l'asphyxie

TEXTE SOLÈNE CHALVON-FIORITI – PHOTOS VÉRONIQUE DE VIGUERIE

Bains publics, jardins, salons de beauté... tous les lieux de sociabilité sont fermés aux femmes

Son cri, aigu, déchire la chape d'angoisse. Il déclenche un brouhaha joyeux qui le recouvre complètement. Le nouveau-né gesticulant est enroulé dans une couverture et posé sur le ventre de sa mère, Aina [la plupart des noms de ce reportage ont été modifiés pour préserver la sécurité des personnes]. Épuisée, la jeune femme aux traits anguleux réagit peu. À 19 ans, elle vient de donner le jour à son troisième enfant. «C'est un garçon, c'est un garçon !» La nouvelle fait le tour de la salle d'attente de la maternité de l'hôpital Malalai, à Kaboul. De larges sourires s'étirent sur les visages. Une femme imposante avance vers la maman. Elle est vêtue d'un long vêtement rouge, sa burqa bleue jetée sur l'épaule – les maternités sont des sanctuaires sans hommes, où les femmes ne sont pas forcées de cacher leur visage. C'est la belle-mère d'Aina. Elle n'a pas été autorisée à assister à l'accouchement malgré ses supplices et brandit une bourse de cuir. D'un geste théâtral, elle enfouit quelques billets dans le col de la blouse d'une sage-femme : «Tu as bien travaillé, que Dieu te bénisse !» Hafiza, 22 ans, empoche la somme sans faire de manières. «C'est le tarif garçon, comme on l'appelle !», souffle-t-elle d'un air entendu. La naissance d'une fille, en

revanche, a des conséquences parfois tragiques. «Nous voyons de nombreuses mères, déjà dénutries, incapables d'allaiter leurs filles. La déprime affecte leur production de lait», affirme le Dr Foronzan, gynécologue obstétricienne de 40 ans, elle-même mère de quatre garçons et de deux fillettes. «Dans de nombreuses provinces, avoir une fille, c'est hériter d'un fardeau», poursuit-elle. C'est culturel, hélas... et la situation politique d'aujourd'hui n'arrange rien. Visage autrefois respecté de l'élite afghane, le Dr Foronzan a fait le choix de rester au pays quand près d'un tiers de ses confrères l'ont fui après le retour au pouvoir des talibans, le 15 août 2021.

À Kandahar, des cliniques itinérantes interdites

De patiente en patiente, de jeunes internes en formation accompagnent le médecin, commentant les cas et interrogeant leur mentor. Ces silhouettes en blouse blanche sont les dernières étudiantes diplômées de l'université de médecine de Kaboul. La promotion finale, lauréate au printemps 2022, avant que les talibans n'interdisent à plus de 5 millions d'Afghanes l'accès au collège, au lycée et à l'université. Seuls quelques instituts de sages-femmes ont été maintenus, avec une formation raccourcie de deux ans. Alors les dernières apprenties médecins sont précieuses... et heureuses d'être là : «Les maternités, ce sont les seuls endroits où les femmes peuvent encore se rencontrer entre

amies, explique Arezo, 23 ans, pommettes saillantes et regard adulte. Il n'existe plus de lieu pour nous, alors on en profite !» Bains publics, jardins, parcs d'attractions, salons de beauté, instituts de langues étrangères... Hormis l'école primaire et l'école coranique, tous les lieux de sociabilité leur ont été fermés. Arezo et ses amies se savent elles-mêmes en sursis. Dans le sud du pays, à Kandahar, le bastion historique des talibans, des cliniques itinérantes, destinées à soigner les femmes des villages reculés, dispa-





raissent sur ordre du gouverneur provincial. Une terrible nouvelle qui pourrait s'étendre au reste du pays : plusieurs interdits, comme celui de photographier les femmes, ont en effet commencé à Kandahar. Les talibans craignent que les soignantes ne « distribuent la pilule aux femmes et ne diffusent une propagande occidentale », commente un cadre afghan de Médecins sans frontières, officiant à la maternité de Khost, une zone très conservatrice dans l'est du pays. Une décision particulièrement cruelle en

Afghanistan, où une femme donne naissance à cinq enfants en moyenne. Dans les campagnes, où se concentrent les deux tiers de la population, 80 % des mères accouchent chez elles, avec les risques que cela comporte.

Dans cette nuit, l'hôpital Malalai, qui voit naître 50 bébés par jour, fait office de petite lueur. Son fonctionnement est précaire. Depuis que la Croix-Rouge internationale a suspendu son soutien il y a vingtaine d'hôpitaux afghans en août 2023, les salaires des soignants ont été réduits de plus d'un tiers. ●

↑ Le 11 septembre 2021, les talibans organisaient une démonstration de force devant l'université de Kaboul. Le drapeau blanc de l'émirat islamique était déjà omniprésent.

● Les organismes humanitaires étrangers se sont lassés de la rigidité du régime fondamentaliste qui interdit aux femmes de travailler dans les ONG, et ils ont été appelés sur d'autres terrains de crise, en Ukraine ou à Gaza. Nassim Majidi, codirectrice de l'Institut de recherche Samuel Hall, spécialisée dans l'étude des migrations et présent en Afghanistan depuis plus de dix ans, s'indigne : «*En 2023, l'aide alimentaire a été retirée à 10 millions de personnes. C'est le peuple afghan que l'on punit de l'arrivée des talibans.*»

La mendicité pour horizon

Finis les chantiers des Nations unies, financés par la coalition internationale menée par les États-Unis, qui chassa les talibans du pouvoir en 2001. Quelque 100 milliards de dollars d'aide au développement, adossée à l'intervention de l'Otan, ont été utilisés pour reconstruire un pays dévasté. À la clé, vingt ans d'économie sous perfusion, avant que l'Amérique ne sonne le rappel de ses troupes, précipitant la chute du régime... et le retour immédiat des fondamentalistes au pouvoir.

À Kaboul, aux croisements des grandes artères, de plus en plus de femmes doivent mendier. Mais elles ne sont plus toujours en burqa, ni issues des faubourgs ruraux, deux caractéris-

tiques traditionnelles des mendiants. Parmi elles, désormais, on trouve aussi d'anciennes comptables, enseignantes ou esthéticiennes. Ce matin-là, une jeune mère drapée dans un châle marron, les yeux éteints, se jette à la vitre de notre voiture. Dans un anglais correct, elle nous supplie de l'aider à quitter le pays. Ce ne sont pas seulement les talibans qui la malmènent. Depuis qu'elle a perdu son emploi suite à la fermeture des salons de beauté en juillet 2023, sa famille, conservatrice, lui reproche son choix d'un métier non convenable. Pour ne pas s'encombrer d'une bouche à nourrir supplémentaire, ses frères cherchent à la marier à tout prix. «*Tous les hommes se sont retournés contre nous*», sanglote-t-elle, avant de disparaître dans le rétroviseur. D'après l'ONU, l'exclusion des Afghanes a coûté plus de deux milliards de dollars à l'économie nationale. Laquelle est déjà ravagée. Les sanctions américaines et la réduction de l'aide internationale ont provoqué une crise des liquidités. Les Afghans ne peuvent pas retirer leur épargne des banques. Un tiers des entreprises ont fermé. ●

↓ À Kandahar, les femmes montent dans le coffre des taxis pour ne pas incommoder les hommes auxquels les banquettes sont réservées.



RETOUR DE TERRAIN



Solène Chalvon-Floriati
Journaliste



Véronique de Viguerie
Photographe

Il faut rester sur ses gardes : ce qui est permis aujourd'hui peut être interdit demain

Véronique de Viguerie

En Afghanistan, pour les journalistes présents sur le terrain, la surveillance est permanente : «Tous nos faits et gestes, jusqu'à nos échanges sur les réseaux sociaux, sont contrôlés», raconte Véronique de Viguerie, qui, comme Solène Chalvon-Floriati, a effectué de nombreux reportages dans ce pays. «Nous veillons à protéger la sécurité des personnes rencontrées, surtout celles que nous prenons en photo, souligne Solène. Ce qui est permis aujourd'hui peut être interdit demain, il faut toujours rester sur ses gardes.» Travailler en tant que femmes reporters dans l'ém-



Carte : Guillaume Scipoux

rat islamique facilite, certes, l'accès aux Afghanes, mais expose aussi à son lot de tracasseries : «Le regard des hommes a changé, note Véronique. Aujourd'hui, même le cireur de chaussures dans la rue peut interpeller une femme pour lui dire de rectifier la façon dont elle porte son voile. Imaginez à quel point ces remarques sont avilissantes au quotidien pour les Afghanes.» Certaines osent braver les interdits et leur opposent une courageuse résistance : «À Kaboul ou à Bamiyan, on croise encore quelques femmes qui se promènent en groupe, visages découverts et maquillées, poursuit-elle. Elles essuient, tête haute,

↓ Véronique de Viguierie avec les policiers de l'escorte talibane qui contrôlent chacune des interviews que Solène et elle-même mènent dans le Panjshir.



les crachats et les quolibets mais continuent malgré tout.» Nos deux journalistes sont frappées par la disparition des femmes de l'espace public. «L'Afghanistan est devenu un "pays d'hommes"», note encore la photographe. Sous la chape de plomb des talibans, la population est malgré tout soulagée d'en avoir fini avec vingt ans de guerre : «Le pays n'a jamais été aussi sûr militairement, reconnaît Solène. Dans les campagnes, les gens n'ont plus peur de sauter sur une bombe en prenant la route.» Mais certaines régions restent difficiles d'accès, quadrillées de checkpoints et de patrouilles armées, comme la vallée du Panjshir, longtemps foyer d'une résistance que les talibans ont anéantie.





Dans la vallée de Bamiyan, les vestiges préislamiques sombrent dans l'oubli

← Contrairement à leur premier règne, les talibans ne détruisent plus les sites préislamiques – comme les bouddhas géants en 2001. Ils veillent au mieux à éviter les pillages, comme ici à Shahr-e Gholghola, la «cité des Murmures».



↑ À Torkham, à la frontière avec le Pakistan, les talibans ont installé ce camp pour accueillir une partie des 1,7 million d'Afghans sans papiers contraints de quitter le Pakistan où ils s'étaient exilés.

LE DIFFICILE RETOUR DES RÉFUGIÉS DU PAKISTAN

Certains vivaient là-bas depuis plus de quarante ans. Partis trouver refuge dans le pays voisin lors de la guerre entre l'Afghanistan et l'URSS (1979-1989), ils y avaient refait leur vie. D'autres voulaient échapper à l'emprise des talibans. Quelque 600 000 Afghans ont franchi la frontière au cours du seul mois d'août 2021, quand les fondamentalistes ont repris Kaboul. Selon les Nations unies, la république islamique du Pakistan accueille environ 4 millions d'Afghans, dont 1,7 million en situation irrégulière. Or Islamabad a décidé de renvoyer dans leur pays d'origine les Afghans sans papiers, annonçant qu'ils allaient être arrêtés, placés dans des centres de rétention et raccompagnés à la frontière. Peu important les risques de représailles de la part du régime taliban... Conséquence de cette vague d'expulsions inédite, les deux postes-frontières de Torkham, dans la province de Nangarhar, et de Spin Boldak, dans celle de Kandahar, se trouvent face à un afflux massif de réfugiés, au risque d'une grave crise humanitaire.



↑ Sur la route de Torkham, dans cette classe en plein air, aucune élève n'a plus de 12 ans, l'âge limite du droit à l'éducation pour les petites Afghanes. Les talibans leur ont interdit l'accès au secondaire en mars 2022.



← Ce garçon et ses parents s'inscrivent au bureau de Torkham. Expulsés du Pakistan, où cet enfant est né, ils ont dû quitter à la va-vite leur maison de Peshawar, dans l'ouest du pays, emportant ce qu'ils avaient de plus précieux : leurs poules.



● Et 90 % des Afghans vivent sous le seuil de pauvreté, soit 34 millions de personnes, deux fois plus qu'avant le retour des talibans.

Assad, 30 ans et père de quatre enfants, redoute lui aussi de sombrer complètement dans la misère. Il nous reçoit dans sa maison de terre séchée, un cube beige au milieu d'une plaine de cailloux, typique du district aride et minéral de Surobi, à l'est de Kaboul. L'intérieur comporte à peine quelques matelas fatigués, jetés au sol. Deux malles pour tout mobilier. Une vie pauvre, mais que la culture du pavot, traditionnelle dans sa famille, comme pour des centaines de milliers de cultivateurs afghans, rendait encore possible. Or à la fin du printemps dernier, le haut commandement taliban a annoncé, depuis Kandahar, où réside l'émir Haibatullah Akhundzada, l'interdiction de cette plante qui sert à fabriquer, entre autres, l'opium, la morphine et l'héroïne, et dont les fondamentalistes ont pourtant profité pour financer leur rébellion. La barbe taillée avec soin, le phrasé tranquille, Assad raconte avec douleur le raid taliban qui, dix mois plus tôt, a anéanti son champ d'un peu moins d'un hec-

Chez Assad, grenadiers et pruniers ont remplacé le pavot à opium

← Mariée à 14 ans, mère à 19 ans, Shabban suit une cure de désintoxication à Kaboul avec son bébé de 2 mois. Trois millions d'Afghans seraient accros à la drogue (héroïne, méthamphétamine...). Un « vice » que les talibans assurent vouloir éradiquer.



↑ Le Dr Foronzan (à gauche) pratique une césarienne devant deux apprenties à la maternité de l'hôpital Malalai de Kaboul. Un des derniers lieux de sociabilité où les Afghanes peuvent se retrouver entre femmes.

tare : *« Ils étaient onze. Ils utilisaient leurs kalachnikovs pour faucher les plants sur pied. Cela ne servait à rien de s'interposer. Alors on a juste regardé en silence avec mes fils, et prié pour notre avenir. »* Depuis, chaque mois, un fonctionnaire taliban vient s'assurer que le pavot n'est plus planté. Et une fois par an, il récupère la dime talibane – environ 10 % des revenus de la récolte de chaque agriculteur. *« Si on peut appeler ça une récolte »,* maugrée le jeune patriarche, en désignant les grenadiers et les pruniers qui ont remplacé le pavot à opium. Assad a dû se tourner vers ces cultures, bien moins lucratives,

qui demandent des investissements et beaucoup plus d'eau, alors que l'Afghanistan subit depuis trois ans des sécheresses records. S'il a de la chance, il tirera cette année de ses fruits 150 000 afghanis (moins de 2000 euros), soit huit fois moins que ce que le pavot lui rapportait. L'homme émacié ne peut plus financer les

études de son frère à Kaboul, qui a interrompu son cycle de médecine. Ses jumelles de 7 ans ont été retirées de l'école pour aider la famille à survivre. Les fillettes assistent désormais un tailleur dans son atelier, où elles passent le balai et trient les coupons de tissus.

Une difficile reconversion

« Quel autre choix que d'espérer ? », résume Assad, fataliste. Nous avons espéré la fin de la guerre entre la République afghane et les talibans. Nous avons souhaité le départ des Américains, alors une part de nous se réjouit aujourd'hui, car les talibans sont nos frères, ils viennent de notre monde, le monde paysan. » Et de conclure, à peine audible : « Mais ils devraient moins parler de religion et mieux comprendre la réalité de notre vie... » Selon l'ONU, en moins de huit mois, la culture du pavot, étudiée grâce aux images satellites, a chuté dans le pays de 95 %. Or elle alimentait jusqu'alors 85 % de l'héroïne mondiale. Des centaines de milliers de foyers afghans ont ainsi été précipités dans la misère sans que le pouvoir ne se soucie de leur reconversion. ●

● Pendant ce temps, la drogue continue à faire des ravages en Afghanistan. À Kaboul, sous le pont de Pul-e-Sukhta, un quartier délabré de l'ouest de la capitale, ils sont des centaines à avoir élu domicile entre les filets d'eau sale et les ordures. Des hommes sans âge, silencieux, regroupés au ras du sol. Ombres noires aux silhouettes endolories, inhalant sur des morceaux d'aluminium brûlé avec de fines pipes en verre ce qui reste de production nationale, opium, héroïne et, de plus en plus, méthamphétamine. Depuis la rive, on repère les petites flammes, seuls témoins de vie dans la masse sombre.

Ils contrôlent jusqu'au son des autoradios

Régulièrement, sous la menace, des talibans les en délogent. «Ils sont des parasites de la société, tonne un chef taliban du commissariat de quartier, colosse au turban noir et lunettes fines qui, main sur la crosse, multiplie les patrouilles de nuit pour traquer les toxicomanes. Notre rôle est de les sevrer et de faire d'eux de bons musulmans.» Direction l'hôpital Avicenna pour les hommes – une ancienne base militaire américaine réaménagée – et le Drug Addict Center pour les femmes et les enfants. Deux établissements fatigués, par endroits sans fenêtres, et

quasiment dépourvus de médicaments. Là, des pensionnaires squelettiques traversent les jours – quarante-cinq par sevrage – entre prière, repos nerveux et pitance misérable. Le porte-parole du ministère de la Santé, Sahararafat Zaman, promet l'ouverture de «80 structures du même type» dans les mois à venir. «Ce n'est pas sans raison, ajoute-t-il, que notre émir, Haibatullah Akhundzada, s'est préoccupé de cette question immédiatement. Nous voulons un État nettoyé de l'influence occidentale et des vices de la société. La drogue est le premier vice du peuple afghan.»

Dans les rues de la capitale, chaque jour, des silhouettes vêtues de blanc traquent d'autres «vices» : visages féminins découverts, chevelles mal couvertes sous les longues tuniques des filles. Les agents du ministère pour la Promotion de la vertu et la Répression du vice, que les fondamentalistes ont réinstauré en lieu et place du ministère des Droits des femmes, au cœur d'une avenue cosue du centre, contrôlent tout, jusqu'au son qui sort des autoradios. À Kaboul, une certaine tolérance perdure. La musique est officiellement interdite, mais elle continue de s'échapper des balcons ●

Des agents en blanc chassent le «vice» : les visages féminins à découvert

↓ Le 11 septembre 2021, le pouvoir a fait venir ces femmes à l'université de Kaboul afin qu'elles déclarent leur dévouement et leur loyauté aux règles talibanes devant les médias étrangers.



CHRONO

UN SIÈCLE DE GUERRE ET DE CHAOS

nov.
1921

Après un siècle de guerres avec le Royaume-Uni, l'Afghanistan devient un émirat indépendant.

juillet
1973

La monarchie islamique prend fin avec le coup d'État du général Daoud Khan qui dépose le roi Zahir Shah et proclame la république.

1979-
1989

L'Aîmée rouge envahit et occupe le pays. S'ensuivent dix ans de guerre avec l'URSS et 1,5 million de morts côté afghan.

avril
1992

Les moudjahidines du commandant Massoud entrent dans Kaboul et mettent fin au régime communiste de Najibullah.

1992-
1994

La guerre civile fait rage entre les troupes de Massoud, les moudjahidines extrémistes de Gulbuddin Hekmatyar et les milices du général Dostom.



↑ Le 4 septembre 2021, à Kaboul, des Afghanes osent braver les talibans de retour au pouvoir pour réclamer le respect de leurs droits. Elles seront dispersées violemment par les fondamentalistes, parfois à coups de crosse dans le visage.

1994- 1996

Le pays assiste à l'**émergence des talibans**. Armés par le Pakistan, ils avancent sur Kaboul où ils instaurent l'État islamique le 27 septembre 1996.

oct. 2001

La coalition menée par les États-Unis **entre en guerre** avec l'Afghanistan, accusé de soutenir les responsables des attentats du 11 Septembre.

été 2021

Après vingt ans de conflit, les dernières forces américaines se retirent d'Afghanistan. Les talibans lancent **une offensive éclair** et redeviennent maîtres du pays. Des milliers d'habitants cherchent à fuir tandis que les Occidentaux évacuent leurs ressortissants.

février 2024

Les Nations unies examinent la possibilité de reconnaître **l'apartheid de genre** comme un crime contre l'humanité.





Les rares loisirs tolérés par les fondamentalistes sont l'apanage des hommes

← Le vendredi, jour
châmé, des activités
jugées conformes à la
charia sont proposées
aux hommes, comme ici
une course de chevaux.

Les châtiments corporels et les exécutions publiques sont de retour

● ou de voitures isolées. Autour de Kandahar, les témoignages rapportent qu'elle a disparu de l'espace public. Désormais habituée aux sermons de ces sinistres agents au look d'infirmer, la rue afghane les a surnommés *kafan posh*, les «porteurs de linceul». La population a aussi vu le retour des châtiments corporels dans des stades de football. La flagellation est redevenue monnaie courante pour sanctionner le vol, l'adultère et la toxicomanie. Les fondamentalistes invitent la population

↓ Chaque jour, ces jeunes femmes bravent les interdits pour suivre des cours dans une école clandestine cachée dans la falaise, près de Bamiyan.

à assister au spectacle «pour en tirer une leçon». Deux hommes condamnés pour meurtre ont été récemment abattus de plusieurs balles dans le dos à Ghazni, au sud de Kaboul, devant des milliers de personnes, dont leurs propres familles.

Smartphones autorisés

Le vendredi à Kaboul, comme tous les vendredis, c'est jour de bouzkachi. La température est glaciale autour du grand terrain vague où vont s'affronter les cavaliers, au pied du palais royal de Darulaman, restauré juste avant le retour des fondamentalistes. Malgré le froid, une foule compacte de supporters, exclusivement masculins, se presse pour assister à ce combat équestre très populaire en Afghanistan. Qualifié d'«immoral» et donc interdit durant le premier règne taliban (1996-2001), ce jeu, dans lequel deux équipes de six cavaliers, les *tchopendoz*, doivent transporter au centre





d'un «cercle de justice» un sac de 30 kilos remplaçant le traditionnel cadavre de chèvre, fait désormais le plein de spectateurs. Les cavaliers s'élancent sous les yeux écarquillés de jeunes combattants talibans, qui dégagent leurs smartphones à chaque coup de cravache. La photographie d'animaux et d'êtres vivants est encore permise, sauf à Kandahar. Ailleurs, le pouvoir tolère la quasi-professionnalisation de ce sport, dont les champions vivent dans une certaine aisance.

De nouveaux hobbies

Tant qu'ils n'impliquent ni femmes ni musique, certains loisirs échappent encore au répertoire lugubre des interdits talibans. Ils connaissent même un certain essor, comme les salles de jeux vidéo – réservées aux hommes –, ou les courses de voitures «tunées», siglées de pochoirs en forme de kalachnikov. Les fondamen-

↑ Sur la route de Jalalabad, dans l'est du pays, un vendeur de ballons se rend au marché. Dans les années 1990, les talibans avaient banni jusqu'aux cerfs-volants.

talistes tolèrent des hobbies dont leur guérilla, recluse dans les montagnes, a été largement privée ces vingt dernières années. «Nos dirigeants ont évolué et souhaitent le développement de notre pays», veut croire Aminullah, l'un des jeunes talibans présents dans le public, qui se dirige, kalashnikov en bandoulière, vers un cavalier. Il le congratule, une main sur le cœur, et poursuit à notre adresse : «Nous n'avons pas fait vingt ans de djihad pour que les Occidentaux nous dictent un style de vie.» À l'heure du couchant, la partie touche à sa fin. De jeunes écuyers, dont Hussein, qui paraît plus jeune que ses 14 ans, se précipitent sur les chevaux éreintés. Le garçon brosse la robe de sa monture dans un grand nuage de poussière. Il espère devenir un jour cavalier. L'un des seuls rêves encore tolérés par les nouveaux maîtres de l'Afghanistan. ■

Solène Chalvon-Florti




↑ Les mères chimpanzés, comme celle-ci, sont entourées d'autres femelles les assistant dans leur rôle parental, a remarqué le primatologue Frans De Waal.

Dans la tête des «bêtes»

À quoi pensent les chimpanzés ? Et les mésanges ? Et les abeilles ? Une part de mystère subsiste, mais la science confirme : les animaux sont doués de bien plus d'intelligence et de sensibilité que ce que l'on a longtemps cru.



TEXTE FRED LANGER - PHOTOS TIM FLACH

A composite image showing four Gouldian finches in various stages of flight against a solid black background. The birds are characterized by their vibrant, multi-colored plumage, including shades of red, orange, yellow, green, blue, and black. Their wings are spread, revealing the intricate patterns of their feathers. A thick, light green L-shaped border is visible on the left and top edges of the image.

↑ Les chercheurs étudient le lien entre les couleurs – variables – du plumage des diamants de Gould, petits passereaux australiens, et leur personnalité.



**Plus nous en
savons, plus
notre regard
sur eux
change... et
notre vision
de nous-
mêmes aussi**

C

'est désormais une certitude, les singes utilisent des outils, les poissons ont le sens du marketing, les bourdons savent compter et les oiseaux lisent dans les pensées ! Les scientifiques du monde entier remettent radicalement en question nos convictions sur le monde animal. D'après leurs recherches, les «bêtes» sont très différentes de ce que nous imaginions jusqu'à présent : beaucoup plus intelligentes, beaucoup plus sensibles aussi. «*Longtemps considérée comme une évidence, l'opposition entre l'Homo sapiens guidé par la raison et l'animal guidé par l'instinct n'existe tout simplement pas*», affirme l'Allemand Norbert Sachser, un des précurseurs de la biologie du comportement, chercheur à l'université de

Münster. Pourquoi ce nouveau regard sur les animaux ? Parce que notre attitude à leur égard est en train de changer, parce que le sujet est dans l'air du temps et que de plus en plus d'étudiants talentueux s'y consacrent. Mais aussi parce que les chercheurs disposent de technologies plus performantes, capables de mesurer l'activité cérébrale, de décoder les génomes et d'analyser de plus en plus de données, de plus en plus rapidement.

L'intelligence en question

Leurs découvertes nous amènent à changer notre façon de considérer les autres créatures, mais aussi notre vision de nous-mêmes, comme le résumait le Néerlandais Frans De Waal, l'un des primatologues les plus influents au monde – disparu en mars dernier – en posant la question suivante : «*Sommes-nous assez intelligents pour nous rendre compte à quel point les animaux sont intelligents ?*» ■

→ Le rire et le sourire, propres de l'homme ? Rien n'est moins sûr. Les mandrills (*Mandrillus sphinx*), singes d'Afrique centrale, sont parfaitement capables de ces deux réactions.

Primates

DES TECHNICIENS AVEC LE SENS DU COMMERCE

Tout a commencé il y a environ soixante ans dans les forêts d'altitude, sur les rives du lac Tanganyika, en Afrique de l'Est. Jane Goodall, la spécialiste britannique du comportement animal, fait alors une découverte qui va ébranler l'image que nous avons de nous-mêmes en tant qu'êtres humains. Elle observe un chimpanzé trifouiller dans une termitière avec un fin bâtonnet, retirer celui-ci avec précaution et manger les insectes s'y trouvant accrochés. Le singe utilise un outil de manière méthodique et réfléchie. Aujourd'hui, cette performance ne nous étonne plus vraiment. Mais à l'époque, il s'agit d'une nouvelle sensationnelle : presque personne n'aurait cru cela possible. Jane Goodall envoie un télégramme à son mentor de l'époque, le paléoanthropologue Louis Leakey. Et celui-ci lui répond : « *Maintenant, il nous faut redéfinir ce qu'est un outil, redéfinir l'homme, ou bien accepter que les chimpanzés soient des êtres*

humains ! » Grâce à cette observation de Jane Goodall, pour la première fois, notre vision de l'animal a changé. Ce n'est que le début. Un demi-siècle plus tard, des chercheurs décriront comment des chimpanzés du Gabon utilisent un ensemble de cinq outils différents dans un ordre bien spécifique pour obtenir du miel. Capacité qui pourrait les hisser à un niveau similaire à celui des hommes de l'âge de pierre, pour l'appréhension d'un problème technique.

Les macaques et le troc

La culture des singes s'exprime aussi d'autres manières. Sur l'île indonésienne de Bali, les macaques volent aux visiteurs d'un temple des objets, qu'ils ne rendent qu'en échange de fruits ou de noix. Et ils connaissent la valeur de leur butin : ils savent qu'ils peuvent en demander une plus grande quantité pour un appareil photo ou un smartphone que pour un chapeau de paille ! Cet art du troc n'est pas inné, les jeunes doivent d'abord apprendre les lois du marché. Au début, ils sous-estiment souvent la valeur de leur butin. ■



→ Comprendra-t-on un jour pourquoi la parade nuptiale de ce lophophore resplendissant (*Lophophorus impejanus*), qui vit autour de l'Himalaya, ressemble à une danse joyeuse ?

Oiseaux

LEUR CERVEAU EST PETIT, CERTES, MAIS ILS SONT ROUBLARDS, FUTÉS ET VOLAGES

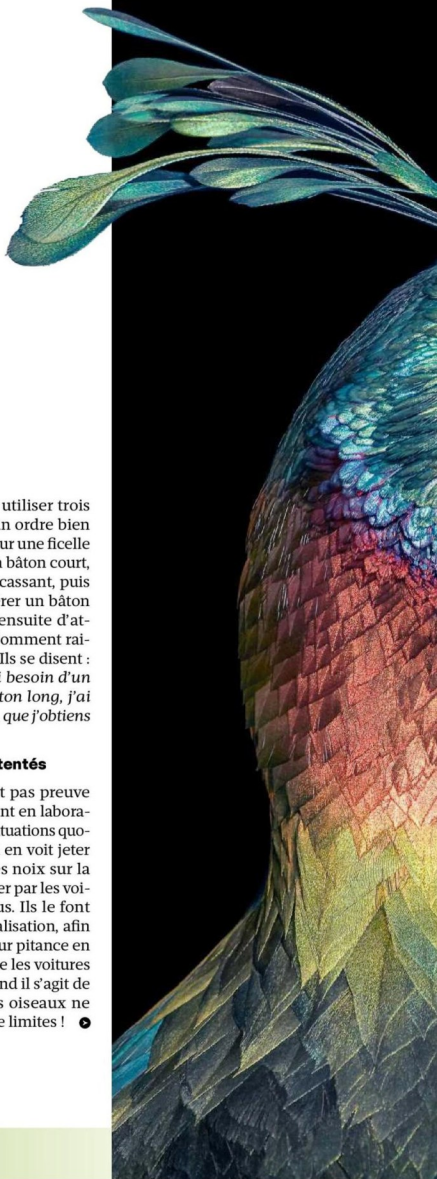
Nos proches parents ne sont pas les seuls à être intelligents. Certaines espèces d'oiseaux se révèlent comparables aux primates dans leur capacité à utiliser des outils, voire les dépassent à certains égards en matière d'intelligence. Norbert Sachser considère la découverte de l'intelligence des bêtes à plumes «comme étant peut-être la plus grande surprise de la recherche récente». Il cite des expériences stupéfiantes : pour atteindre des vers flottant dans un bocal étroit rempli d'un peu d'eau, le corbeau jette de petits cailloux dans le récipient jusqu'à ce que le niveau de l'eau s'élève suffisamment pour qu'il atteigne ses proies. Confronté à des récipients à moitié remplis de sable, il n'y jette pas de cailloux : ce serait stupide. Et il ne choisit pas non plus des objets qui flotteraient à la surface de l'eau. Il aborde donc le problème suivant les lois de la physique. «L'oiseau voit la situation, réfléchit et trouve une solution intelligente», souligne Sachser.

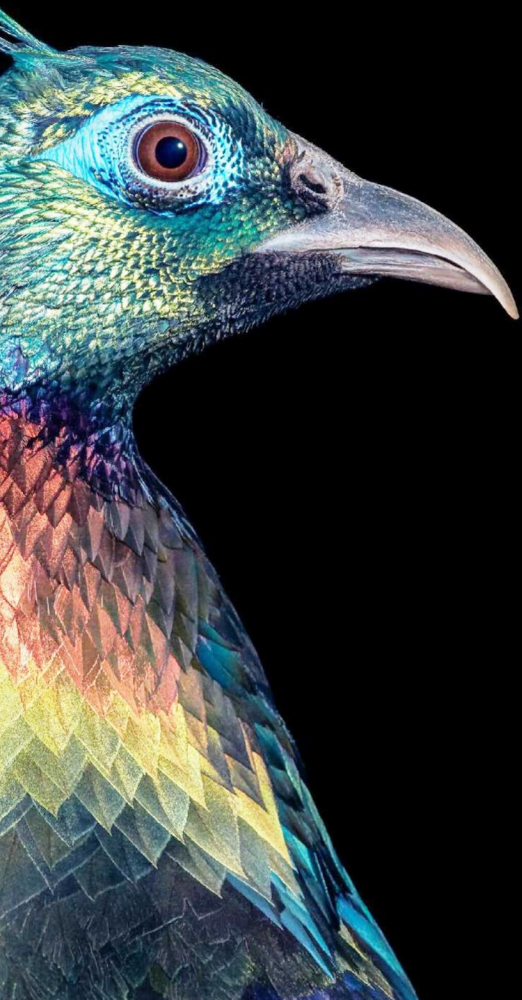
Plus subtil encore. Pour obtenir un morceau de viande, les corbeaux observés par Alex Taylor, professeur associé en intelligence biologique à l'université d'Auckland, en Nou-

velle-Zélande, doivent utiliser trois outils différents dans un ordre bien précis : il leur faut tirer sur une ficelle à laquelle est attaché un bâton court, détacher celui-ci en le cassant, puis s'en servir pour récupérer un bâton long, qui leur permet ensuite d'atteindre la nourriture ! Comment raisonnent les corbeaux ? Ils se disent : «Pour la nourriture, j'ai besoin d'un bâton long, pour le bâton long, j'ai besoin d'un bâton court, que j'obtiens en tirant sur la ficelle.»

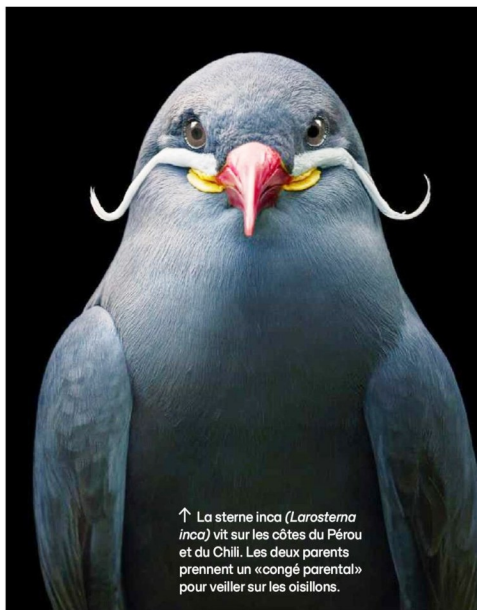
Délinquants patentés

Les corbeaux ne font pas preuve d'ingéniosité uniquement en laboratoire, mais aussi lors de situations quotidiennes. Au Japon, on en voit jeter intentionnellement des noix sur la route pour les faire casser par les voitures qui roulent dessus. Ils le font devant les feux de signalisation, afin de pouvoir récupérer leur pitance en toute tranquillité lorsque les voitures s'arrêtent au rouge. Quand il s'agit de se nourrir, l'astuce des oiseaux ne semble pas connaître de limites ! ●





↑ Le corbeau, comme les autres corvidés, stupéfie par sa capacité à résoudre des problèmes complexes et se fabriquer des outils.



↑ La sterne inca (*Larosterna inca*) vit sur les côtes du Pérou et du Chili. Les deux parents prennent un « congé parental » pour veiller sur les oisillons.

● Le biologiste autrichien Ludwig Huber accorde par exemple à certains corvidés nord-américains «la capacité de lire dans les pensées», c'est-à-dire qu'ils ont une idée des informations que leurs congénères possèdent, de ce qu'ils pensent de leurs intentions. Par exemple, les cassenoix d'Amérique, des passereaux au long bec, rassemblent pour l'hiver d'énormes quantités de pignons de pin dans des cachettes pour éviter que d'autres ne s'en emparent à la première occasion. Pour tromper leurs congénères voleurs, ils pratiquent l'entourloupe. Pendant qu'ils cachent leur butin, ils regardent attentivement si on les observe et si oui, de quel oiseau il s'agit. S'ils ont l'impression qu'un rival malveillant les a vus, ils changent dis-

crètement de cachette. Et, fait intéressant : ceux qui sont eux-mêmes des délinquants patentés se comportent avec une méfiance particulière.

Bien que leur cerveau soit 25 fois plus petit que celui des chimpanzés, les corvidés disposent en fait de capacités cognitives similaires : apparemment, contrairement à ce que l'on a longtemps cru, ce n'est pas la taille qui compte. L'étude des rôles sexuels montre aussi à quel point nous sommes prisonniers de nos propres clichés lorsque nous interprétons le

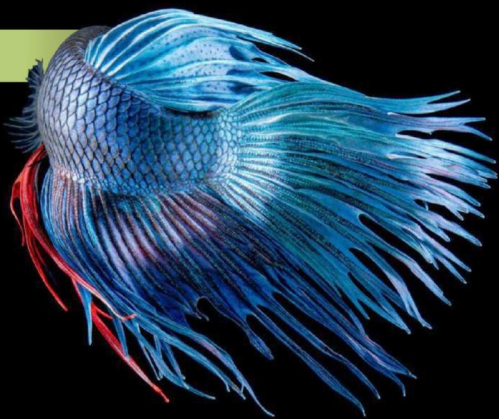
↓ Dérangé, le goura de Victoria (*Goura victoria*), en Nouvelle-Guinée, se perche en hauteur et se lance dans un concert de cris d'alarme qui peut durer longtemps.

comportement animal. Les femelles ont longtemps été considérées comme plutôt passives, hésitantes, prudentes. Elles étaient timides, fidèles et gentilles, toujours dévouées au mâle. «Nous avons désormais connaissance d'innombrables exemples où ce sont les femelles qui déterminent avec quels mâles elles se reproduisent», explique Norbert Sachser. Elles ne sont donc en aucun cas les récepteurs passifs des parades de séduction et des pulsions sexuelles des mâles. Au contraire : chez nombre d'espèces, presque toutes les interactions sexuelles sont initiées par les femelles.» Selon le chercheur allemand, l'étude sur les passereaux a révélé une énorme surprise.

Mésanges et aventures extraconjugales

Depuis toujours, ces animaux étaient considérés comme l'incarnation même de la stricte monogamie, le mâle et la femelle formant un couple, construisant un nid et élevant ensemble leurs petits. Ce qui, en réalité, n'est pas le cas. Des analyses génétiques ont prouvé qu'une grande partie de la progéniture d'un même nid n'est pas issue du mâle qui s'occupe des oisillons. Chez les mésanges, jusqu'à 80 % de la couvée était issue d'accouplements avec d'autres mâles du voisinage. «Ce sont les femelles qui recherchent ces infidélités», concluent les chercheurs. Car celui avec qui elles sont en couple n'est malheureusement pas toujours le gars le plus formidable des environs. Mais les mâles ne sont pas tout à fait stupides non plus, du moins pas chez les hirondelles rustiques. Norbert Sachser écrit : «Par exemple, chez les hirondelles rustiques, lorsque le mâle ne trouve pas sa femelle à la maison, il émet des cris d'alarme qui servent normalement à alerter contre les prédateurs. Lorsqu'un tel cri retentit, toutes les hirondelles des environs cessent immédiatement toute activité, y compris les aventures "extraconjugales" (Der Mensch im Tier, «L'homme dans l'animal», non traduit en français).» ■





Poissons

ENTRAIDE, QUALITÉ DE SERVICE ET DOULEUR

La Bible influence encore notre système de pensée. En effet, nous avons intériorisé que la vie sur Terre est organisée comme une pyramide. En bas, les parasites. Au-dessus, les vertébrés. Tout en haut, les mammifères. Avec, au sommet : l'homme, chef-d'œuvre et point final de la création. Cette vision hiérarchique a aussi conditionné notre vision des mécanismes de l'évolution. Les vertébrés les plus anciens, comme les poissons, seraient les plus primitifs, et les plus récents, les plus développés, avec l'homme qui viendrait parachever le tout. « Pour les spécialistes, cette représentation est dépassée depuis longtemps, explique Jens Krause, professeur d'écologie des poissons à l'université Humboldt de

Berlin. *Chaque espèce animale s'est spécialisée dans sa niche écologique respective au fil de millions d'années. Il n'y a pas de hiérarchie.* »

Chez diverses espèces de poissons, on trouve ainsi des indices clairs de stratégies sociales, de formation de traditions, et de chasse coopérative. Le labre nettoyeur, espèce résidant dans les récifs coralliens de l'Indo-Pacifique, débarrasse les autres poissons des parasites présents sur leurs écailles. Tandis qu'il se nourrit, les autres profitent d'un service.

Le client est roi

Il a donc une « clientèle ». Et il la connaît parfaitement. Si un nouveau client se présente, il le fait passer en premier, avant ses clients réguliers qui attendent dans les parages, et il lui prodigue un service particulièrement soigné. Mieux : quand un nettoyeur fait sursauter un client à cause d'une

↑ Ce superbe combattant (*Betta splendens*), originaire d'Asie, est capable d'apprentissage, de traditions et de chasse coopérative.

morsure accidentelle, il essaie de réparer sa bête à l'aide d'un petit massage avec sa nageoire. Le fait que les poissons puissent ressentir la douleur fait d'ailleurs désormais consensus au sein des chercheurs. Pourtant, ces animaux n'ont pas d'expressions faciales. Nulle larme qui coule lorsqu'ils sont retirés de l'eau la gueule percée par un hameçon. Nul cri. C'est pourquoi ils nous apparaissent toujours comme des êtres vivants relativement primitifs. Lorsque nous prêtons des sentiments à des créatures autres que nous-mêmes, ou que nous les qualifions d'intelligentes, c'est généralement parce que nous percevons chez elles quelque chose qui fonctionne comme chez l'homme. Or l'intelligence humaine n'est qu'une intelligence parmi d'autres et elle n'est pas supérieure parce qu'elle est humaine. Elle est peut-être unique, mais les autres intelligences le sont aussi. ■

→ On les connaissait championnes du butinage et précieuses pour la planète. À Londres, un chercheur a prouvé que les abeilles européennes (*Apis mellifera*) étaient aussi douées en maths.

Insectes

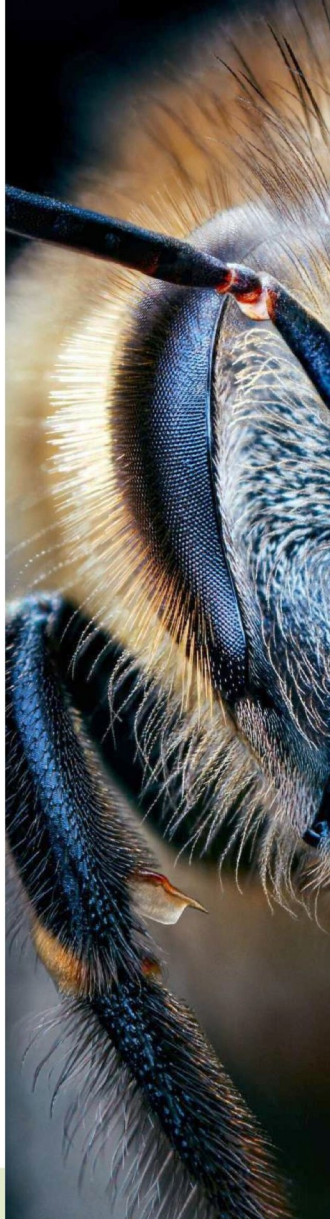
ILS SAVENT COMPTER, ÉPROUVENT DE LA PEUR ET PEUT-ÊTRE MÊME QU'ILS S'AMUSENT !

Au premier abord, Lars Chittka correspond tout à fait au cliché du savant fou : cheveux longs et en bataille, barbe grise broussailleuse, bermuda et T-shirt noir avec l'inscription *Research and Destroy* («Recherche et Détruire»). Destructeur, ce scientifique l'est en effet : il fait s'effondrer les vieilles certitudes. Même si les résultats de ses recherches peuvent parfois paraître loufoques, ils sont si scrupuleusement documentés que ses pairs ne les mettent guère en doute. Lars Chittka est professeur d'écologie sensorielle et comportementale à l'université Queen Mary de Londres et travaille surtout sur les bourdons et les abeilles. Cela fait déjà longtemps qu'il a découvert que ces dernières savent compter. Il l'a démontré en plantant trois tentes entre une ruche et un endroit où une récompense attendait les butineuses. Celles-ci ont vite appris que juste après le troisième point de repère, elles trouveraient de la nourriture. Chittka a ensuite modifié la distance entre les tentes. S'il les rapprochait, les abeilles s'arrêtaient juste derrière

la troisième tente – donc encore loin de leur objectif. Si, au contraire, il les écartait, la dernière tente dépassant alors l'emplacement de la nourriture, les insectes allaient trop loin, car ils atterrissaient à nouveau juste derrière le troisième point de repère. Ils avaient donc retenu : repère n° 1, repère n° 2, repère n° 3, puis nourriture.

Insectes physionomistes

Les abeilles peuvent aussi reconnaître les visages humains. Différents portraits photo ont ainsi été étalés devant les insectes, dont l'un associé à une récompense (une goutte d'eau sucrée). Celle-ci a été supprimée, le portrait en question déplacé, mais 80 % des abeilles se sont tout de même dirigées vers le visage qu'elles avaient appris à associer à la friandise. Lars Chittka voit aussi chez elles de nombreux indices d'une capacité de réflexion. «Lors des tests, elles ne trouvent pas la bonne solution par tâtonnements, mais en réfléchissant. »





↑ Ces fourmis coupe-feuille d'Amazonie s'y mettent à deux afin de transporter cette feuille, qui, une fois mâchée, leur servira d'engrais pour le champignon dont elles se nourrissent. Un processus parfaitement rodé.



Des chauves-souris prêtes à tout pour leurs amies

Que les primates aient une vie sociale riche ne nous étonne plus guère. Mais la confiance, l'amitié, l'estime, l'empathie, l'attraction entre deux individus existe aussi chez les... vampires. Plus précisément les chauves-souris vampires, famille qui se nourrit du sang de grands mammifères. La nuit, elles volent en solitaire, mais une fois revenues dans leurs tanières, elles sont très sociables. Par exemple, lorsque leurs amies ont eu moins de chance qu'elles dans leur quête de nourriture, elles les alimentent avec le sang qu'elles ont rapporté dans la bouche. Comment naissent les amitiés entre vampires ? Comme chez les humains, ont démontré les chercheurs de l'université de l'Ohio : par un rapprochement progressif, par une aide réciproque qui renforce les liens et se transforme peu à peu en amitié.

Des bourdons «élèves» qui copient leurs professeurs

• Elles ont une idée de la manière d'arriver au but. Et elles utilisent des outils pour cela. » Il a fait passer à ses insectes des tests d'intelligences conçus pour les primates et les oiseaux, en appliquant exactement les mêmes critères que pour les singes. Il a mis par exemple des bourdons en présence d'une coupelle d'eau sucrée, placée en évidence, mais hors de leur portée car sous une vitre. Pour l'atteindre, les insectes ont dû apprendre à tirer la coupelle grâce à un fil qui y était attaché. Ils y sont parvenus avec une rapidité déconcertante. «Ce test montre qu'ils résolvent les problèmes en ayant recours à la raison», conclut le scientifique. Et ce n'est pas tout. Ayant assisté à cette manœuvre, d'autres bourdons, n'ont, eux, pas eu besoin de tâtonner : ils ont copié l'astuce. Un processus qui n'a rien de simple car il suppose que le bourdon «élève» comprenne le but de l'action du bourdon «professeur».

Un insecte averti en vaut deux

Voilà pour la pensée. Et les sentiments ? Lars Chittka a soumis ses cobayes à une situation anxiogène. Dans la nature, bourdons et abeilles sont parfois guettés par des araignées-crabes (ou thomisés) cachées dans les fleurs. Le chercheur a fait construire un robot-araignée pour qu'il s'empare des bourdons passant à proximité, puis les relâche. Après cette attaque, les insectes ont changé. Ils sont devenus plus prudents, examinant attentivement chaque fleur avant de s'y poser. Certains semblaient même •

ÇA FAIT DU BIEN DE TOURNER LA PAGE

INFORMER. DIVERTIR. APPROFONDIR.

PRIX RELAY-SEPM DES MAGAZINES DE L'ANNÉE 2024

RELAY. **sepm**

SYNDICAT
DES ÉDITEURS
DE LA PRESSE
MAGAZINE



LES MAGAZINES
DE L'ANNÉE
2024

Découvrez chez RELAY les **magazines** de l'année.

Relay
Boutique

Surprise, les abeilles semblent jouer aux billes

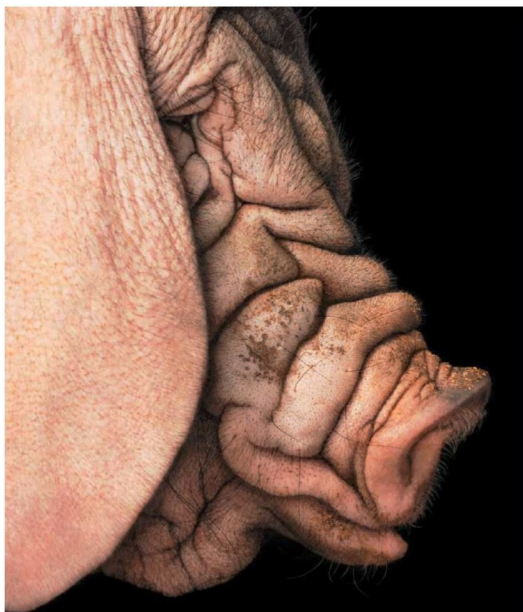
● carrément effrayés. Parfois, ils n'osent même plus se poser malgré l'absence de danger.

Et le plaisir, les abeilles et les bourdons peuvent-ils aussi en ressentir ? Une collaboratrice du chercheur a documenté la manière dont ces insectes font rouler de petites boules de bois devant eux – et ce, sans qu'ils aient été entraînés à cela ou qu'une récompense soit attendue. « Ils le font encore et encore, remarque Lars Chittka. Pourquoi ? Cela demande de l'énergie et ne rapporte aucune nourriture. Est-ce qu'ils le font pour s'amuser ? Est-ce qu'ils jouent ? » Le scientifique tempère en disant qu'il ne s'agit pas encore d'une preuve formellement valable d'état émotionnel chez les insectes. « Nous commençons à peine à travailler sur l'hypothèse d'émotions chez ces animaux », dit-il.

La place de l'homme

Beaucoup de choses restent pour l'instant mystérieuses. Mais il est certain qu'il y a beaucoup plus à découvrir que ce que nous soupçonnions. « Nous vivons actuellement ce que l'on pourrait appeler un tournant copernicien », conclut Lars Chittka. Copernic a retiré la Terre du centre du cosmos et l'a déclarée corps céleste parmi d'innombrables autres. La recherche comportementale enlève maintenant à l'homme le titre de fleuron de la création, qu'il s'était auto-attribué. La question est : sommes-nous prêts à accepter que nous ne sommes qu'un animal parmi tant d'autres ? ■

Fred Langer



Les cochons ? De grands émotifs avec l'esprit de corps

Les porcs ont besoin de vivre dans des groupes sociaux stables, c'est important pour leur santé émotionnelle. Contrôler leur environnement, voire le façonner est primordial pour ces animaux dotés d'une grande mémoire. Dans leurs communautés, ils se connaissent les uns les autres, ils apprennent de leurs semblables et ils coopèrent entre eux. Ils font preuve de compassion envers autrui. Des chercheurs ont fait l'expérience de séparer brièvement un cochon de ses congénères en l'enfermant dans une cage qui ne pouvait être ouverte que de l'extérieur. Presque à chaque fois, les autres ouvraient la serrure pour le libérer. À noter que les porcs qui étaient les plus désespérés, les plus effrayés, grognaient le plus fort et étaient aidés plus rapidement que ceux qui considéraient leur situation avec plus de calme.

ACTUALITÉS COMMERCIALES

MAISON CRIVELLI

Maison Crivelli est une Maison de Haute Parfumerie française, dont les créations olfactives mixtes, surprenantes et ultra-sensorielles s'adressent aux explorateurs des temps modernes en quête d'inattendu. Tubéreuse Astrale est le sixième extrait de parfum de Maison Crivelli, développé en collaboration avec le parfumeur Quentin Bisch. L'inspiration de cette création vient de la découverte de champs de tubéreuses la nuit, sous la voie lactée et les étoiles filantes. Une fragrance scintillante, très lumineuse, reposant sur un accord lacté, presque velouté, de cuir et de muscs.

Disponible sur maisoncrivelli.com



*CIDRES DE FRANCE

Renouvelez vos apéritifs à base de cidre. Les Cidres de France proposent une palette infinie de couleurs, de saveurs et d'arômes. Ils sont parfaits pour revisiter ou imaginer des cocktails de printemps. Découvrez par exemple la douce vita à la française, grâce à la recette du Cidrisky. Mélangez 2 cl de Bourbon, le jus d'un demi-citron et 15 cl de cidre savoureux et équilibré. Ajoutez des glaçons, de la cannelle et de la menthe.

Plus d'infos sur cidresdefrance.fr



CIRCUITS KAPPA DÉCOUVERTE

Exit les circuits traditionnels, place

aux expériences uniques en petit groupe ! Les circuits Kappa Découverte offrent une nouvelle façon de voyager, centrée sur l'immersion et l'authenticité. Guidés par des locaux passionnés, partagez des repas chez l'habitant, explorez les marchés et imprégnez-vous des traditions. Acteurs du tourisme durable, ces circuits ont été soigneusement conçus avec les communautés locales qui accueillent les voyageurs. Pour prolonger la découverte, l'option d'extension dans les Kappa Club est idéale pour profiter de quelques jours de détente supplémentaires.

www.kappaclub.fr



DEEJO

La marque de couteaux personnalisables Deeejo annonce sa collaboration avec Diego Moraes, célèbre tatoueur et animateur de l'émission «Tattoo Cover» sur TFX. Cette alliance donne naissance à un tatouage « vague » exclusif inspiré de l'ère Edo, spécialement revisité pour Deeejo. Hommage à l'esthétique japonaise, cette création célèbre le talent de Diego et le savoir-faire de Deeejo, les couteaux légers et minimalistes au tranchant redoutable.

Deeejo 37 g, finition miroir, manche en bois d'olivier, 89,90 € - Disponible exclusivement du 1^{er} mars au 30 septembre 2024. www.deeejo.fr

BARILLA AL BRONZO

Une accroche de sauce parfaite. Découvrez l'excellence culinaire avec Barilla Al Bronzo. Sa méthode de fabrication exclusive «lavorazione grezza*» crée une texture rugueuse qui retient parfaitement la sauce. Chaque pâte est créée dans un moule en bronze qui dessine sur sa surface des micro-sillons garantissant une expérience gustative intense et une tenue parfaite à la cuisson.

PPC : 1,94 € - Disponible en grandes et moyennes surfaces. Le distributeur reste seul décisionnaire de la fixation de ses prix.

* Transformation brute



TBS

Fondée sur un héritage de qualité et de durabilité, TBS offre depuis 45 ans des produits qui allient style et fonctionnalité.

La chaussure Speedcraft incarne parfaitement cette philosophie. Né de la mer et conçu pour une vie en mouvement, ce produit, auparavant destiné aux hommes, arrive cet été pour les femmes ! La technicité et l'innovation de la Speedcraft en font un parfait allié pour les sorties en mer mais aussi pour la vie urbaine !

www.tbs.fr



À ne pas manquer



ATLAS

Quand le vide s'éclaire

Où est située Null Island, l'île imaginaire du golfe de Guinée, au croisement de l'équateur et du méridien de Greenwich ? Où se trouve le point Nemo (en référence à Jules Verne), lieu de l'océan le plus éloigné de toute terre ? Carte de France des villes fantômes, déserts humains, *quiet zones* (sans ondes électromagnétiques), «brouillard de la guerre» en Ukraine : ce remarquable atlas, fruit de la collaboration de deux éminents géographes et d'un journaliste cartographe, réussit le tour de force de révéler l'invisible, l'inconnu et le caché. À l'ère de Google Street View et de la saturation des données, l'ouvrage dévoile aussi les limites de nos connaissances. Et, forcément, attise notre curiosité.

Le Blanc des cartes, de Sylvain Genevoix, Matthieu Noucher et Xémarin Laborde, éd. Autrement, 29 €.

RÉCIT

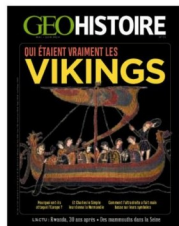
L'homme qui s'était réveillé prince

Une ville dédiée aux échecs, des antilopes à gros nez, un ex-champion de kickboxing pour président... Voilà pour le décor. La Kalmoukie est une république du Caucase russe, théâtre de l'histoire – incroyable mais vraie – de Serge, ingénieur du Pays basque qui se découvre héritier d'une lignée de cavaliers mongols. Marine Dumeurger, collaboratrice de GEO, nous embarque dans la steppe.

Le Prince de Kalmoukie, de Marine Dumeurger, éd. Marchahy, 21,10 €.



Chez le marchand de journaux



Toute la vérité sur les Vikings

Ils mirent l'Europe à sac à partir du VIII^e siècle. Mais qui étaient vraiment ces Vikings venus de Scandinavie ? Ce passionnant numéro de GEO Histoire revient sur leurs conquêtes mais aussi sur le riche héritage culturel que ces guerriers nous ont laissé.

GEO Histoire Qui étaient vraiment les Vikings, jusqu'au 9 juillet, 7,50 €.



La Libération, une aventure humaine

À l'occasion des 80 ans du Débarquement de Normandie, ce grand format de GEO Histoire revient sur les grandes aventures humaines de la Libération. Avec une iconographie exceptionnelle et une interview inédite de la résistante Madeleine Riffaud.

Hors-série GEO Histoire, *Le Long Chemin de la Libération*, 9,90 €.

Lire, voir, écouter, jouer

JEUX

En vacances avec GEO



Cahier de vacances 2024, éd. GEO/Solar, en librairie, 8,50 €.

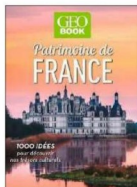
Se distraire en se cultivant, c'est tout l'intérêt de voyager. C'est aussi ce que promet ce cahier de vacances GEO qui fait la part belle aux jeux et énigmes autour de la géographie et des cultures du monde... Tranquillement installé sur votre lieu de vacances, ou pour mieux y rêver, révisez sans effort votre géographie. Partez à la découverte de l'Europe, ses cultures et son patrimoine. De l'Amérique du Nord et ses étendues immenses, du sud du continent et ses routes haut perchées, de l'Océanie et ses eaux turquoises, de l'Afrique et ses immenses richesses... Bon(s) voyage(s) !

GUIDE

Découvrir notre patrimoine

Féru d'Antiquité ou passionné de préhistoire, amoureux des villes ou des villages, chacun trouvera dans ce GEO-Book des idées d'itinéraires en France. Notre pays compte 46 000 monuments historiques, des dizaines de milliers d'édifices religieux et sites archéologiques, 1200 musées... L'ouvrage donne des clés pour profiter au mieux de ce patrimoine extraordinaire, les plus beaux phares, villages labellisés, remparts, églises, grandes demeures...

GEOBook Patrimoine de France, éd. GEO, 19,95 €.



PODCAST

ÉOLIENNES EN MER, ÉCOQUARTIERS, VIN NATURE : COMMENT LA TRANSITION ÉCOLOGIQUE NOUS CONDUIT-ELLE À MODIFIER NOS PAYSAGES ?



Dans ce dernier épisode du podcast *L'Horizon et au-delà*, GEO s'intéresse aux méthaniseurs, ces installations qui transforment les déchets agricoles en gaz utilisé comme source d'énergie. Sur le papier, ils offrent une voie pour

opérer la transition écologique – tout en assurant de meilleurs revenus aux agriculteurs. Mais si c'est aussi vertueux, pourquoi tant de projets de méthaniseurs voient-ils se soulever des collectifs de riverains ? Pour répondre à la question, direction la petite ville de Derval, en Loire-Atlantique...



Flasher le QR code pour découvrir *L'Horizon et au-delà*.

Écriture : Thibaud Delavigne et Antoine Jaumin.
Réalisation : Lucas Wybo.

À la télé

GEO Reportage, votre rendez-vous sur Arte

Le samedi.

1^{er} juin, 7 h 45 Le lac des mille éclairs à Catatumbo (52'). Rediffusion. Avec des orages électriques qui éclairent le ciel jusqu'à 260 nuits par an, le lac de Maracaibo, au Venezuela, détient le record du monde du nombre d'éclairs : jusqu'à 60 par minute ! Un phénomène météorologique entré dans le *Livre Guinness des records* (lire aussi dans GEO n° 540, février 2024).



Alain Lehoucq / Mediastock

8 juin, 8 h 30 Des chiens sur la piste des loups (52'). Rediffusion. Considéré comme éradiqué pendant près d'un siècle, le loup est revenu en Allemagne dans les années 1990 et sa population double tous les trois ou quatre ans – ils sont 800 aujourd'hui. La biologiste Lea Wirk et son labrador Molly parcourent les forêts allemandes pour recenser leur population.

15 juin, 8 h 20 Kazakhstan, les bienfaits du lait de chamelle (52'). Rediffusion. Le lait de chamelle est un aliment vieux comme le monde mais il fait fureur actuellement en Asie centrale, et notamment au Kazakhstan. Les bergers ne jurent que par ses bienfaits et redécouvrent une source de revenus appréciables (lire aussi dans GEO n° 533, juillet 2023).

22 juin, 7 h 45 En Californie, la mission des grimpeurs d'arbres géants (52'). Rediffusion. Pour évaluer la santé des séquoias californiens, qui mesurent jusqu'à 100 m, les agents techniques forestiers n'ont d'autre solution que de les escalader, à l'aide de cordes, de mousquetons et de harnais. Un métier dangereux, mais qu'ils n'abandonneraient pour rien au monde.

les rendez-vous

de GEO

Dans le numéro de juillet

EN VENTE LE 26 JUIN 2024



EN COUVERTURE

Les Pyrénées

La grande traversée

De l'Atlantique à la Méditerranée, c'est une succession de panoramas vertigineux aux noms mythiques (le pic du Midi, le cirque de Gavarnie...), de villages hors du temps et de parcs naturels abritant des espèces protégées tels l'ours et le bouquetin ibérique. Notre reporter vous emmène du côté français des Pyrénées, où sommets et vallées préservés sont autant de petits pays à découvrir.

Chypre, une seule terre pour deux pays
Un demi-siècle de partition forcée

Cette île de Méditerranée, terre natale d'Aphrodite, a connu bien des vicissitudes tutélaires. Depuis 1974, elle est coupée en deux, le tiers nord placé sous contrôle turc. Reportage de part et d'autre de la ligne de démarcation.

Nom de code : «Écailles de la forêt»
Notre aventure scientifique en Équateur

Nos reporters ont accompagné une équipe de spécialistes français partis recenser les espèces animales et végétales dans la partie équatorienne de la forêt amazonienne. Dix jours d'aventure scientifique en autonomie totale.

GEO

L'ABONNEMENT À GEO

Pour vous abonner ou pour tout renseignement sur votre abonnement

Service abonnement GEO, 62 006 Arnas Cedex 9.

Par téléphone depuis la France

0 808 809 063 Service gratuit * prix appel

Depuis l'étranger et DOM-TOM : 0033 1 70 99 29 52 (selon selon opérateur).
L'abonnement à GEO, c'est facile et rapide sur prismashop.fr/géo
Anciens numéros : prismashop.fr/anciens-numeros-géo
Abonnement pour un an / 12 numéros : 46 €
12 numéros + 6 hors-séries : 69 €

REDACTION GEO

13, rue Henri-Barbousse, 92624 Gennevilliers Cedex

Standard : 01 73 05 46 45

(Pour jolies directrices et leurs correspondants,

composer le 01 73 05 - les 4 chiffres suivant son nom)

Rédactrice en chef : Myrtille Delanmarche

Secrétaire : Doriane Huet (6060)

Rédactrice en chef adjointe : Catherine Segal

Rédacteur en chef adjoint GEO.fr : Thomas Bursat

Directrice artistique : Delphine Denis (6473)

Chef de service photo : Valerio Vincenzo

Chefs de service : Anna Cantin (4477)

Cyril Guinet (6055), Alina Marmu-Petrow (6070),

Nadine Meschaut (4743), Mathilde Saljean (6089)

Service photo : Christine Yvonen (5930), chef de service adjointe :

Nataly Hiden (6062) et Jackie Pissat (6491), chef de rubrique,

For Times Vag, Blaudet (Eute-Usa)

Maquette : Thibaut Deschamps (4795)

Beatrice Guiller (6059), Christelle Martin (6059), chef de studio

Premier secrétaire de rédaction : Nicolas Bider

Cartographe-géographe : Emmanuel Viri (6110)

GEO.fr et réseaux sociaux : Camille Moreau, chef de rubrique :

Mégane Chirehici, chef de service vidéo et social (6477)

Chloe Garjalin (4930), Nastasia Michalek (4878), Mathilde Ragot

et Lela Talik (4754), rédactrices : Roxane Merlot (vidéo),

Chloé Breuillon, community manager (6070)

Comptabilité : Camille Clément (4531)

Fabrication : Stéphanie Roussin, chef de groupe (6340),

Mélanie Mottet, chef de fabrication (4750),

Isabelle Mercadante, photographe (4962)

Ont collaboré à ce numéro :

Delphine Benard (SR), Boris Thibault (chef de service),

Clémence Aptogher (CM), Benjamin Laurent, Marie Lombard

et Pierre Monnier (web) : Aissatou Cissé (stagiaire SR)

Magazine mensuel édité par

PM PRISMA MEDIA

13, rue Henri-Barbousse, 92624 Gennevilliers Cedex

Société par actions simplifiée au capital de 3000 000 euros d'une durée de 99 ans ayant pour présidente Claire Léost. Son siège unique est la société d'investissement et de gestion 123 - SIG 123 SAS.

Directrice de la publication : Claire Léost

Directrice générale : Pascale Socquet

Directrice de la rédaction : Marion Alombert

MARKETING

Directrice marketing et business development : Dorothée Fluckiger

Global marketing manager : Helène Côté

Brand manager : Noémie Robyns

PUBLIOTY

Directeur général : Philipp Schmidt (8188)

Directeur exécutif adjoint PMS : Bastien Delaun (5030)

Directrice Commerciale : Sabine Le Baquier

Assistante : Séverine Guez (5421)

Directrice publicité : Diane Mazau

Industry director Automobile : Dominique Belanger (4526)

Planning manager : Sandra Vissac (6479), Laurence Bion (6482)

Directeur délégué Creative room : Alexandre Bougain

Directeur délégué Data room : Jérôme de Lempdes (4478)

Directeur délégué Insight room : Charles Jouvin (5324)

Directrice des études éditoriales : Isabelle Demilly Engelen (6338)

Directeur marketing client : Laurent Grois (6025)

Directrice de la fabrication et de la vente au numéro : Sylviane Cortada

MARKETING DIFFUSION

Responsable titre vente au numéro : Ghislaine Lombert (5665)

IMPRESSION

Boto France Impression ZLL, rue de la Maison-Rouge, 77185 Lognes.

Provenance du papier : Finlande. Taux de fibres recyclées : 0 %.

Extirpation : Plus 0,000 kg/l de papier.

© Prisma Media 2024. Droit légal : n° 100 000 029 4245

Cession : mars 2024. Commission paritaire : n° 0026 K 8450

A.R.P.P.

Nos publications adhèrent à d'autres recommandations en faveur d'une publicité loyale et respectueuse du public. Contactez contact@arp.org ou ARP, 15 rue Saint-Pierre, 75004 Paris.

ACPM



PEFC

Certifié PEFC
Ce produit est issu de forêts gérées durablement et de sources contrôlées
www.pefc-france.org

VOTRE AVIS NOUS INTÉRESSE !

Répondez
au
questionnaire
en quelques
clics



Que pensez-vous de GEO ?

Vous venez de lire le dernier numéro de GEO. Donnez-nous votre avis afin de nous aider à améliorer votre magazine et de mieux répondre à vos attentes.

1. Cette couverture vous plaît-elle ?

- ☐ Beaucoup
- ☐ Assez
- ☐ Peu
- ☐ Pas du tout

2. Les différents sujets qui figurent en couverture vous intéressent-ils ?

- ☐ Beaucoup
- ☐ Assez
- ☐ Peu
- ☐ Pas du tout

... Suite du questionnaire en ligne

Pour répondre à ce questionnaire,
connectez-vous avant le 25 juin 2024 sur
www.mrcc.fr/geo



En remerciement, vous pourrez participer au tirage au sort permettant de gagner **DES CHÈQUES-CADEAUX***.

Vos réponses sont confidentielles et seront traitées de façon agrégée.

*Cinq chèques-cadeaux d'un montant de 15 €.



ABONNEMENT



© 2015 Shutterstock - 283318155

12 NUMÉROS

-21%

OFFRE ANNUELLE ⁽¹⁾

69€

au lieu de 88,40€

Mon abonnement annuel sera renouvelé à date anniversaire sauf résiliation de ma part.

-15%

OFFRE SANS ENGAGEMENT ⁽²⁾

6,20€/MOIS

au lieu de 7,37€

Abonnement sans engagement, arrêté à tout moment.

CHAQUE MOIS, RECONNECTEZ-VOUS AU MONDE ET À LA NATURE AVEC GEO

OPTIMISTE PAR NATURE



EN LIGNE



WWW.PRISMASHOP.FR/GEODN544



+ archives

+

- 15%

supplémentaires en
s'abonnant en ligne.



Ou scannez pour vous
abonner en 1 clic.



par téléphone

0 826 963 964

Service 0,20 € / min
+ prix appel



par courrier

coupon ci-dessous à renvoyer, seulement pour l'offre annuelle.

Mme

M.

Nom* :

Prénom* :

Adresse* :

CP* :

Ville* :

Tél:

Merci de joindre un chèque de 69€ à l'ordre de GEO sous enveloppe affranchie à l'adresse suivante :

GEO - Service Abonnement - 62066 ARRAS CEDEX 9

*Informations obligatoires et sans autre annotation que celles mentionnées dans les espaces dédiés, à défaut votre abonnement ne pourra être mis en place. (1) Abonnement annuel automatiquement reconduit à date anniversaire. Le Client peut ne pas reconduire l'abonnement à chaque anniversaire. PRISMA MEDIA informera le Client par écrit dans un délai de 3 à 1 mois avant chaque échéance de la faculté de résilier son abonnement à la date indiquée, avec un préavis avant la date de renouvellement. A défaut, l'abonnement à durée déterminée sera renouvelé pour une durée identique. (2) Offre sans engagement : je peux résilier mon abonnement à durée indéterminée à tout moment par appel (voir CGV sur le site prismashop.fr), les prélèvements seront aussitôt arrêtés. Délai de livraison du 1er numéro, 8 semaines environ après enregistrement du règlement dans la limite des stocks disponibles. Les informations recueillies font l'objet d'un traitement informatique par PRISMA MEDIA à des fins de gestion des abonnements, fidélisation, études statistiques et prospection commerciale. Conformément à la loi informatique et libertés du 6 janvier 1978 modifiée, vous pouvez consulter les mentions légales concernant vos droits sur les CGV de prismashop.fr ou par email à apo@prismamedia.com. Offre réservée aux nouveaux abonnés de France métropolitaine. Photos non contractuelles. Les archives numériques sont accessibles durant la totalité de votre abonnement.

GEODN544



GEO

Quelle est la cause de ces étranges flammes bleues ?

- A** La collision d'un astéroïde avec la planète Mars, photographiée par le rover *Curiosity*.
- B** La combustion de gaz sulfuriques dans le cratère d'un volcan actif, en Indonésie.
- C** Des nappes d'hydrocarbures en feu dans la mer du Nord après l'explosion d'un pipeline sous-marin.



Bogdan Images

LA RÉPONSE EST...

B C'est un phénomène quasi invisible à la lumière du jour. À la nuit tombée, des rivières de lave bleue semblent s'écouler dans le cratère du Kawah Ijen, l'un des cônes du volcan Ijen, sur l'île de Java, en Indonésie. Il s'agit en réalité de flammes bleues nées de la combustion de vapeurs de soufre. Le cratère abrite en effet un des plus grands lacs acides du monde. Ses eaux s'infiltrant dans la terre, et, au contact du magma, produisent des vapeurs riches en gaz sulfuriques, qui sont recrachées à la surface par des fumerolles. Ce soufre, alors à l'état gazeux, prend feu au contact de l'air. Lorsqu'il commence à refroidir, il redevient liquide tout en continuant à brûler, ce qui donne l'illusion de coulées de lave bleue. Le soufre finit par se cristalliser, formant des concrétions jaunes ou orange dans le cratère.

BON A SAVOIR

Malgré le danger, les villageois vivant près du Kawah Ijen exploitent le soufre du cratère, minéral servant à produire engrais, insecticides, allumettes, détergents... Ils descendent dans le ventre du volcan, brisent les blocs de minéral à coups de barre à mine, remplissent leurs paniers en osier de dizaines de kilos avant de remonter. Cela sans protection, dans un environnement irrespirable, voire mortel.



Découvrez
LA COLLECTION D'ESPRESSOS
POUR TOUS VOS PLAISIRS CAFÉ



POUR DÉCOUVRIR
NOS 30 VARIÉTÉS
RENDEZ-VOUS SUR



ou lorespresso.fr

L'OR SANS DOUTE LE MEILLEUR CAFÉ DU MONDE



DS AUTOMOBILES
Voyager est un Art

DS 7

COLLECTION *Antoine de Saint Exupéry*



FAIRE DE CHAQUE VOYAGE UN RÊVE

DSautomobiles.fr

DS 7 E-TENSE

44 g CO₂/km A

B

C

D

E

F

G

DS partenaire TotalEnergies - CONSOMMATIONS MIXTES ET ÉMISSIONS DE CO₂ DE DS 7 : DE 1,3 À 5,6 L/100 KM ET DE 30 À 147 G/KM. DS Automobiles RCS Paris 842 050 199.
Antoine de Saint Exupéry® © Succession Saint Exupéry - d'Agay [2024]

Pensez à covoiturer. #SeDéplacerMoinsPolluer